Thilorier Desgardies

HISTOIRE DES COLONIES EUROPÉENNES.

HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE,
EN SIX PARTIES.

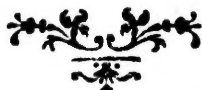
I. Une Hiſtoire abrégée de la découverte de cette partie du monde.
II. Les mœurs & les coutumes de ſes premiers habitans.
III. L'hiſtoire des Colonies Eſpagnoles.
IV. ——— Portugaiſes.
V. ——— Françoiſes, Hollandoiſes & Danoiſes.
VI. ——— Angloiſes.

Chaque partie contient une deſcription de la Colonie, de ſon étendue, de ſon climat, de ſes productions, de ſon commerce, du génie & des mœurs de ſes habitans : on y traite des intérêts des différentes Puiſſances de l'Europe par rapport à ces Colonies, & de leurs vues par rapport au Commerce.

Traduite de l'Anglois de M. WILLIAM BURCK,

par M. E.

TOME PREMIER.

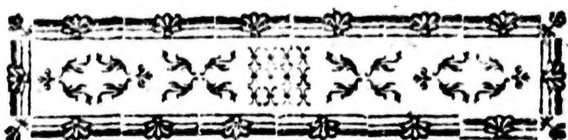


A PARIS,
Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à l'Image Saint Joſeph.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

l
g
e
t
t
p
ſa
ç

q
ta
&
pl
re
ce
le
po
po
co



PRÉFACE.

LES affaires de l'Amérique ont attiré depuis quelques années l'attention du public. Avant la guerre présente, peu de gens étudioient l'histoire de cette partie du monde, quoique la matiere soit extrêmement curieuse par elle-même, & très intéressante pour une nation commerçante.

L'histoire d'un pays, qui, quoique très étendu, est le partage de quatre seules nations; & qui, bien que peuplé depuis plusieurs siecles, n'est connu du reste du monde que depuis deux cens ans, ne doit point naturellement fournir de la matiere pour plusieurs volumes. Il est pourtant certain qu'il faut beaucoup de lecture, pour acquérir

une connoiſſance ſuffiſante des événemens qui ſe ſont paſſés dans l'Amérique, pour ſe former une idée de ſon état préſent, & porter un jugement compétent de ſon commerce. Je puis ajouter, que la lecture d'une grande partie de cette hiſtoire, eſt ſeche & dégoûtante; que pluſieurs auteurs ont traité ce ſujet, les uns avec une connoiſſance ſuffiſante, & d'autres de maniere, qu'on ne peut ſe réſoudre à lire leurs écrits. Les uns ſont chargés de quantité de faits, qui n'intéreſſent qu'un petit nombre de perſonnes; les autres obſcurciſſent la verité par quantité de circonſtances, pour flater les préjugés des parties, & j'oſe dire, ceux des nations. On ne ſçauroit lire avec trop de précaution ce qu'ont écrit le Anglois qui ſont établis dans nos Colonies; parce qu'il y en

a peu qui ne ſuivent en écrivant le penchant qu'ils ont pour la province dans laquelle ils ſont nés, ou peut-être pour la faction particuliere qui y domine. Ce n'eſt qu'en comparant les relations imprimées les unes avec les autres, & avec les inſtructions particulieres que l'on a, & en rectifiant le tout par des témoignages authentiques, que l'on peut découvrir la vérité ; encore la choſe eſt elle aſſez difficile.

A l'égard des établiſſemens étrangers, j'ai eu recours aux relations imprimées des voyageurs & autres ; & dans certains points, aux mémoires de quelques commerçans. Les matériaux pour les établiſſemens étrangers ne ſont point auſſi parfaits qu'ils devroient l'être, ni aſſez ſurs, pour qu'on puiſſe y ajouter foi. Je m'en ſuis rare-

ment ſervi, que je n'aye été obligé d'y joindre quelque addition, ou quelque correctif.

Dans la partie hiſtorique de cet ouvrage, je m'attache principalement à quelques matieres capitales, qui m'ont paru devoir engager & récompenſer l'attention du lecteur; & dans ce que j'en dis, je ne m'arrête qu'aux événemens qui peuvent fournir quelques inſtructions politiques, ou faire connoître les caracteres des principaux acteurs, qui ont paru ſur ces grands théâtres. Les affaires qui m'ont paru mériter un détail circonſtancié, ſont ces événemens brillants & remarquables de la découverte de l'Amérique, & de la conquête des deux ſeuls royaumes civiliſés qu'elle renfermoit.

En traitant des autres parties, je me ſuis étendu ſur l'hiſtoire

de chaque pays autant qu'il le faut, pour ſçavoir quand & ſur quels principes chaque Colonie a été fondée, pour mettre le lecteur en état de juger de ſa condition préſente. Ces récits ſont fort courts; & ſi l'on conſidére de quelle ſorte de faits ces hiſtoires ſont compoſées, on ne me ſçaura pas moins gré de ce que j'ai omis, que de ce que j'ai rapporté. Si je n'ai pas traité mon ſujet auſſi-bien que je l'aurois dû, je m'en ſuis acquitté auſſi brievement qu'il m'a été poſſible de le faire.

Mon principal objet, en traitant des différentes Colonies, a été de rapporter tout au commerce, qui eſt l'article qui nous intéreſſe le plus; & c'eſt ce qui fait que je ne me ſuis attaché à leur hiſtoire civile & naturelle, qu'autant qu'elles pouvoient ſervir à répandre quelque lumiere

ſur le commerce de ces contrées ; excepté lorſque les matieres m'ont paru curieuſes, & propres à diverſifier mon ouvrage.

On ne doit pas s'attendre qu'un pareil ouvrage ſoit partout de la même force. Dans quelques endroits, le ſujet n'eſt point ſuſceptible d'ornement, & la matiere ſéche par elle-même, ne peut changer de nature, quelque peine qu'on ſe donne. Dans quelques autres, la peſanteur du ſtyle, vient de celle des matériaux, dont j'ai été obligé de me ſervir ; dans un plus grand nombre, qui ſont peut-être ceux auxquels on trouvera le plus à redire, la faute vient de l'Auteur ſeul.

Ce que je viens de dire de mes matériaux, ne regarde point les ſecours que j'ai tirés de la judicieuſe collection, qu'on ap-

pelle les voyages d'Harris. On ne peut voir de plus beau morceau que son histoire de Bresil. Le jour dans lequel l'Auteur place les événemens de cette histoire; est aussi beau qu'instructif; il montre par-tout un esprit extraordinaire, & ses remarques sont judicieuses & frappantes. Si ce que je dis de l'Amérique Portugaise, a quelque mérite, je n'en suis redevable qu'à cet original. J'avouerai cependant que les choses qu'il rapporte dans cette partie de son ouvrage des Colonies Françoises & Angloises, sont défectueuses, & conviennent plutôt à l'état ancien, qu'à l'état actuel des affaires de cette partie du monde. Ses remarques ont rarement ce défaut; & si je diffère de lui à cet égard, c'est toujours avec le respect que je dois au jugement d'un Ecrivain, qui s'ef-

force par-tout, avec autant de bon ſens que d'éloquence, de porter notre nation à des entrepriſes, qui ſeules peuvent augmenter ſa puiſſance & ſa gloire.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce premier Volume.

PARTIE I.

CHAPITRE PREMIER.

Etat de l'Europe avant la découverte de l'Amérique. Projet de Colomb. Il s'adresse à différentes Cours. Il réussit auprès de celle d'Espagne. Son voyage. Il découvre les Bahamas & les grandes Antilles. Page 1

CHAP. II. *Découverte des Caribes. Colomb retourne en Europe. Sa conduite à Lisbonne. Maniere dont il est reçu à Barcelonne par Ferdinand & Isabelle. Second voyage de Colomb. Etat des Espagnols à Hispaniola. On bâtit la ville d'Isabelle, & on y établit une Colonie. Voyage pour reconnoître la côte de l'Isle de Cuba.* 14

CHAP. III. *Difficultés qu'on éprouve dans ce voyage. Découverte de la Jamaïque. Colomb retourne à Hispaniola. Révolte des Espagnols. Guerre avec les*

Indiens du pays. Ils ſont conquis. Ils forment le projet de faire périr les Eſpagnols de faim. 29

CHAP. IV. *Plaintes contre Colomb. On envoie un homme pour rechercher ſa conduite. Il retourne en Eſpagne, & s'y juſtifie. Il entreprend un voyage, & découvre le continent de l'Amérique Méridionale. Il s'embarque pour Hiſpaniola.* 39

CHAP. V. *Colomb en arrivant à Hiſpaniola, trouve les Eſpagnols révoltés. Meſures qu'il prend pour les appaiſer. Il eſt ſupplanté & envoyé en Eſpagne chargé de chaînes.* 48

CHAP. VI. *Découvertes d'Americ Veſpuce, & autres Avanturiers. Cauſe de l'amour des découvertes.* 55

CHAP. VII. *Colomb eſt renvoyé abſous. Il entreprend un quatrieme voyage. Il découvre la côte de la Terre-Ferme & l'Iſthme de Darien. Il retourne à Hiſpaniola. Maniere dont il y eſt reçu. Il continue la découverte de la côte de la Terre-Ferme. Le vent le pouſſe vers la Jamaïque, où il fait naufrage. Détreſſe dans laquelle il ſe trouve. Ses ſoldats ſe révoltent, & il les appaiſe. Il quitte l'Iſle, & s'embarque pour l'Eſpagne. Maniere dont il y eſt reçu. Sa mort.* 60

CHAP. VIII. *Caractere de Colomb. Reflexions sur la conduite de la Cour d'Espagne.* 74

CHAP. IX. *Découvertes & conquêtes de Balboa. Velasquez charge Cortez de l'expédition du Mexique. Etat de l'Empire du Mexique. Cortez fait alliance avec les habitans de Tlascala.* 80

CHAP. X. *Cortez bâtit la Vera Cruz. Il se rend à Mexique. Maniere dont Il est reçu par Montezuma. Cortez fait mettre l'Empereur en prison. Stratagême dont celui-ci se sert pour obtenir sa liberté; quelles en sont les suites.* 91

CHAP. XI. *Montezuma tente de chasser les Espagnols de Mexique. Arrivée de Narvaez. Il veut ôter le commandement à Cortez. Celui-ci quitte Mexique. Il bat Narvaez, & le fait prisonnier. Les Espagnols sont assiégés dans Mexique. Cortez fait lever le siege. Montezuma est tué.* 102

CHAP. XII. *Guatimozin élu Empereur par les Mexicains. Il assiege les Espagnols dans leurs quartiers. Oblige Cortez à quitter la ville. Le harcele dans sa retraite. Bataille d'Otumba. Cortez se retire à Tlascala.* 117

CHAP. XIII. *Les Espagnols qu'on avoit envoyés contre Cortez, se joignent à lui. Il marche à Mexique. Il découvre*

une conspiration qu'on avoit formée contre lui. 128

CHAP. XIV. *Siege de Mexique. Les Mexicains refusent les conditions qu'on leur offre. Les Espagnols repoussés par un stratagême de Guatimozin. Il en emploie un second. Il est fait prisonnier. La ville se rend. Guatimozin est mis à la torture. Cortez est supplanté dans son gouvernement. Réflexions sur les cruautés que commirent les Espagnols.* 139

CHAP. XV. *Pizarro & Almagro forment le dessein de conquérir le Pérou. Leurs caracteres. Etat de l'Empire du Pérou. L'Ynca Atabalipa est fait prisonnier.* 158

CHAP. XVI. *L'Ynca est assassiné. Disputes de Pizarro & d'Almagro. Ils se réconcilient, Expédition d'Almagro dans le Chili. Les Péruviens recommencent la guerre, & assiegent Cusco. Almagro retourne, & les bat. Il se brouille de nouveau avec Pizarro; il est battu & puni de mort.* 173

CHAP. XVII. *L'Armée des Péruviens se débande. Conspiration contre Pizarro. Il est assassiné.* 187

CHAP. XVIII. *Le fils d'Almagro est nommé Gouverneur. Arrivée du nouveau Viceroi Vaca di Castro. Il fait mourir le jeune Almagro. Il dissipe les*

TABLE DES MATIERES.

Contenues dans ce ſecond Volume.

PARTIE V.

CHAPITRE PREMIER.

ETABLISSEMENT des François dans les Indes Occidentales. Protégés par le Cardinal de Richelieu. De Poincy Gouverneur. Compagnie des Indes Occidentales. Page 1

CHAP. II. *Deſtruction de la Colonie de Saint-Chriſtophe. Origine des Boucaniers. Cauſe de leurs ſuccès. Etabliſſement d'Hiſpaniola. Politique de la Cour de France. Deſcription d'Hiſpaniola. Son commerce. Villes du Cap François & de Léogane.* 8

CHAP. III. *Deſcription de la Martinique, de la Guadeloupe & des autres Iſles Françoiſes. Leurs productions. Obſervations ſur les erreurs dans leſquelles on eſt tombé à leur ſujet.* 20

CHAP. IV. *Amérique Françoiſe Septentrionale. Deſcription du Canada. Son*

climat. Foire de Mont-Réal. Quebeck. Habitans du Canada. Le fleuve de Saint-Laurent & les grands Lacs. Le Cap Breton. 26

CHAP. V. *La Louisiane. Le Mississipi. L'Ohio. La Fontaine de Jouvence. Colonie de la Louisiane.* 37

CHAP. VI. *Conduite des François par rapport à leurs Colonies.* 42

CHAP. VII. *Colonies Hollandoises. Curassou & son commerce. Contrebande dans les Colonies Espagnoles. Compagnie Danoise. Isle de Sainte-Croix. Caractere des différentes nations de l'Europe relativement à l'Amérique.* 52

PARTIE VI.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISION des Indes Occidentales *Angloises. Description de la Jamaïque. Conquête de cette Isle.* 63

CHAP. II. *Etablissement dans la Jamaïque. Disette de Cacao. Les Boucaniers. Etat florissant de cette Isle. Son déclin à quelques égards.* 72

CHAP. III. *Productions de la Jamaïque. Piment, Sucre, Rum, Melasse, Co-*

ton, Gingembre, Commerce du bois de Campêche. Disputes à ce sujet. Commerce des Négres. 76

CAAP. IV. *Port-Royal. Tremblement de terre en 1692. Kingston. San-Jago de la Vega, ou Spanish-town. Dispute sur le transport du siege du Gouvernement.* 87

CHAP. V. *La Barbade. Quel étoit son état la premiere fois qu'on y arriva. Détresse de la Colonie. Accroissement rapide de cette Isle. Ses richesses & le nombre de ses habitans. Son état actuel.* 92

CHAP. VI. *Saint-Christophe, Antigua, Nevis & Montserrat. Leur état présent & leurs forces.* 101

CHAP. VII. *Climat des Indes Occidentales. Pluies & vents. Ouragans. Leurs pronostics. Productions des Indes Occidentales. Sucre. Maniere dont on le fait. Colons dans les Indes Occidentales. Leur façon de vivre & de commercer. Les négres.* 103

CHAP. VIII. *Observations sur les Plantations des Indes Occidentales. Avantageuses pour purger un Etat des mauvais garnemens qui s'y trouvent.* 117

CHAP. IX. *Observations sur les impôts établis dans les Colonies. Sur un éta-*

blissement coûteux qu'on y a fait. Réponse à quelques objections. 122

CHAP. X. *Etat des Négres dans les Indes Occidentales. Combien ils sont dangereux. Méthodes proposées pour remédier à ces abus. Nécessité dont il est d'augmenter le nombre des Blancs. Usage de ce réglement dans le commerce.* 130

CHAP. XI. *Misere des Négres. Il en périt beaucoup. Moyen pour empêcher que cela n'arrive. De l'instruction des Négres.* 138

CHAP. XII. *Projet pour affranchir les Mulâtres & les Négres. Il est dangereux d'avoir beaucoup de domestiques négres.* 145

PARTIE VII.

CHAPITRE PREMIER.

VUE générale des Domaines d'Angleterre dans l'Amérique Septentrionale. 149

CHAP. II. *Premieres tentatives pour s'établir dans l'Amérique Septentrionale. Origine & progrès des Puritains. Ils sont persécutés par Laud. Plusieurs s'en-*

suient dans la Nouvelle Angleterre. 153

CHAP. III. *La différence de Religion cause des divisions dans la Colonie. Massachuset. Connecticut. La Providence. Esprit de persécution. Les Quakers persécutés. Disputes touchant la Grace.* 163

CHAP. IV. *Illusion des Fanatiques. Cruautés qu'ils commettent. Les Magistrats accusés. Réflexions.* 173

CHAP. V. *Situation, Climat, &c. de la Nouvelle Angleterre. Description du bled d'Inde. Troupeaux de la Nouvelle Angleterre.* 182

CHAP. VI. *Habitans de la Nouvelle Angleterre. Leur nombre. Histoire des Chartres des Colonies.* 187

CHAP. VII. *Port de Boston. Son commerce. Construction des vaisseaux. Commerce étranger. Réflexions sur le projet qu'on avoit formé de le limiter. Décadence du commerce de la Nouvelle Angleterre.* 193

CHAP. VIII. *Nouvelle York. Nouvelle Jersey, & Pensylvanie. Leur situation, &c. Histoire abrégée de leur établissement.* 207

CHAP. IX. *Villes de la Nouvelle York. Etendue de son commerce. Albanie. Son commerce avec les Indiens. Les Iro-*

quois ou les ſix Nations. 215
CHAP. X. *Nouvelle Jerſey. Son commerce, ſes habitans, &c.* 219
CHAP. XI. *Hiſtoire de Guillaume Pen. Principes ſur leſquels il fonda ſa Colonie. Sa mort.* 221
CHAP. XII. *Habitans de la Penſylvanie. Variété des Nations & des Religions. Principes pacifiques des Quakers. Réflexions ſur l'état actuel de cette Colonie.* 225
CHAP. XIII. *Deſcription de Philadelphie. Son commerce. Nombre des habitans de la Penſylvanie. Etendue de ſon commerce. Les négres y ſont en petit nombre.* 229
CHAP. XIV. *Situation de la Virginie. Commodité de ſes rivieres pour la navigation. Animaux & oiſeaux du pays. L'Opoſſum.* 234
CHAP. XV. *Villes de la Virginie, petites & en petit nombre. Culture du tabac. Commerce de cette denrée & autres. Habitans de la Virginie. Blancs & noirs.* 241
CHAP. XVI. *Différentes tentatives pour s'établir dans la Virginie, dont trois échouent. Le Lord Delavare y établit enfin une Colonie.* 247
CHAP. XVII. *La Virginie ſe révolte contre Cromwel. Il la fait rentrer dans*

le devoir. Révolte de Bacon. Ses causes. Bacon meurt, & la paix est rétablie. 253

CHAP. XVIII. *Maryland. En quel temps cette Colonie a été fondée. Cédée au Lord Baltimore. Le Roi Jacques veut lui ôter sa Jurisdiction. Il en est dépouillé dans le temps de la Révolution. Il est rétabli dans ses droits. Capitale de Maryland. Son commerce & ses habitans.* 257

CHAP. XIX. *Les François tentent de s'établir dans la Caroline. Ils en sont chassés par les Espagnols.* 266

CHAP. XX. *Les Anglois s'établissent dans la Caroline. Constitution de son gouvernement. Les Lords propriétaires résignent leurs chartres. Convertie en un gouvernement royal, & divisée en deux Provinces.* 269

CHAP. XXI. *Situation, climat, &c. de la Caroline. Animaux & ses Végétaux.* 274

CHAP. XXII. *Denrées qu'on exporte de la Caroline. Riz, Indigo, Poix & Goudron.* 281

CHAP. XXIII *Caroline Septentrionale. Histoire de son établissement. Mauvais état de cette province. Elle s'améliore. Sa Capitale.* 291

CHAP. XXIV. *Description de Charles-*

town. Port-Royal. Commerce de la Caroline. Son étendue. Articles trop négligés. 294
CHAP. XXV. *Etablissement de la Georgie. Motifs qui y donnent lieu. Le plan de cet établissement défectueux. Projet pour y remédier.* 301
CHAP. XXVI. *Nouveaux réglemens pour la Colonie. Défaut de sa Nouvelle Constitution. Commerce de cette province.* 308
CHAP. XXVII. *Nouvelle Ecosse. En quel temps & pour quelle raison on y fonde une Colonie. François qui y sont établis. Son climat & son sol. Annapolis, Halifax & Lunenbourg.* 313
CHAP. XXVIII. *Terre-Neuve. Pêche de la morue. Les Bermudes. Leur établissement & leur commerce. Les Bahamas.* 320
CHAP. XXIX. *Baie d'Hudson. Tentatives pour découvrir un passage au Nord-Ouest. Compagnie de la Baie d'Hudson. Réflexions sur son commerce, son climat & son sol. Conclusion.* 326
CHAP. XXX. *Gouvernement des Colonies Angloises. Cours du papier. Abus qu'il occasionne. Moyens d'y remédier.*

Fin de la Table des Matieres.

HISTOIRE

factions, & rétablit la paix dans la province. Il est rappellé. Gonzale Pizarro excite une révolte, & usurpe le gouvernement. Pierre de la Gasca nommé Viceroi. Il bat les troupes de Pizarro, & le fait mourir. 192

PARTIE II.

CHAPITRE PREMIER.

PORTRAIT *des Américains. Leur habillement & leur façon de vivre. Leur langue. Leur hospitalité. Leur caractere. Leur religion & leur superstition. Leur médecine.* 203

CHAP. II. *Gouvernement des Américains. Leurs assemblées. Leurs Orateurs. Leurs Fêtes. Maniere dont ils rendent la Justice.* 213

CHAP. III. *Deuil des Américains. La Fête des morts. Portrait des femmes Américaines. Leurs occupations. Leurs mariages & leurs divorces.* 222

CHAP. IV. *Préparatifs de guerre des Indiens. Chansons & danses. Maniere dont ils se mettent en campagne. Méthode dont ils se servent pour découvrir l'ennemi & pour l'attaquer. Cruautés qu'ils exercent sur leurs prisonniers.* 229

PARTIE III.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION générale de l'Amérique. 247
CHAP. II. *Climat & ſol de la Nouvelle Eſpagne. Ses animaux. Ses végétaux.* 253
CHAP. III. *Mines d'or & d'argent. Maniere dont on purifie ces métaux. Réflexions ſur la génération des métaux. Quantité d'or & d'argent que l'on tire Indes Eſpagnoles.* 258
CHAP. IV. *De la cochenille & du cacao.* 274
CHAP. V. *Commerce du Mexique. Deſcription de cette ville. Foires d'Acapulco & de la Vera Cruz. Flotte & Vaiſſeaux de regiſtre.* 280
CHAP. VI. *Trois ſortes de peuples dans la Nouvelle Eſpagne. Les blancs, les Indiens & les négres. Leurs caracteres. Le Clergé & ſon caractere. Gouvernement civil.* 293
CHAP. VII. *Nouveau Mexique. Sa découverte. Son climat. Ses productions. Vues des Anglois ſur la Californie.* 299
CHAP. VIII. *Le climat & le ſol du*

Pérou. Ses productions. Les mines, la coca & l'herbe du Paraguay. 301
CHAP. IX. *Vignobles du Pérou. Lamas & Vicunas, moutons du Pérou. Le quinquina. Le poivre de Guinée. Fiente de l'iquiqua. Mines de vif argent.* 308
CHAP. X. *Caractere des Péruviens. Leurs divisions. Fête Indienne. Honneurs rendus à un descendant de l'Ynca.* 316
CHAP. XI. *Description de Lima, de Cusco & de Quito. Commerce de Callao & sa destruction. Du Viceroi du Pérou. Sa jurisdiction & ses revenus.* 320
CHAP. XII. *Température de l'air du Chili. Son sol. Sa fertilité. Description de ses principales villes. Commerce du Chili.* 328
CHAP. XIII. *Petit nombre des Espagnols dans cette province. Américains. Leur caractere. Il y en a quelques-uns de libres.* 332
CHAP. XIV. *Climat du Paraguay. Ses rivieres. Province de la Plata. Ville de Buenos Ayres. Son commerce.* 335
CHAP. XV. *Domaine des Jésuites dans le Paraguay. Maniere dont ils s'y sont pris pour peupler le pays & le gouverner. Obéissance du peuple. Quelques reflexions sur les derniers événemens qui s'y sont passés.* 339

CHAP. XVI. *La Terre-Ferme. Son étendue & ses productions. Les villes de Panama, de Carthagene & de Porto-Bello. Les Galions. L'Isle de Cuba. La Havanne. Hispaniola. Porto Rico. Réflexions sur la politique de l'Espagne par rapport à ses Colonies.* 351

PARTIE IV.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE de la découverte du Bresil. Maniere dont on s'y est pris pour s'y établir. Conquis par les Hollandois. Repris par les Portugais. 363

CHAP. II. *Le climat du Bresil. Du bois du Bresil.* 370

CHAP. III. *Commerce du Bresil. Sa correspondance avec l'Afrique. Etablissement sur la riviere des Amazones & Rio Janeiro. Mines d'or. République des Paulistes. Mines de diamans.* 372

CHAP. IV. *Commerce des Portugais. Description de San Salvador, capitale du Bresil. Flottes destinées pour cette ville. Rio Janeiro & Fernambouc.* 380

CHAP. V. *Caractere des Portugais établis dans l'Amérique. Condition des négres. Gouvernement.* 384

Ferme. Son-
s. Les villes
ne & de Por-
Isle de Cuba.
Porto Rico.
de l'Espagne
351

V.

MIER.

rte du Bre-
st pris pour
Hollandois.
363
Bresil. Du
370
Bresil. Sa
ique. Eta-
mazones &
République
nans. 372
Portugais.
r, capitale
pour cette
bouc. 380
rtugais éta-
ndition des
384
STOIRE



L'AMERIQUE
MÉRIDIONALE
Dressée
sur les meilleures Cartes
Modernes et sur les Obser
vations Astronomiques
par
Emanuel Boven,
Géographe de S. M. B.
1747.
OCEAN
PACIFIQUE
OU
GRANDE MER
DU SU
Tropique du Capricone
N.LE ESPAGNE
Amapala
Leon
C. Blanco
C. Burica
Panami
I. de Cocos
I. de Gallego
Bonav
Olan
C. de Francis
C. S. Lauren
I. de Guayaqui
Payala
Truxillo
Sant
Guarm
Callao
I. Samblase
I. S. Felix
Port vu par un Anglois en 1636.
I. Easter
Is. de Ju
Fe
Port D
Fr
110
100
90
8
10
0
20
30

8

ME

Panam

Bonav

Olar

Francis

Lauren

ayaquil

Payala

Truxillo

Sant

Guarm

Callao

E R

one

amblase

S. Felix

Is. de Jua

Fer

SU

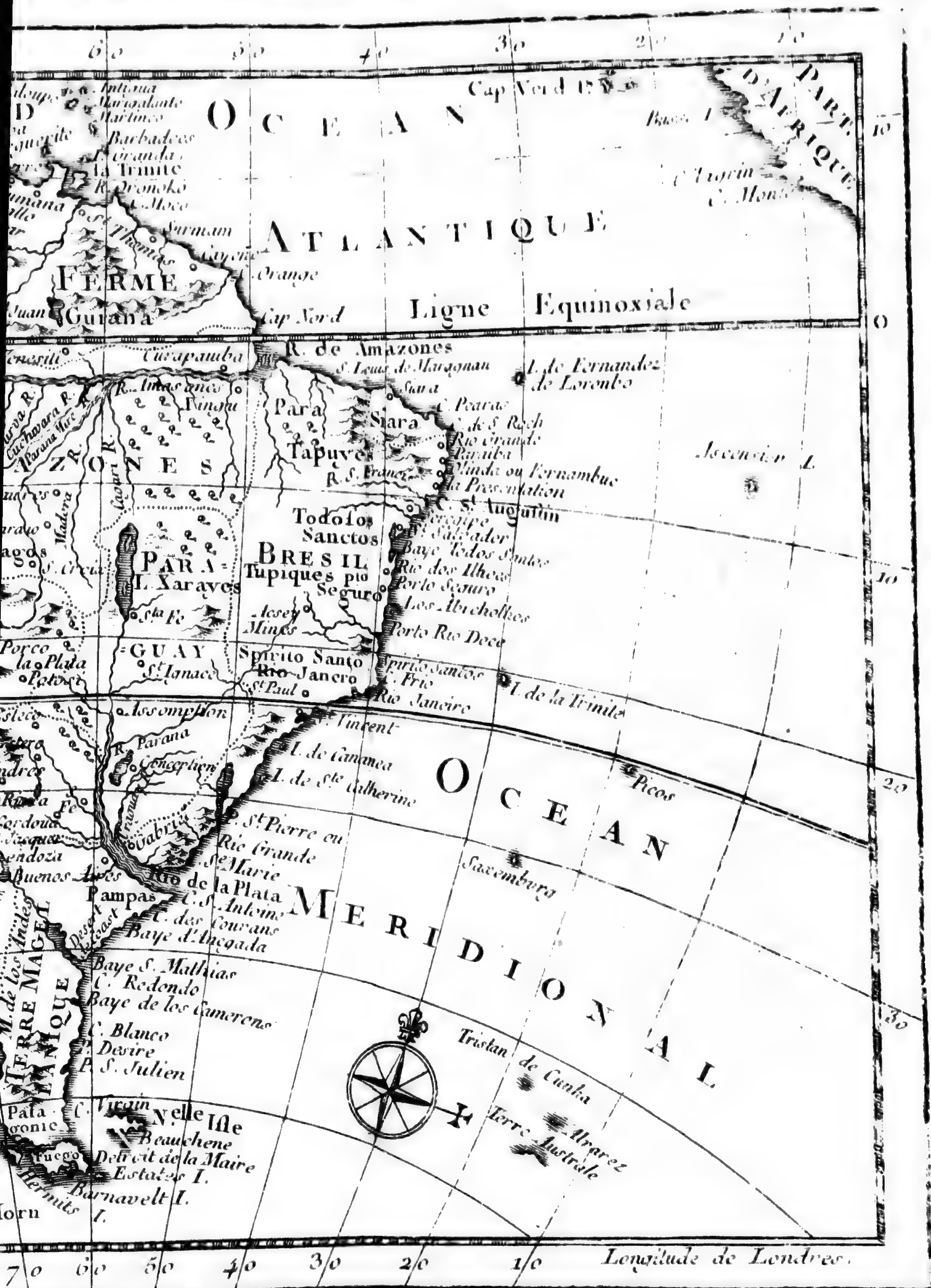
Port D

Fr.

100



L'AMERIQUE
MERIDIONALE
Dressée
sur les meilleures Cartes
Modernes et sur les Obser
vations Astronomiques
par
Emanuel Boven,
Geographe de S. M. B.
1747.
MER DU NORD
OCEAN
PACIFIQUE
ou
GRANDE MER
DU SUD
Tropique du Capricone
TERRE FERME
AMAZONE
PEROU
CHILI
TERRE MAGELLANIQUE
Pata gonie
Detroit de Magellan
C. Horn
Port Decouvert par François Drake
Port vu par un Anglois en 1636.
I. Easter
I. de Gallego
I. de Cocos
Panama
Lima
Guiana
Pampas
Buenos Aires
Potosi



OCEAN
ATLANTIQUE
Ligne Equinoxiale
OCEAN MERIDIONAL
PART. D'AFRIQUE
Cap Verd I.
FERME
Guiana
R. de Amazones
Para
Siara
Tapuyes
BRESIL
Todos los Sanctos
Tupiques
Rio Janero
Spirito Santo
Assomption
Buenos Ayres
Rio de la Plata
Pampas
TERRE MAGELANIQUE
Ascension I.
I. de la Trinité
Picos
Saxemberg
Tristan de Cunha
Terre Australe
Nelle Isle
Beauchene
Detroit de la Maire
Estates I.
Barnavelt I.
Longitude de Londres.


L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE
Dressée
sur les meilleurs Cartes
Modernes et d'après
les Observations
Astronomiques.
par
Eman. Bowen
Géographe de S. M. B.
1747.
Cercle Polaire Arctique
PAIS INCONNUS
Detroit de
Anse de R
Whale C
Buttons Baye
Monks R.
Churchill R.
Nelson R
I. d'Assempoli
Superior Lac
Quivira
le pretendu Detroit d'Anian
C. de Mandocin
C. Blanco
Nouvelle Albion
B. de la Conception
Port St François Drake
R. Carmel
Panis
Apaches
NOUV.
Nouv. Mexique
Sta Fe
Canses
LA LOUS
R. Rouge
I. St Clement
I. Paxaros
Coral R.
Navar
Sonora
St Christoval
C. St Lucar
Parral
GOLFE MEXIQ
St Sebastien
Guadalajara
C. Corrientes
Panuco
Mexico
Vera
Subuto
Guaxaca
Acapulco
Soconusco
NOUV. ESPAGNE
Guatimala
I. de la Passion
Amapala
Nicaragua
C. Bl
MER DU SUD
50
40
30
20
10
120
110
100
90
150
160
170



HISTOIRE DES COLONIES EUROPÉENNES DANS L'AMÉRIQUE.

PARTIE PREMIERE.

CHAPITRE I.

Etat de l'Europe avant la découverte de l'Amérique. Projet de Colomb ; il s'adresse à différentes Cours ; il réussit auprès de celle d'Espagne ; il découvre les Bahamas & les grandes Antilles. Conquête du Mexique & du Pérou.

IL y eut dans le temps de la découverte de l'Amérique un concours extraordinaire d'événements, dont celui-ci fut un des principaux. L'invention de l'Imprimerie, la découverte de la Pou-

L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE
Dressée
sur les meilleurs Cartes
Modernes et d'après
les Observations
Astronomiques.
par
Eman. Bowen
Géographe de S. M. B.
1747.

Cercle Polaire Arctique
PAIS INCONNUS
Baye de Baffin
Thomas Smiths
Detroit de Horn
P. Williams
NORD MAIN
N. Wales Sept.
Detroit de Davis
Whale Cove
Buttons Baye
Baye d'Hudson
Churchill R.
Nelson R.
N. Wales Merid.
James B.
NOUVELLE ANGLETERRE
Mer Nouvellement decouverte
Detroit d'Hudson
I. Resolution
Chidley
Groenland
London Coast
le prétendu Detroit d'Anian
C. de Mandocin
C. Blanco
Nouvelle Albion
B. de la Conception
Port St François
Drake
I. St Clement
I. Paxaros
St Christoval
C. St Lucar
Californie
Quivira
Panis
Apache
Nouv. Mexique
Sta Fe
Coral R.
Navar
Sonora
Cinaloe
Parral
Superior Lac
L. d'Assempoli
CANADA ou
Iroquois
Hurons L.
Michigan L.
NOUV. LE FRANCE
Erie L.
Pontchartrain
St Laurent
Nouv. Ecosse
Acadie
C. Sable
Nouv. Angleterre
Boston
C. Cod
I. Long
N. Jersey
de Delaware
Mariland
Chesapeak B.
C. Hatteras
Virginie
Caroline
Cherokees
Canses
LA LOUSIANE
Georgie
Charles Town
N. London
Savanna
Fredrica
Floride
St Augustin
Bahama
Bahama Is
Lucayos
Cat I.
Crooked I.
Caicos
GOLFE DU MEXIQUE
NOUV. ESPAGNE
St Sebastien
Guadalajara
C. Corrientes
Panuco
Mexico
Vera Cruz
Guaxaca
Acapulco
Guatulco
Soconusco
Guatimala
Cozumel
Baye
Ratan I.
Honduras
Jamaique
Port Royal
Kingston
Cuba
Passage de Windward
Hispaniola
Porto Rico
Isles ou
Gratios Dios
Leon
Amapalla
Nicaragua
C. Blanco
C. Burica
C. S. Marie
Panama
Porto Bello
Cartagene
Ste Marthe
St Fe
Curacoa
Marguerite
Caracas
TERRE FERME
P. DE L'AMERIQUE
Bonaventure
I. de la Passion
MER DU SUD
O


Longitude de Londres
OCEAN ATLANTIQUE
OU
OCCIDENTAL
Tropique du Cancer
ANGLETERRE
IRLANDE
FRANCE
ALLEMAGNE
ESPAGNE
PORTUGAL
EUROPE
Baie de Biscaye
NOUVELLE ANGLETERRE
I. DE TERRE NEUVE
Banc de Terre Neuve ou Grand Banc
Azores
Flores
Tercera
Pico
St Michel
St Mary
Isles de Madere
Isles Canaries
Tenerife
Ferro
Is. du Cap Verd
S. Antoine
St Nicolas
St Jacques
Isles de Bermudes ou de Sommers
Antiles ou Caribbe Is.
Detroit de Gibraltar
Lisbonne
Oporto
C. Finister
Bayonne
Brest
Ushant
Lands End
C. Clear
Dublin
Edinburg
Amsterdam
Calais
Lewis I.
Shetland I.
Mt. Hecla
Islande
Detroit de Horn
Thomas Smiths
London Groenland Coast
Detroit de Davis
D. de Forbishers
C. Farewell
Anse de Davies
Chidley
Isle de la Resolution
Mer Nouvellement decouverte
D. de Bell-Isle
C. Bonavista
Jaquito
Vert
Mayda
Pontchartrain
St. Laurent
Nouv. Ecosse
C. Breton
Louisbourg
Acadie
C. Sable
C. Cod
I. Long
Boston
N. Jersey
de Delaware
Mariland
Chesapeak B.
C. Hatteras
C. Fear
Charles Town
London
Bahama Is.
Lucayos
Cat I.
Crooked I.
Caicos
Passage de Windward
C. François
Porto Rico
Virgin Is.
Hispaniola
Antigua
Guardaloupe
Martinique
Barbadoes
Granada
Tabago
Trinite
Oronoko
Surinam
Curacoa
Marguerite
Caraccas
Cumana
TERRE FERME
C. d'Orange
P. DE L'AMERIQUE MERID
Salé
Saltes
70
60
50
40
30
20
10

dre à canon, les progrès de la navigation, le renouvellement des lettres, changerent entiérement la face de l'Europe. Ce fut dans le même-temps que les principales Monarchies commencerent à s'affermir, à acquérir la force, & à prendre la forme qu'elles ont aujourd'hui. Avant ce période, les mœurs des Européens étoient tout-à-fait barbares. Je n'en excepte pas même l'Italie, où la douceur naturelle du climat, & les premiers rayons de la Littérature, avoient un peu adouci l'esprit des peuples, & introduit quelque chose approchante de la politesse. Son histoire avant cette Ere, & même quelque temps après, n'est qu'un tissu de trahisons, d'usurpations, de meurtres & de massacres; on n'y voit ni courage, ni police reglée. Il n'y avoit aucun état qui portât ses vûes plus loin que ses intérêts présents. On ignoroit entiérement ce systême compliqué d'intérêts que l'Europe formoit long-temps avant cette époque. Louis XI, qui passoit pour un des Princes les plus sages de son tems, & pour sacrifier toutes choses à son ambition, sacrifia un des objets les plus capables de la flater à une pique, qui feroit aujour-

d'hui très peu d'impreſſion ſur l'eſprit d'un Monarque. Son fils Charles VIII conquit l'Italie, & la perdit par un enchaînement de fauſſes meſures, telles qu'on n'en a jamais vu de pareilles dans notre ſiecle. Un courage féroce & romaneſque dans les contrées Septentrionales & Occidentales de l'Europe, & une politique ſcélérate dans les Etats d'Italie, étoient le caractere de ce ſiecle. Les mœurs des Courtiſans étoient groſſieres & impolies. L'entrevue d'Édouard IV & de ſon frere le Roi de France, dans laquelle ils furent tous deux enfermés comme des priſonniers, fait voir qu'ils ignoroient les vrais ſentiments d'honneur, & ce qu'exigeoit leur dignité, & qu'ils n'avoient ni humanité ni politeſſe. Toutes les anecdotes qui nous reſtent de ces deux Cours, ſont du même genre.

Si les Cours avoient fait ſi peu de progrès dans la politique & dans la politeſſe, on peut dire que les Souverains & les peuples en avoient encore moins fait dans les connoiſſances utiles. Le peu d'érudition qui exiſtoit alors, ſe réduiſoit à la ſcholaſtique. Les Belles-Lettres étoient encore dans

l'enfance & ne consistoient que dans un jeu de mots. Les sçavans se bornoient à étudier la langue Latine, à la parler & à l'écrire d'une maniere pure & élégante. On méprisoit les Mathématiques, & on ne daignoit pas les cultiver. On n'avoit aucune idée de l'Astronomie, on ignoroit entiérement la figure de la terre, & les idées des hommes ne s'étendoient pas au-delà de leur horizon sensible.

Tel étoit l'état des affaires, lorsque Christophe Colomb, natif de Genes, entreprit de franchir les bornes que l'ignorance avoit prescrites au monde. Son dessein fut l'effet de l'idée qu'il s'étoit formée de la figure de la terre; mais les Cartes, encore plus fausses que ses conjectures, lui firent prendre le change, & manquer son objet. Il se proposoit de trouver un passage à la Chine & aux Indes par l'Océan Occidental. Il y a tout lieu de croire qu'indépendamment de la gloire attachée à cette découverte, & des avantages personnels qu'il espéroit d'en tirer; Colomb fut porté à la tenter par d'autres motifs, je veux dire, la jalousie & le ressentiment. Venise & Genes étoient alors les deux seules Puissances com-

merçantes de l'Europe, & ne pouvoient ſe ſoutenir que par le Commerce. De là naquirent la concurrence & la jalouſie, qui à leur tour occaſionnerent entre elles des guerres fréquentes; mais Veniſe conſerva ſa ſupériorité dans le trafic, & s'appropria preſque tout le commerce des Indes, qui a toujours paſſé pour le plus riche de l'Univers, & qui ſe faiſoit alors par la voie de l'Egypte & de la Mer Rouge. Ce fut vraiſemblablement l'émulation qui porta Colomb à chercher une autre route plus directe aux Indes Orientales, & à tranſporter ce commerce avantageux dans ſa patrie: mais ni ce qu'il cherchoit, ni ce qu'il trouva n'étoit point deſtiné pour elle. Cependant il s'acquitta de ce qu'il lui devoit en qualité de bon citoyen, il lui fit part de ſon projet, & on ne daigna point l'écouter. Après s'être acquité de cette obligation, il s'adreſſa à la Cour de France, & n'y ayant pas été mieux reçu, il fut offrir ſes ſervices à Henri VII Roi d'Angleterre. Ce Prince, qu'on peut regarder plutôt comme un ſage œconome qu'un grand Roi, étoit un de ces eſprits timides, qui ſont toujours les derniers à goûter les

grands projets, pour peu qu'ils ſoient problématiques. Il n'eſt donc pas étonnant que le frere de Colomb, après avoir ſollicité pluſieurs années en Angleterre, ait échoué dans ſa négociation. Il ne fut pas plus heureux en Portugal; non-ſeulement on rejetta ſes offres, mais on l'inſulta & on le tourna en ridicule; mais ces inſultes & ce ridicule dont on voulut le couvrir, ne firent que l'animer davantage à pourſuivre ſon ſyſtême, & il y fut de plus porté par la colere & le reſſentiment.

Enfin, il fut huit ans à faire valoir ſes prétentions & à exercer ſa patience à la Cour de Ferdinand & d'Iſabelle. Il y a dans tous ceux qui forment des projets une eſpece d'enthouſiaſme abſolument néceſſaire à leurs affaires, qui leur fait ſupporter les délais les plus fatigants, les contre-temps les plus mortifiants, les inſultes les plus choquantes, & ce qui eſt encore plus dur, les jugements préſomptueux que les ignorants portent de leurs deſſeins. Colomb poſſédoit cette qualité dans un degré éminent. Pendant ce long eſpace de temps, il eut tous les jours à combattre les objections, que l'ignorance, ou un faux ſavoir peuvent ſug-

gérer. Quelques - uns tenoient que le monde connu, & ils n'en connoiſſoient point d'autre, flotoit comme une écume ſur l'Océan, & que l'Océan lui-même n'avoit point de bornes. D'autres, qui avoient des notions plus juſtes, & qui croyoient que la terre & l'eau ne forment qu'un ſeul globe, en tiroient une conſéquence auſſi abſurde que la premiere opinion. Ils prétendoient que Colomb étant arrivé au-delà d'un certain point, la convexité du globe l'empêcheroit de retourner. En un mot, c'étoient tous les jours des nouvelles objections. Il paſſoit tout ſon temps dans des efforts inutiles pour éclairer l'ignorance, diſſiper les préjugés & vaincre cette incrédulité opiniâtre, qui eſt la plus grande ennemie des découvertes, parce qu'elle rejette comme faux & abſurde tout ce qui contredit le moins du monde l'expérience commune, & dont les conſéquences ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elle ſe cache ſous une apparence de ſang froid, de prudence & de ſageſſe. Cependant il eſſuya de plus grandes difficultés de la part des intérêts des hommes, que de leur malignité & de leur ignorance. La dépenſe

de l'entreprise, quoique peu considérable en elle-même, étoit le fondement des objections qu'on lui faisoit, & avoit infiniment plus de force. Cependant, par son assiduité, & par une fermeté d'esprit qu'on ne peut trop admirer, il vint enfin à bout de surmonter toutes ces difficultés, & il partit le 3 d'Août 1492, à la tête d'une Flotte de trois vaisseaux avec le titre & le rang d'Amiral, pour l'expédition la plus grande & la plus glorieuse qui ait jamais été entreprise, & dont le succès intéressoit plus l'Univers qu'aucune autre que l'on ait faite.

Je ne dois point oublier pour l'honneur du sexe & pour la gloire d'Isabelle, que ce fut la Reine qui appuya la premiere ce projet, & qui fit la dépense de l'armement. Le Roi n'y entra pour rien, de maniere qu'elle fût obligée de vendre ses bijoux pour trouver de quoi y fournir.

Mon dessein n'est point de rapporter toutes les particularités du voyage de Colomb, dans un pays que tout le monde connoît & fréquente aujourd'hui. Mais dans ce tems là il n'y avoit point de Carte pour le diriger, point de Navigateur qui pût lui faire part

de ſes lumieres ; il ne connoiſſoit ni les vents ni les courants qui regnent dans ces mers. Il n'avoit d'autre guide que ſon propre génie, ni d'autre moyen pour encourager & appaiſer ſes Camarades, qui ſe décourageoient, & étoient même ſur le point de ſe mutiner à cauſe de la longueur & de l'incertitude du voyage, que quelques indications qu'il tiroit de l'apparition fortuite des oiſeaux de terre, & de l'algue qui flotoit ſur la mer, ſur leſquelles il y avoit peu à compter ; mais que ce ſage Commandant, qui connoiſſoit à fond le cœur humain, ſavoit tourner à ſon avantage. Ce fut dans cette expédition qu'on obſerva pour la premiere fois la variation de l'aiguille aimantée ; Phénomene qui a exercé les Philoſophes, qui ſont venus depuis, & qui fit dans ce temps là une forte impreſſion ſur les Pilotes de Colomb, lorſqu'ils s'apperçurent que dans un Océan inconnu & ſans bornes, & où perſonne n'avoit jamais navigé, la nature elle-même paroiſſoit altérée, & que le ſeul guide qu'ils avoient, étoit ſur le point de les abandonner. Mais Colomb, avec un eſprit & une ſagacité ſurprenante, prétendit avoir découvert la cauſe

physique de ce phénomene, & quoiqu'il en fût peu satisfait, elle parut assez plausible, pour calmer la frayeur de ses Matelots. On avoit tous les jours besoin de ces sortes d'expédients, & son génie fertile en inventoit tous les jours. A la fin, ils perdirent leur effet par le trop fréquent usage qu'on en fit; les équipages voulurent absolument retourner, se mutinerent, & le menaçerent même de le jetter dans la mer. Ses ressources & ses espérances étoient presque à bout, lorsqu'il arriva une chose qui seule pouvoit les appaiser; ils découvrirent la terre ferme après un voyage de 33 jours, le plus long qu'on eut jamais fait avant ce temps là.

Ils aborderent dans une des Iles qu'on appelle aujourd'hui Lucayes ou Bahamas, laquelle n'est remarquable que par cet événement; & ce fut là que les deux mondes, si je puis user de cette expression, firent connoissance pour la premiere fois; entrevue d'une nature extraordinaire, & qui produisit de grands changements dans l'un & dans l'autre. La premiere chose que fit Colomb, après avoir remercié Dieu du succès de ce voyage important, fut de prendre possession de l'Ile au

nom de leurs Majeſtés Catholiques, en plantant une Croix ſur le rivage, à la vûe d'une multitude prodigieuſe d'habitans, qui ignoroient le but d'une cérémoine qui devoit les priver de leur liberté naturelle. Le ſéjour des Eſpagnols dans cette Ile fut très court; ils reconnurent à la pauvreté extrême de ſes habitans, qu'elle n'étoit point les Indes qu'ils cherchoient.

Colomb à ſon départ eut la prudence d'emmener avec lui quelques naturels du pays, pour qu'ils puſſent apprendre la langue Eſpagnole, & lui ſervir de guides & d'interprêtes dans ce nouveau monde, & ils n'eurent pas de peine à l'accompagner. Il toucha dans différentes Iles, cherchant par-tout de l'or, qu'il regardoit comme le ſeul objet de commerce digne d'occuper ſes penſées, parceque c'étoit la ſeule choſe qui pût donner à ſa Cour une haute idée de ſes découvertes. Tous lui indiquerent une grande Ile appellée Bohio, dont ils lui raconterent des choſes extraordinaires, & entr'autres qu'elle abondoit en or. Ils lui dirent qu'elle étoit ſituée au midi; il y dirigea ſa courſe, & trouva l'Ile, à laquelle il donna le nom d'Hiſpaniola, & qui ne démentoit

point le rapport qu'on lui en avoit fait. Il y trouva de bons ports, un climat agréable, un ſol fertile, & ce qui étoit encore plus important, qui promettoit beaucoup d'or. Elle étoit habitée par un peuple humain, hoſpitalier, docile & qui vivoit dans la plus grande ſimplicité. Ces circonſtances déterminerent Colomb à faire de cette Ile le centre de ſes deſſeins, à y établir une Colonie & à mettre les choſes dans un état permanent, avant de pouſſer ſes découvertes plus loin. Mais il falloit pour cet effet retourner en Eſpagne, & y prendre des forces ſuffiſantes. Il avoit amaſſé une quantité d'or ſuffiſante pour accréditer ſon voyage à la Cour, & un nombre de curioſités de toutes eſpeces, capables de frapper l'imagination, & d'attirer l'attention du peuple. Avant de partir, il eut ſoin de s'aſſurer l'amitié du principal Roi de l'Ile par des careſſes & des préſens, & ſous prétexte de lui laiſſer des forces ſuffiſantes pour l'aider contre ſes ennemis, il jetta les fondemens d'une Colonie. Il bâtit un Fort, & y mit une petite garniſon Eſpagnole, à laquelle il donna des inſtructions, qui, ſi elles euſſent été ſuivies, auroient ſuffi pour

la mettre en ſûreté, & lui gagner l'amitié des habitans, ſi ceux qui la compoſoient avoient été capables de ſe guider par leurs propres lumieres ou par celles d'autrui. Il mit tout en uſage pour captiver la bienveillance des naturels du pays par la juſtice & la généroſité de ſes procédés, auſſi-bien que par la douceur & l'humanité avec leſquelles il ſe comporta dans toutes les occaſions. Il leur fit voir auſſi, que ſans en avoir la volonté, il avoit le pouvoir de leur nuire, au cas qu'ils le forçaſſent à employer des moyens plus ſevéres. Les effets ſurprenants de ſon artillerie, & le trenchant des épées Eſpagnoles, dont il fit une parade innocente, les convainquirent de la vérité de ce qu'il leur diſoit.

La premiere fois que les Eſpagnols arriverent dans cette contrée; ils paſſerent pour des hommes deſcendus du ciel, & cela n'eſt pas étonnant, vû la nouveauté extraordinaire de leurs habillemens, & la ſupériorité prodigieuſe qu'ils avoient à tous égards ſur un peuple qui vivoit dans l'état de la ſimple nature. Les Indiens regardoient les préſens qu'ils leur faiſoient, non-ſeulement comme des choſes curieuſes &

utiles, mais même comme des chofes facrées, & avoient pour eux une vénération extrême. Colomb, qui fçavoit ce que peut l'opinion, ne négligea rien pour les entretenir dans cette erreur, & ne fit aucune action de foibleffe ni de cruauté qui pût les défabufer. De-là vint qu'à fon départ, il laiffa ce peuple très difpofé à favorifer cette Colonie naiffante; & que lorfqu'il pria quelques-uns des habitans de le fuivre en Efpagne, il fut plus embarraffé du choix que du nombre de ceux qu'il vouloit emmener.

CHAPITRE II.

Découverte des Caribes. Colomb retourne en Europe. Sa conduite à Lifbonne. Maniere dont il eft reçu à Barcelone par Ferdinand & Ifabelle. Second voyage de Colomb. Etat des Efpagnols à Hifpaniola. On bâtit la ville d'Ifabelle, & on y établit une Colonie. Voyage pour reconnoître la côte de l'Ile de Cuba.

A SON retour en Efpagne, toujours attentif à fon projet, il vifa à des découvertes qu'il pût exécuter fans trop

s'éloigner de ſa route. Il toucha à différentes Iles ſituées au midi, & découvrit les Caribes, dont on lui avoit depeint à Hiſpaniola les habitans comme des peuples extrêmement barbares. En revenant des Lucayes, il avoit touché à l'Ile de Cuba, ſi bien que dans ſon premier voyage, il acquit une connoiſſance générale de cette multitude prodigieuſe d'Iles, ſituées dans cette vaſte mer, qui ſépare l'Amérique Septentrionale de l'Amérique Méridionale, ſans ſoupçonner le moins du monde qu'il y eût un Continent entre lui & la Chine.

Il retourna en Europe après une abſence de plus de ſix mois, & fut jetté par une tempête dans le port de Liſbonne. Il ſe félicita de cet accident, en ce qu'il lui donna lieu de convaincre demonſtrativement les Portugais de la faute qu'ils avoient faite en rejettant ſes propoſitions. C'étoit alors ſon tour de triompher. Ceux qui faute de diſcernement, rejettent une offre avantageuſe qu'on leur fait, & qui la mépriſent le plus, ſont ordinairement ceux qui envient le parti que les autres en tirent. Les Portugais avoient déjà

commencé quelques temps auparavant à faire figure dans le monde ; leurs vaiſſeaux avoient cotoyé l'Afrique beaucoup plus avant qu'on ne l'avoit jamais fait, ce qui leur avoit ouvert le commerce de Guinée, & acquis beaucoup de réputation. Ils ſe croyoient les ſeuls capables de faire des découvertes, & ils furent au deſéſpoir que les Caſtillans ſuiviſſent la même carrière, en conſéquence d'une offre qu'ils avoient rejettée. Quelques-uns propoſerent d'aſſaſſiner l'Amiral, mais tous réſolurent unanimement de le traiter de la maniere la plus indigne. Cependant, le deſſein qu'ils avoient formé d'inſulter Colomb, lui fournit l'occaſion de ſatisfaire ſon reſſentiment, de ſoutenir ſa propre dignité & d'aſſurer l'honneur du pavillon de Caſtille. En entrant dans le Port, il envoya demander au Roi la permiſſion d'y prendre des rafraîchiſſemens, diſant qu'il avoit ordre de ſon Maître d'entrer dans ſes Ports, & il ajouta qu'il ne venoit point de Guinée, mais des Indes. Un Officier du Roi de Portugal ſe rendit à bord avec un détachement de ſoldats, & lui ordonna de venir rendre compte de ſa

conduite aux Officiers du Roi. Colomb lui répondit, qu'il avoit l'honneur de ſervir le Roi de Caſtille, & que c'étoit à lui ſeul qu'il étoit reſponſable de ſa conduite. Le Portugais le pria là-deſſus, d'envoyer le maître de ſon vaiſſeau, ce qu'il refuſa pareillement de faire, diſant que les Amiraux de Caſtille étoient dans l'uſage de périr plutôt que de ſe livrer eux-mêmes, ou d'abandonner le moindre de leurs Matelots; & qu'au cas que l'on voulût lui faire violence, il étoit réſolu de ſe défendre. Rien ne convient mieux qu'une conduite courageuſe dans toutes les circonſtances où l'on a la force en main : elle ſert du moins à nous faire reſpecter, & pour l'ordinaire à nous faire obtenir ce que nous demandons; mais tout eſt perdu pour nous, dès qu'on nous mépriſe. Colomb reconnut cette vérité; l'Officier n'inſiſta pas davantage; l'Amiral obtint tous les ſecours dont il avoit beſoin, & fut même reçu à la Cour avec des marques de diſtinction particulieres.

De Liſbonne il ſe rendit à Seville; la Cour étoit alors à Barcelonne. Mais avant que de lui rendre compte de ſon voyage, il diſpoſa tout pour un ſe-

cond. Il fit un précis de la conduite qu'il avoit tenue, & y joignit un mémoire de toutes les choses qui étoient nécessaires pour l'établissement d'une Colonie, & pour pousser plus loin ses premieres découvertes. Il se mit aussitôt après en chemin pour Barcelonne, & reçut par-tout où il passa les éloges & les applaudissemens d'une foule de peuple, qui accouroit de toutes parts pour le voir. Il entra dans la ville dans une espece de triomphe; il n'y en eut jamais de plus innocent, ni qui formât un spectacle plus rare & plus agréable. Il n'avoit point détruit des nations; mais il venoit d'en découvrir de nouvelles. Les Américains qu'il avoit amenés avec lui, parurent avec l'habillement simple de leur pays, admirés de tout le monde, & admirant à leur tour tout ce qu'ils voyoient. Les différens animaux, dont plusieurs étoient d'une beauté surprenante, & tous ensemble inconnus dans cette partie du monde, étoient disposés de maniere qu'on pouvoit les voir sans peine; les autres curiosités du nouveau monde étoient étalées de la façon la plus avantageuse; les ustensiles, les armes & les ornemens d'un peuple si éloigné de

nous, par ſa ſituation & par ſes mœurs attiroient les yeux des ſpectateurs, les uns par la valeur de leur matiere, les autres par la groſſiereté du travail, & ceux-ci paroiſſoient les plus curieux à ceux qui conſidéroient les ouvriers qui les avoient faits, & les inſtrumens dont ils s'étoient ſervis pour les faire. L'or ne fut point oublié. L'Amiral formoit la marche. Le Roi & la Reine le reçurent avec toutes les marques imaginables d'eſtime & d'honneurs, ſur un trône magnifique qu'on avoit élevé dans une ſalle d'audience. On avoit préparé une chaiſe pour lui, ſur laquelle il s'aſſit, & rendit compte en préſence de la Cour, des découvertes qu'il avoit faites, avec ce ſérieux & cette gravité qui conviennent ſi fort à l'humeur des Eſpagnols, & avec la modeſtie d'un homme qui ſçait, que ce qu'il a fait n'a pas beſoin de ſes propres éloges. Chacun reconnut alors le mérite de Colomb, & après que le Roi & la Reine ſe furent retirés, tous les Courtiſans diſputerent entr'eux à qui lui feroit plus d'amitié & de careſſes.

Ces honneurs ne ſatisfirent point Colomb. Il ſe hâta de faire les prépara-

tifs néceſſaires pour un ſecond voyage. Les difficultés qu'il avoit éprouvées dans le premier étoient évanouies. On reconnoiſſoit tous les jours de plus en plus l'importance de l'objet, & la Cour étoit diſpoſée à ſeconder la vivacité de ſes déſirs. Mais avant ſon départ, elle comprit qu'il lui falloit une choſe qui lui donnât un droit clair & inconteſtable ſur les Contrées qu'il viendroit à découvrir. C'étoit une conceſſion de la part du Pape, Sa Sainteté quelque temps auparavant avoit donné aux Portugais, les pays qu'ils découvrirent dans certaines latitudes, & c'eſt ce qui rendoit cette conceſſion encore plus néceſſaire pour les Eſpagnols. En conſéquence, le Pape expédia une Bulle fort ample en leur faveur, par laquelle il leur accordoit libéralement des pays, dont bien loin d'avoir la poſſeſſion, il n'avoit pas même la connoiſſance. Les limites de cette conceſſion étoient une ligne tirée d'un Pôle à l'autre, à cent lieues à l'Oueſt des Azores; on n'établit aucune borne de l'autre côté. Cela devint dans la ſuite un ſujet de diſpute entre les Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, la derniere ayant obtenu la conceſſion de tout ce qu'on

découvriroit à l'Eſt, & la premiere de ce qu'on découvriroit à l'Oueſt, ceux qui avoient expédié ces Bulles ne connoiſſant pas aſſez la figure de la terre, pour voir que ces ſortes de conceſſions ne peuvent manquer d'occaſionner des diſputes ; & peut-être les Puiſſanees qui les obtinrent ne furent-elles pas fâchées, que leurs prétentions fuſſent de nature à pouvoir les étendre ou les borner à leur gré.

Quelle que fût la validité de cette conceſſion, Colomb fut nommé Gouverneur de tout ce qu'elle contenoit avec l'autorité la plus ample. Mais ſa poſſeſſion étoit fondée ſur quelque choſe de plus ſolide que ces chartres, je veux dire ſur une flotte de dix-ſept vaiſſeaux, pourvue de toutes les choſes néceſſaires pour un établiſſement ou une conquête, & montée de quinze cent hommes, la plûpart des meilleures familles d'Eſpagne. Il fit voile pour ſon ſecond voyage le 25 de Septembre 1493. Il donna à chaque Capitaine des Inſtructions ſur la route qu'il devoit tenir, ſcellées de ſon ſceau, avec ordre de ne point les ouvrir qu'en cas de détreſſe, & qu'il ne fût ſéparé de la flotte, afin que tous dépendiſſent de

lui, & qu'il pût conserver de l'uniformité dans leurs desseins. Ils terrirent le 2 de Novembre à l'Ile qu'on appelle aujourd'hui la Dominique; mais comme son dessein étoit de fonder sa Colonie avant que de faire des nouvelles découvertes, il ne s'y arrêta point, non plus que dans plusieurs autres Iles où il toucha, avant que d'arriver à Hispaniola.

Il trouva en y arrivant le Fort qu'il avoit bâti entiérement démoli, & tous ses hommes tués. Ils se brouillerent d'abord entre eux, comme c'est l'ordinaire pour l'argent & pour les femmes, & dans la suite avec les naturels du pays, avec lesquels n'observant ni décence dans leur conduite, ni justice dans leurs procédés, ils perdirent en peu de tems leur estime, & furent massacrés après avoir été dispersés dans différents cantons de l'Ile. Le Prince à la garde duquel ils étoient commis, fut blessé en les défendant, & montra à Colomb cette marque de son affection & de sa fidelité, lorsqu'il retourna dans l'Ile. L'Amiral eut assez de prudence pour ne point rechercher cette affaire, & pour ne commencer aucune hostilité pour venger la mort de ses

ſoldats ; mais il prit les meſures les plus efficaces pour prévenir un pareil malheur. Il choiſit une place plus commode pour ſa Colonie dans la partie Orientale de l'Ile, où il y avoit un bon port, une bonne aiguade & un bon terrein, & s'établit près de l'endroit où il ſçut qu'étoient les plus riches mines du pays, & lui donna le nom d'Iſabelle, en reconnoiſſance de la protection que la Reine lui avoit accordée. Il travailla à cet établiſſement avec une ardeur inconcevable, veillant ſur les fortifications, les bâtimens particuliers & les travaux de l'agriculture, ſans ſe donner un moment de repos, ce qui lui cauſa des fatigues infinies ; car indépendamment des difficultés inſéparables de ces ſortes d'entrepriſes, il eut encore à vaincre la pareſſe naturelle des Eſpagnols. A la fin épuiſé par les fatigues du voyage qu'il venoit de faire, & par celles qu'il avoit eſſuyées depuis ſon arrivée, il fut attaqué d'une maladie très dangereuſe. Pluſieurs de ſes gens profiterent de cet accident pour ſe révolter, pour détruire tout ce qu'il avoit fait, & mettre toutes choſes dans une confuſion étrange. Les Eſpa-

gnols s'étoient imaginés en quittant leur pays, que l'or étoit extrêmement commun dans l'Amérique, & qu'il suffisoit de s'y transporter, pour s'enrichir en très peu de temps; mais lorsqu'ils virent qu'ils s'étoient trompés, & qu'au lieu de ces pluies d'or qu'ils attendoient, ils étoient mal nourris, & obligés de travailler sans relâche, & cela sur des espérances incertaines, le mécontentement devint général, & leur mutinerie augmenta au point, que si l'Amiral n'eût point recouvré la santé dans cette conjoncture critique, & n'eut point agi de la maniere la plus résolue & la plus efficace, il n'auroit jamais pu s'établir dans l'Ile Hispaniola. Il se contenta de faire arrêter quelques-uns des chefs; une justice plus rigoureuse eût été déplacée. Il appaisa cette sédition, mais il vit en même-temps que cela ne suffisoit pas, & qu'il étoit menacé d'un autre danger, auquel il falloit obvier avec toute la diligence possible. Il avoit tout lieu de croire que les Américains n'étoient pas bien intentionnés pour leurs nouveaux hôtes, & qu'ils ne manqueroient pas de les massacrer, dès qu'ils s'apperçevroient de la division qui

regnoit parmi eux. Pour prévenir ce malheur, pour tirer ſes troupes de l'oiſiveté dans laquelle elles languiſſoient, & rétablir parmi elles la diſcipline militaire, il marcha dans l'intérieur du pays, & dans les cantons les plus fréquentés, tambours battants & enſeignes déployées avec l'élite de ſes troupes, & ſe rendit aux montagnes de Cibao, où étoient les mines les plus riches qu'on eût encore découvertes dans l'Ile. Il y bâtit un Fort pour s'aſſurer de ce poſte avantageux, & tenir le pays en reſpect, & s'en retourna avec la même pompe & dans le même ordre; ce qui effraya extrêmement les habitans & leur fit perdre pour jamais l'eſpérance de pouvoir reſiſter à des forces qui leur paroiſſoient plus qu'humaines.

Dans cette expédition, Colomb fit une grande montre de ſa Cavalerie. Les Indiens de l'Amérique n'avoient jamais vu de chevaux; & ils furent extrêmement effrayés de la vue de ces animaux & de ceux qui les montoient. Ils crurent qu'ils ne formoient tous deux qu'un même animal, & comme ils étoient nuds & mal armés, ils s'imaginerent qu'il étoit impoſſible de réſiſ-

ter à l'impétuosité de leur choc. Les Indiens prenoient la fuite dès qu'ils les voyoient paroître, les rivieres les plus profondes & les plus rapides ne leur paroissoient point un rempart assez sûr pour les mettre à couvert, ils croyoient que les chevaux avoient des aîles, & que rien n'étoit impossible à des créatures aussi extraordinaires. Mais Colomb ne fit aucun fond sur ces préjugés, quoiqu'il sçut en profiter dans les occasions; il sçavoit que l'habitude nous familiarise avec les choses les plus terribles, & nous les rend à la fin méprisables. Il s'attacha plus que jamais à cultiver l'affection de ces peuples, il leur témoigna toute sorte d'amitié, & ayant pris deux personnes de leur nation, qui avoient commis quelques actes d'hostilité, comme il étoit sur le point de les faire mourir, il leur pardonna à la sollicitation d'un Prince du pays avec lequel il avoit fait alliance. Il comprit d'un autre côté la nécessité dont il étoit de maintenir une discipline exacte parmi les Espagnols, de les guérir de cette paresse, pour laquelle ils n'ont que trop de penchant, & qui retardoit l'accroissement de sa nouvelle Colonie, en mê-

me-temps qu'elle fomentoit le mécontentement & la ſédition. Ce ſage Gouverneur obſerva encore que les Eſpagnols avoient beaucoup de peine à ſe faire à la façon de vivre des Indiens, malgré la néceſſité où ils étoient de s'y habituer, & qu'il en réſultoit de très grands maux. Pour y remédier, il envoya tous les jours des petits partis pour faire des expéditions dans le pays, & il en retira deux avantages conſidérables. Le premier fut, qu'il habitua inſenſiblement ſes gens à la maniere de vivre des nationaux, & le ſecond, qu'il leur apprit à connoître parfaitement le pays, de peur qu'en cas de guerre les Indiens ne les trouvaſſent dépourvus de cette connoiſſance, laquelle eſt extrêmement néceſſaire dans un pays couvert de bois & de montagnes. Ces occupations toutes grandes qu'elles étoient, ne lui firent point perdre de vue ſon objet principal. Il s'efforça de guérir les Eſpagnols des idées romaneſques qu'ils s'étoient faites des richeſſes des Indes, & de les engager à faire valoir leur induſtrie. Il leur repréſenta qu'il n'y a point de richeſſes plus ſûres & plus ſolides que celles qui naiſſent du travail; & qu'un

jardin, un champ de bled, un moulin valoient infiniment mieux dans les circonſtances où ils étoient, que tout l'or qu'ils eſpéroient de trouver dans les Indes. En un mot, il travailla à l'établiſſement de cette Colonie avec la même aſſiduité, que ſi elle avoit été ſon principal objet, en même-temps qu'il méditoit les plus grandes découvertes, & qu'il ne regardoit les choſes qu'il avoit faites, & qui étonnoient l'Univers, que comme des arrhes de celles qu'il devoit faire dans la ſuite.

J'ai dit ci-deſſus qu'il avoit touché à l'Ile de Cuba. Tout le portoit à croire qu'elle renfermoit de grandes richeſſes ; mais il ignoroit ſi c'étoit une Ile, ou ſi elle faiſoit partie de quelque grand Continent. Voyant que ſa Colonie étoit ſolidement établie, il fit les préparatifs néceſſaires pour s'en aſſurer, & pour pouſſer plus loin des découvertes, qui lui avoient ſi bien réuſſi juſqu'alors.



CHAPITRE III.

Difficultés qu'on éprouve dans ce voyage. Découverte de la Jamaïque. Colomb retourne à Hiſpaniola. Révolte des Eſpagnols. Guerre avec les Indiens du pays. Ils ſont conquis. Ils forment le projet de faire périr les Eſpagnols de faim.

CE voyage fut plus remarquable par les travaux & les fatigues que l'Amiral & ſes équipages eurent à eſſuyer, que par les découvertes qu'il produiſit. Comme il s'efforçoit de ranger la côte méridionale de Cuba, il ſe trouva engagé dans un labyrinthe d'une multitude innombrable d'Iles, dont il en compta cent ſoixante dans un jour. La plûpart étoient agréables & bien peuplées, ce qui donna lieu à notre Navigateur de méditer ſur la fertilité de la nature, dans un endroit où l'on croyoit qu'il n'y avoit autre choſe qu'un Océan ſtérile. Colomb, qui ſe piquoit de reconnoiſſance, appella ces Iles, qui ſont peut-être les plus nombreuſes qu'il y ait au monde, le jardin de la Reine,

en l'honneur de la Reine Isabelle sa bienfaitrice. Mais leur nombre, & leur fertilité furent un très foible dédommagement pour les obstacles qu'elles opposerent à Colomb dans le cours de sa navigation. Une côte entiérement inconnue & environnée de rochers, les bancs de sable, les écueils, des orages soudains & violents, les tourbillons, les tonnerres & les éclairs, si fréquents entre les Tropiques, l'obligerent à être continuellement sur ses gardes, & le tinrent dans des alarmes continuelles. Toutes ces difficultés retarderent son voyage, & ayant été jettés en pleine mer, ils essuyerent le plus grand de tous les malheurs. Les provisions leur manquerent; & dans cette extrémité, ils furent obligés de se réduire à une portion petite & mauvaise, dans la distribution de laquelle l'Amiral ne fut pas mieux partagé que ses camarades. Epuisé de faim & de fatigue, & l'esprit agité de l'inquiétude inséparable du danger dont il étoit environné, peu s'en fallut que son courage ne l'abandonnât; mais tout l'effet qu'il produisit sur lui, fut de l'obliger de marquer dans son journal, que son intérêt personnel ne l'obligeroit jamais à tenter de sem-

blables entreprifes. Ils découvrirent heureufement la Jamaïque, où on les reçut à bras ouverts, & où on leur fournit de la caffave, du pain & de l'eau. Ils retournerent de-là à Hifpaniola, extrêmement abbatus par ce contre-temps, fans avoir pu apprendre autre chofe des habitans du pays, finon que Cuba étoit une Ile. Ce contre-temps, joint aux fatigues & aux dangers du voyage, jetta Colomb dans une léthargie, qui penfa lui être funefte, & dont il étoit à peine revenu, lorfqu'ils arriverent au port d'Ifabelle.

Ils trouverent les chofes dans une confufion étrange, la Colonie étoit fur le point d'être détruite une feconde fois, comme fi fa profpérité ou fa décadence euffent dépendu de la préfence ou de l'abfence de Colomb. A peine eut-il débarqué, que les Efpagnols, qu'il avoit toutes les peines du monde à retenir dans leur devoir par fa fermeté & fa prudence, refuferent d'obferver les réglements qu'il avoit faits, fe moquerent du gouvernement & de la difcipline, & fe répandirent dans l'Ile, commettant mille défordres, & vivant à difcrétion chez les habitans; auffi leur haine augmenta-t-elle au point,

qu'ils les auroient immanquablement maſſacrés ſi leurs Princes leur euſſent donné ordre de le faire, & il leur auroit été aiſé de le faire, vu le déſordre où ſe trouvoit la Colonie. Quatre des principaux Souverains de l'Ile profiterent de cette circonſtance, & ſe liguerent enſemble pour chaſſer du pays ces uſurpateurs impérieux & hautains. Un ſeul d'entr'eux nommé Gunacagarry, le même que Colomb avoit pris tant de ſoin d'obliger, demeura fidele aux Eſpagnols, & accorda à quelques-uns un azyle dans ſes domaines. Les autres Princes avoient dejà commencé les hoſtilités, & il y en eut un qui tua ſeize Eſpagnols, qui dans l'anarchie où ils ſe trouvoient, furent hors d'état de prendre les meſures néceſſaires pour lui réſiſter.

Tel étoit l'état de l'Ile à l'arrivée de Colomb. La premiere choſe qu'il fit, fut de raſſembler les fragmens épars de ſa Colonie, & d'en former un corps; & il y réuſſit d'autant plus aiſément, que le danger dont elle étoit menacée, donnoit plus de poids à ſon autorité; mais le temps preſſoit, & il falloit ne point le perdre. Il réſolut d'agir avec les forces qu'il avoit,

plutôt que d'attendre que l'union des Insulaires fût mieux cimentée, & avant que quelque leger accident relevât leur courage, & diminuât la terreur qu'ils avoient des armes Espagnoles. Il marcha donc contre le Roi, qui avoit tué les seize Espagnols, jugeant sa démarche plus juste, outre qu'il étoit moins disposé à le recevoir que les autres. Il le vinquit aisément, & envoya plusieurs de ses sujets prisonniers en Espagne. Le second, qu'il avoit résolu d'attaquer, se trouvant plus en état de lui tenir tête, il usa de ruse, & s'en rendit maître par un stratagême qui ne fait pas beaucoup d'honneur à sa sincérité, & qui montre beaucoup plus de foiblesse dans ce barbare infortuné, que de sagacité dans ceux qui le tromperent.

Les autres Princes ne furent point intimidés par ces exemples. Leur haine pour les Espagnols augmenta, & s'appercevant que tout dépendoit d'un coup de vigueur, ils mirent sur pied une armée immense, que quelques-uns disent avoit été de cent mille hommes, & la rangerent en bataille dans la plus grande pleine du pays. Colomb, quoiqu'inférieur en force, n'hé-

ſita point à l'attaquer. Son armée ne conſiſtoit qu'en deux cens fantaſſins, vingt cavaliers & vingt limiers. Le dernier corps de cette armée formoit un ſpectacle riſible, mais qui ſuffiſoit pour intimider un peuple qui manquoit d'armes offenſives. Ce ne fut point une témérité à Colomb, d'attaquer des forces ſi ſupérieures en nombre; car lorſque des troupes ne ſont pas mieux diſciplinées & mieux armées que celles-ci, leur ſupériorité n'eſt à craindre que pour elles-mêmes. L'événement juſtifia ſa conduite; la victoire ſe déclara pour les Eſpagnols, & l'on peut dire que leurs chevaux & leurs chiens y eurent beaucoup de part. La perte du côté des Indiens fut très conſidérable, & dès ce jour là, ils perdirent entiérement l'eſpérance de déloger les Eſpagnols à force ouverte. Colomb n'eut pas beaucoup de peine à réduire l'Ile, il en fit une province de l'Eſpagne, lui impoſa un tribut, bâtit des Forts dans différents endroits pour en aſſurer la levée, & ôta par-là à ce malheureux peuple tout eſpoir de recouvrer ſa liberté.

Dans cette ſituation déplorable, ils demandoient ſouvent aux Eſpagnols,

quand eſt-ce qu'ils comptoient retourner dans leur pays. Tout petit qu'étoit le nombre de ces étrangers, les habitans avoient toutes les peines du monde à leur fournir de quoi ſubſiſter. Un ſeul Eſpagnol conſommoit plus que dix Indiens, circonſtance qui prouve le peu de progrès que ce peuple avoit fait dans l'agriculture, & combien il étoit peu laborieux, puiſque ſon indigence le réduiſoit à une frugalité ſi extrême, que les Eſpagnols, qui ſont le peuple le plus ſobre de la terre, lui parurent des gloutons en comparaiſon des Indiens. Cette obſervation, jointe au déſeſpoir, ſuggéra aux Indiens le projet de faire mourir leurs uſurpateurs de faim. En conſéquence, ils abandonnerent le peu d'agriculture qu'ils exerçoient, & ſe retirerent d'un commun accord dans les contrées les plus ſtériles & les plus impraticables de l'Ile. Ce ſtratagême mal concerté, acheva de les ruiner entiérement. Une multitude de peuple qui s'étoit retirée dans les cantons les plus âpres du pays, n'ayant pour ſubſiſter que les productions naturelles de la terre, fut bien-tôt réduite à une famine extrême. Les maladies épidémiques ſe mirent

de la partie, & ce miſérable peuple; à demi mort de faim, & diminué de plus d'un tiers, fut enfin obligé de renoncer à ce projet, de deſcendre dans la plaine, & de ſe ſoumettre au vainqueur, pour avoir du pain.

Cette conquête, & celles qu'ont faites dans la ſuite pluſieurs nations Européennes, avec auſſi peu de juſtice que de probité, fourniſſent matiere à quantité de réflexions ſur les idées que les hommes ont euës de tous temps ſur le droit de domination. Peu de gens doutoient dans ce temps-là du pouvoir qu'avoit le Pape, de tranſporter ſon droit ſur tel pays qu'il lui plaiſoit, chez les fideles, parcequ'ils ſont ſoumis à l'égliſe, & chez les infideles, parceque c'étoit une œuvre méritoire de les aſſujettir. Cette opinion commença à s'évanouir à la Réformation, mais il s'en éleva une autre à ſa place d'une auſſi dangereuſe conſéquence, je veux dire l'idée d'un domaine de grace, qui a pris crédit dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes, & dont on a ſenti les effets parmi nous. Les Mahométans ſont conſiſter leur mérite à étendre leur empire & leur religion par le glaive, & pas un ne doute qu'il ne ſoit permis d'aſ-

ſujettir une nation pour des motifs auſſi ſaints. Les Grecs tenoient que les Barbares étoient naturellement deſtinés à être leurs eſclaves, & cette opinion étoit ſi généralement répandue, qu'Ariſtote lui-même, malgré toute ſa pénétration, n'a pas fait difficulté de l'adopter. A la vérité, elle a ſon principe dans la nature humaine, car le commun des hommes met peu de différence entre la capacité & le droit de gouverner, & ne conçoit pas que la ſupériorité des talents, n'exclud point l'égalité de condition. Ces choſes pallient & adouciſſent en partie l'horreur d'une conquête, entrepriſe avec auſſi peu d'apparence de juſtice, ſur un peuple qui n'avoit d'autre crime à ſe reprocher que ſa crédulité & ſa trop grande confiance en des hommes qui ne la méritoient point. Mais les circonſtances dans leſquelles Colomb ſe trouvoit, les meſures qu'il étoit obligé de garder avec ſa Cour, l'humanité avec laquelle il en agit avec ce peuple, pour adoucir la rigueur de ſa conquête, diſculpent en quelque ſorte ſa conduite, vû qu'il ne prit jamais les armes que dans les cas qu'il y fut forcé. Au contraire, la conduite qu'il tint avec les

Eſpagnols & les Indiens, le ſoin qu'il eut d'établir les uns ſans nuire aux autres, & d'employer toujours les moyens les plus doux, peuvent ſervir d'exemple à ceux qui ſe trouvent dans la même ſituation que lui.

Je ne dois point oublier ici une circonſtance dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de cet établiſſement. Il n'y avoit point alors dans l'Amérique, du moins dans les contrées dont je parle, aucun de ces animaux, dont nous tirons tant de profit. On n'y connoiſſoit ni les chevaux, ni les bœufs, ni les brebis, ni les cochons. Colomb tranſporta huit pourceaux dans cette contrée, avec un petit nombre de bêtes à cornes. Ce fut là la ſouche d'où ſortirent, il y a environ deux cens ans, les animaux qui peuplent ce pays, & ils s'y ſont tellement multipliés, qu'il y a un ſiecle qu'on y tue les bœufs, ſimplement pour en avoir le cuir. Cet exemple prouve qu'un très petit nombre d'animaux peut avoir ſuffi pour peupler la terre, vû la promptitude avec laquelle ils engendrent.



CHAPITRE IV.

Plaintes contre Colomb. On envoye un homme pour rechercher ſa conduite. Il retourne en Eſpagne & s'y juſtifie. Il entreprend un troiſieme voyage & découvre le Continent de l'Amérique méridionale. Il s'embarque pour Hiſpaniola.

PENDANT que Colomb réduiſoit cette Ile opulente ſous l'obéiſſance de la couronne de Caſtille, & jettoit les fondemens de la grandeur Eſpagnole dans l'Amérique, ſes ennemis mettoient tout en uſage en Eſpagne pour le ruiner. Quelques-uns de ceux qui avoient eu le plus de part aux derniers troubles, s'enfuirent en Eſpagne avant qu'il y fût de retour, & là, pour juſtifier leur conduite, & ſatisfaire leur animoſité, ils l'accuſerent de négliger la Colonie, & de tromper leurs Majeſtés, & les aventuriers qui l'avoient ſuivi par des fauſſes eſpérances de trouver de l'or dans un pays qui en produiſoit très peu, & où l'on ne trouvoit rien qui valût la peine d'être recher-

ché. Ces plaintes produisirent leur effet, & un Officier, plus propre par son caractere à servir d'espion & de délateur que de réformateur des torts, eut ordre de partir pour aller épier sa conduite, procédé aussi contraire à la saine politique, qu'il étoit injuste & ingrat. Dans un pays aussi éloigné de la source de l'autorité, où l'on a un ennemi à la porte & des troupes mutines, il faut ou se fier entiérement à un Commandant, ou le rappeller. Cet homme se comporta de la maniere la plus brutale & la plus insolente, comme c'est la coutume de ceux qui n'ayant aucun mérite personnel, s'enorgueillissent de la petite portion d'autorité qu'on leur a confiée. Colomb comprit qu'il ne lui convenoit point de séjourner plus longtemps dans l'Amérique sous des conditions aussi disgracieuses, & que sa présence à la Cour étoit absolument nécessaire pour sa justification. Il se détermina à retourner une seconde fois en Espagne, convaincu qu'une trop longue absence de la Cour, est funeste à ceux qui ont des intérêts à y ménager, & que l'assiduité & la complaisance y trouvent infiniment plus de protecteurs, que les services les plus impor-

tants & les plus ſolides. Avant que de partir, il employa le peu d'autorité qui lui reſtoit, pour mettre les choſes ſur un pied qui pût prévenir les déſordres, qu'il avoit éprouvé être les ſuites ordinaires de ſon abſence. Il bâtit des Forts dans tous les poſtes importants de l'Ile, pour contenir les habitans dans l'obéiſſance. Il rétablit le gouvernement civil ſur un meilleur pied, & redoubla ſa diligence pour découvrir de nouvelles mines, qui devoient être les grands agents dans ſes affaires, & il fut aſſez heureux pour en trouver.

Le ſort de ce grand homme étoit que ſa vertu fût continuellement exercée par des troubles & des détreſſes. Il fit route pour l'Eſpagne par le vingt-deuxieme degré de latitude, ignorant dans ce tems-là, la méthode avantageuſe de courir par les latitudes Septentrionales, pour trouver les vents de Sud-Oueſt, ce qui fut cauſe qu'il fit très peu de chemin. Les vivres lui manquerent, & les Matelots ſe virent réduits à ſix onces de proviſion par jour. Dans ces occaſions l'Amiral n'étoit pas mieux traité que le moindre Matelot; cependant dans cette détreſſe, la faim ne l'emporta point ſur la tendreſſe

& l'humanité, qui faiſoient ſon caractere diſtinctif. Il réſiſta aux inſtances que lui faiſoient ſes équipages, de jetter à la mer les priſonniers Indiens qu'il avoit à bord, pour diminuer la conſommation des vivres. Dans ce voyage, il ne ſe diſtingua pas moins par ſon ſavoir que par ſa magnanimité. Il avoit ſur ſa flotte neuf Pilotes très expérimentés, & cependant pas un ne ſçut lui dire où ils étoient, après avoir perdu depuis un mois entier la derniere terre de vûe. Cette longueur de temps leur perſuada qu'ils devoient être fort près de l'Europe, & en conſéquence ils forçoient de voile pour y arriver plutôt. Mais Colomb, d'après des obſervations ſûres, leur ſoutint qu'ils n'étoient qu'un peu à l'Occident des Azores, & leur ordonna de faire moins de diligence, de crainte d'échouer. Sa prédiction ſe trouva vraie, & ils découvrirent le lendemain matin les Azores. Cette circonſtance, jointe à quantité d'autres prédictions & de nobles découvertes, font regarder ſon ſavoir comme quelque choſe de prophétique, & le mettent à cet égard au-deſſus des Marins qui l'avoient précédé; & en effet, ſi l'on conſidere les

occasions qu'il a eues de s'instruire, & ce qu'il fit pour perfectionner son art, peut-être trouvera-t-on qu'il égale tous ceux qui sont venus depuis.

Toutes les accusations qu'on avoit intentées contre l'Amiral, s'évanouirent presque à l'instant qu'il parut, il produisit de si bons témoignages de sa fidelité & de sa bonne conduite, qu'il fit taire les bruits calomnieux qu'on avoit répandus sur son compte, & la quantité d'or & de perles qu'il apporta, détruisit ce qu'on avoit avancé de la pauvreté des Indes. La Cour fut pleinement convaincue de l'importance de la nouvelle Colonie, du mérite de celui qui la gouvernoit, & de la nécessité dont il étoit de lui fournir de prompts secours. Les ennemis de l'Amiral se turent, mais ne demeurerent point oisifs; ils continuerent à lui susciter mille obstacles, & la chose ne leur fut pas difficile dans un pays où tout se fait avec beaucoup de flegme & de lenteur, & où ces formalités & ces méthodes méchaniques de traiter les affaires, qui sont peut-être nécessaires dans le train commun de la vie, mais ruineuses dans les grandes entreprises, sont encore exacte-

ment obſervées, & même plus que dans aucun autre pays. Il eut toutes les peines du monde à obtenir qu'on envoyât un renfort dans l'île Hiſpaniola, & plus encore pour qu'on lui permît de tenter une découverte plus importante que celles qu'il avoit faites, & il n'en vint à bout qu'après une infinité de délais & de contre-temps.

Il réſolut de faire le Midi des Canaries, juſqu'à ce qu'il fût arrivé ſous la ligne équinoctiale, & enſuite de faire route directement au Couchant, juſqu'à ce que l'île Hiſpaniola ſe trouvât au Nord-Oueſt de l'endroit où il étoit, pour eſſayer ſi cette route conduiſoit aux Indes, & s'il ne découvriroit point quelques nouvelles Iles, ou quelque nouveau Continent. Il fit donc route pour l'île de Cap Verd, & enſuite au Sud-Oueſt. En naviguant de la ſorte, ils furent enveloppés pendant pluſieurs jours d'un brouillard épais, qui leur déroba la lumiere du ſoleil & des étoiles, & après qu'il fut diſſipé, la chaleur devint ſi exceſſive, que les Matelots n'oſoient reſter entre les deux ponts. Le ſoleil dans ce temps-là étant à-peu-près vertical, les pluies abon-

dantes, qui tombent dans cette ſaiſon entre les Tropiques, ſans abbatre la chaleur, augmenterent beaucoup leur détreſſe. Il s'éleva à la fin un vent frais, qui les pouſſa pendant dix-ſept jours vers le Couchant. L'Amiral, qui n'avoit point de ſecond pour le remplacer, ſe permit à peine un moment de ſommeil; & comme dans ce voyage, de même que dans les autres qu'il avoit faits, il portoit ſeul tout le fardeau, il fut attaqué de la goutte; mais ni la laſſitude ni la maladie ne furent point capables de lui faire quitter le tillac, ni ralentir ſa vigilance ordinaire. Cependant la chaleur avoit gâté les proviſions, la plûpart des tonneaux avoient éclaté, & le vin s'étoit aigri dans ceux qui étoient reſtés entiers. Ces circonſtances l'obligerent à changer la route qu'il avoit priſe vers le Midi, & à décliner de quelques points vers le Nord-Oueſt, de maniere qu'il rencontra les îles Caribes, où il réſolut de radouber ſes vaiſſeaux, & de prendre des rafraîchiſſemens, qui le miſſent en état de continuer ſes découvertes. Mais à peine eut-il voyagé quelques temps, qu'un Matelot qui étoit au haut de la hune, découvrit la terre. C'étoit une

Ile ſur la côte de Guyane, qu'on appelle aujourd'hui la Trinité. Après avoir doublé cette Ile & deux autres, ſituées dans l'embouchure de la grande riviere d'Orenoque *, il fut ſurpris par un phénoméne qu'il n'avoit jamais vu, & qui le mit dans un très grand danger. La riviere d'Orenoque fort grande par elle-même, ayant dans ce temps-là augmenté de dix pieds, à l'occaſion des pluies dont je viens de parler, ſe précipitoit dans l'Océan d'un cours extrêmement rapide, & rencontrant les vagues qui s'élevent dans cet endroit à une hauteur extraordinaire, & ſe trouvant reſſerrée par les Iles qui s'y trouvent, formoit avec elles un conflict capable d'effrayer ceux qui, comme Colomb, ignoroient la cauſe de ce phénoméne. Mais ayant pouſſé plus avant, il s'apperçut qu'il étoit dans l'eau douce, & jugeant avec raiſon qu'il étoit impoſſible qu'une Ile pût fournir une ſi grande quantité d'eau, il commença à ſoupçonner qu'il avoit découvert le Continent. Il en fut pleinement convaincu, lorſqu'il s'apperçut au ſortir de la riviere, que la terre s'étendoit vers l'Occident l'eſpace de pluſieurs lieues. Satisfait en quelque

* Le Pere Gumilla a donné une Hiſtoire curieuſe de l'Orenoque, qui a été traduite en François par M. Eidous.

ſorte de la découverte qu'il venoit de faire, il céda aux importunités de ſes équipages, & fit route pour l'île Hiſpaniola, favoriſé par un bon vent, & par les courants, qui ſe portent du côté du Couchant, tout le long de la côte Septentrionale de l'Amérique Méridionale.

Pendant le cours de cette découverte, l'Amiral toucha à différents endroits, & commerça avec les habitants, chez leſquels il trouva une bonne quantité d'or & des perles. Contre la coutume de pluſieurs Navigateurs, qui ſe conduiſent dans les lieux où ils arrivent comme s'ils ne devoient jamais y retourner, il traita par tout les naturels du pays avec toute ſorte de politeſſe, & leur donna ce qu'ils jugerent que valoient leurs marchandiſes. Il échangea avec eux des petites ſonnettes, des morceaux de verre & d'étain, & autres bagatelles ſemblables, pour de la poudre d'or & des perles, au grand contentement des deux parties, qui croyoient ſe tromper l'une & l'autre, en quoi certes elles avoient raiſon.



CHAPITRE V.

Colomb, en arrivant à Hiſpaniola, trouve les Eſpagnols révoltés. Meſures qu'il prend pour les appaiſer. Il eſt ſupplanté & envoyé en Eſpagne chargé de chaînes.

IL arriva à Hiſpaniola le 19 d'Août 1498, épuiſé par la maladie & les veilles continuelles qu'il avoit ſouffertes. Elles augmenterent, loin de diminuer à meſure qu'il approcha de l'Ile, parmi cette multitude d'Iles & d'écueils qui couvrent ces mers, qui étoient dans ce temps-là peu connues. Ajoutez à cela un courant, qui ſe portant à l'Oueſt vers le Continent, le menaçoit à tout moment de lui faire perdre ſa route. Il étoit tellement épuiſé de fatigue, que ſon frere, qu'il avoit laiſſé à ſa place, le reconnut à peine à ſon retour. Mais il éprouva qu'il avoit auſſi peu de repos à attendre ſur terre que ſur mer.

L'autorité de l'Amiral avoit diminué par l'imprudence qu'on avoit eue d'envoyer l'Officier dont j'ai parlé, pour épier ſa conduite, & le brider dans

dans ſes démarches avant qu'il quittât Hiſpaniola, lequel encourageant les plaintes & les murmures que l'on faiſoit contre le Gouverneur, jetta la ſemence d'une rebellion, qui éclata dans la Colonie du moment qu'il l'eut quittée. Cette rebellion fut infiniment plus dangereuſe que les autres. Les rebelles avoient élu pour Chef un nommé François Roland, auquel l'Amiral avoit confié un poſte conſidérable; ce qui la rendit plus uniforme & plus redoutable. Ils avoient de plus attiré les Indiens dans leur parti, en leur perſuadant qu'ils étoient leurs protecteurs & les défenſeurs de leur liberté. Pour s'affermir davantage, ils ſe ſéparerent de la partie de la Colonie qui étoit demeurée fidele à ſon Chef, & furent s'établir dans un autre canton de l'Ile, qui ſervit d'azyle à tous les fainéans & les ſéditieux qui jugerent à propos de s'y rendre, & qui y accouroient en foule de toutes parts.

Dans ces circonſtances effrayantes, l'Amiral jugeant que ſes forces n'étoient point ſuffiſantes pour agir ouvertement contre les rebelles, mit tout en uſage pour les affoiblir, & rompre cette union qui les rendoit ſi redouta-

bles. Il commença par publier une amniſtie pour tous ceux qui ayant commis quelque crime, viendroient ſe ſoumettre volontairement. Ayant encore obſervé que la plûpart avoient envie de retourner en Eſpagne, il leur fit ſçavoir qu'ils pourroient profiter des vaiſſeaux, qui devoient lui amener du ſecours. Il n'avoit point deſſein de leur tenir parole, mais il en agit ainſi pour les ébranler, ſçachant que dans les affaires de cette nature, c'eſt beaucoup faire que de gagner du temps. Il envoya à la Cour un ample détail des découvertes qu'il avoit faites, avec une montre des richeſſes qu'elles produiſoient; il lui expoſa l'état déplorable où ſe trouvoit la Colonie, la priant de lui envoyer cinquante à ſoixante hommes ſur chaque vaiſſeau, qu'il promit de remplacer par un égal nombre de rebelles, pour empêcher que la puiſſance des Eſpagnols ne diminuât dans ces contrées par le départ de ceux qui les habitoient, & qu'elles ne ſouffriſſent du ſéjour de ceux qui étoient mal intentionnés pour le bien public. Il demanda encore qu'on lui envoyât quelques Eccléſiaſtiques & quelques ſçavans Juriſconſultes, qui

puſſent établir l'ordre & l'obéiſſance parmi ces troupes, & l'y maintenir. Il entra enſuite en négociation avec les Chefs de rebelles, leur accorda toutes leurs demandes, & plaça Roland dans un poſte, qui flatoit ſon orgueil, ſans augmenter ſon pouvoir. Il remit par-là toutes les choſes dans l'ordre, ſans uſer de contrainte ni de violence, & Roland lui-même, quoique premier Juge de l'Ile, fut celui qui contribua le plus à faire rentrer dans l'obéiſſance, ceux qui s'en étoient écartés. Une diſpute s'étant élevée parmi eux, Roland n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'en vertu de l'autorité dont il étoit revêtu, il fit arrêter quelques-uns des coupables & les fit exécuter. Cet acte de ſévérité tint tous les autres en crainte, rompit tout commerce entre le Chef & le corps des rebelles, ſans que perſonne pût l'imputer à l'Amiral.

Il commençoit à reſpirer & à jouir du repos qu'il s'étoit procuré par ſes travaux, lorſqu'il fut menacé d'un nouvel orage qui ſe formoit à la Cour d'Eſpagne. Ses ennemis s'étant ligués avec quelques rebelles, qui avoient paſſé dans ce royaume, ſe déchaînerent de nouveau contre lui. Ils ré-

pandirent ſur ſon compte une infinité de calomnies, ils l'accuſerent de vouloir ſe rendre ſouverain du pays ; ils l'avoient taxé de cruauté & de tyrannie contre les Indiens d'Hiſpaniola, & ils l'accuſerent cette fois-ci de ſe rendre trop populaire, ajoutant qu'il étoit étranger, & qu'il n'avoit pas pour la nobleſſe Eſpagnole le reſpect qui lui étoit dû. Ils ſe plaignirent des ſommes qu'on leur devoit, & dont ils ne pouvoient ſe faire payer; en un mot, le Roi & la Reine ne paroiſſoient jamais en public, qu'ils ne fuſſent étourdis des clameurs de ces prétendus partiſans de la Juſtice. Leurs Majeſtés laſſées de ces plaintes, envoyerent un Juge qu'ils chargerent d'examiner la conduite de l'Amiral, avec ordre, s'il étoit coupable, de le renvoyer en Eſpagne, & de ſe charger du gouvernement, par où ils l'intéreſſerent à le condamner,

Ce Juge, que étoit extrêmement pauvre, & qui n'avoit d'autre vocation pour cet emploi que ſon indigence, ne fut pas plutôt arrivé à Hiſpaniola, qu'il fut loger dans la maiſon de l'Amiral, qui étoit pour lors abſent. Il s'empara de tous ſes effets, & l'aſ-

ſigna lui & ſes freres pour comparoître devant ſon tribunal. Il appuya toutes les accuſations qu'on intenta contre lui, ſans avoir égard au caractere des accuſés, ni au défaut de probabilité des accuſations; les fit arrêter, les chargea de chaînes, & les fit embarquer pour l'Eſpagne en qualité de priſonniers d'Etat.

Le Capitaine du vaiſſeau, touché de reſpect pour la vieilleſſe & le mérite de Colomb, offrit de lui rendre ſa liberté, mais il la refuſa. » Le Roi, » lui dit-il, m'a commandé d'obéir à » ſon Gouverneur, & je veux obéir à » cet ordre, de même que j'ai obéi à » ceux qu'il m'a donnés par le paſſé. Je » ne veux tenir ma liberté que de lui » ſeul. Si douze années de travaux & » de fatigues; ſi des dangers continuels » & des famines fréquentes; ſi l'Océan, » que j'ai franchi le premier & traverſé » cinq fois de ſuite, pour ajouter un » nouveau monde à la monarchie Eſpa» gnole; ſi une vieilleſſe infirme & » prématurée, que je me ſuis attirée » par les ſervices que je lui ai rendus, » méritent ces fers pour récompenſe, il » convient que je les porte en Eſpagne,

» & que je les conserve jusqu'à la fin de
» ma vie «.

Les grands hommes, quoique plus enclins à pardonner les injures que les personnes du commun, n'oublient pas aisément les torts qu'on leur a fait. Colomb porta ses fers par-tout où il fut, il les tenoit pendus dans sa chambre, & ordonna même qu'on les mît avec lui dans le même tombeau.

Le Gouverneur qui lui succéda, sçut tirer un bien meilleur parti de ses services; car indépendamment de la confiscation de la plus grande partie des effets de l'Amiral qu'il s'appropria, il laissa au peuple une liberté sans bornes; de maniere qu'il ruina le Fisc, & qu'il eût infailliblement ruiné la Colonie sans ressource, si la Cour ne l'eut rappellé à temps, & n'eut envoyé en sa place une personne, qui, quoique plus sensée & plus ferme, n'avoit pas plus de vertu que lui.



CHAPITRE VI.

Découvertes d'Americ Vespuce, & autres Avanturiers. Cause de l'amour des découvertes.

VERS ce temps-là l'esprit des découvertes commença à faire de grands progrès ; & divers particuliers, tant Espagnols que Portugais, excités par l'or que Colomb envoyoit de temps à autre en Europe, firent des armements à leurs propres dépens. Le fameux Americ Vespuce en commandoit un. Les Cartes que Colomb avoit faites dans son dernier voyage, étant tombées entre ses mains, il en profita, & suivit la même route. Comme il avoit beaucoup de présomption, & qu'il étoit aussi bon Pilote que bon Géographe, il trouva le moyen de s'approprier la premiere découverte du Continent de l'Amérique, & de lui donner son nom, qu'elle a conservé depuis, quoique personne n'ignore celui qui la découvrit le premier. Je crois que la raison en est, que le nom d'Amérique est plus sonore & plus facile à pro-



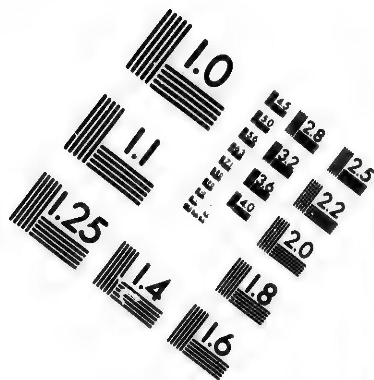
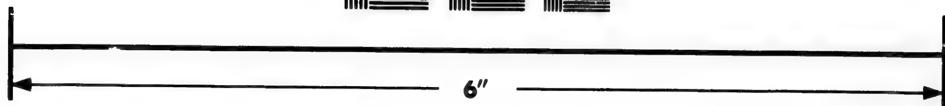
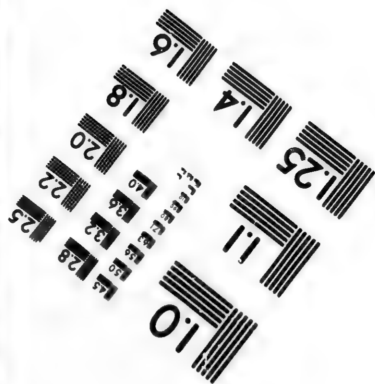


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







noncer que celui de Colombie, dans le dénombrement que l'on fait des différentes divisions du Globe terrestre : matiere triviale, & qui dépend de causes de même nature. Mais la gloire de Colomb a des fondemens plus solides.

Pinzon, qui avoit accompagné l'Amiral dans son premier voyage, équipa une Escadre à ses propres dépens, & fut le premier qui passa la ligne en allant à l'Amérique, & qui entra dans la grande riviere de Marañon ou des Amazones.

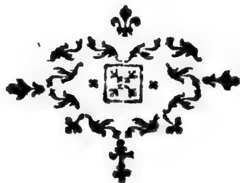
Les Portugais, nonobstant le Bref exclusif du Pape, tournerent leurs pensées vers l'Amérique, & découvrirent le Bresil, qui est la partie la plus précieuse de leurs possessions présentes, depuis qu'ils ont perdu ce que l'on regardoit comme leur droit primitif, droit qui ne leur fut jamais si avantageux.

Ce qui anima ces Aventuriers, & qui jette en même-temps une tache sur leur caractere & leurs projets, fut cette insatiable soif de l'or, qui fut le principal mobile de toutes leurs actions. Cette disposition nuisit un millier de fois à leurs affaires, & fut la

principale cauſe des déſordres & des révoltes qui arriverent à Hiſpaniola. Il eſt cependant certain que ſans ce motif, qui inſpira l'ardeur des découvertes & des Colonies, d'abord dans l'Eſpagne & dans le Portugal, & enſuite dans toutes les parties de l'Europe, l'Amérique n'eut jamais été dans l'état où elle eſt aujourd'hui, & que ces nations n'euſſent jamais eu les Colonies qui ſont aujourd'hui établies dans différents endroits de cette contrée. Il n'y avoit que l'appas du gain, qui pût porter les hommes à des entrepriſes auſſi hazardeuſes. Une perſpective éloignée de commerce, & l'augmentation des Manufactures, en multipliant les Colonies, n'eût jamais produit cet effet. On ne connoit ces avantages que par le raiſonnement, d'où vient qu'ils font peu d'impreſſion ſur l'eſprit. Mais partir avec quelques bagatelles, & retourner avec une cargaiſon d'or, eſt un objet que tout le monde comprend aiſément ; auſſi tout le monde l'embraſſa-t-il avec ardeur. La théorie du commerce n'entroit pour rien dans ce temps-là, dans l'éducation des perſonnes au-deſſus du commun, & qui ſe deſtinent aux lettres. On la

met aujourd'hui au nombre des arts libéraux, & elle fait une des branches les plus considérables de la politique. Le commerce étoit alors dans les mains d'un petit nombre des gens, grand dans ses profits, mais borné par sa nature. On ignoroit ce que c'étoit que balance du commerce ; toutes les loix qui y avoient rapport, étoient tout autant de nuages qui l'offusquoient. Les impôts & les droits que l'on mettoit sur les marchandises, se levoient sans distinction & sans discernement. En Angleterre même, où le peuple raisonne beaucoup mieux & entend mieux le commerce qu'aucune autre nation que ce soit, les idées de ces matieres commencerent fort tard, & firent des progrès fort lents. Nos Colonies furent fondées sans égard aux avantages que nous en avons retiré depuis. La Virginie fut fondée des débris d'un armement, destiné pour la conquête d'une toison d'or, qui nous attira pour la premiere fois dans l'Amérique. Ceux qui fonderent la nouvelle Angleterre, & Maryland, n'eurent d'autre vûe que de procurer un azyle à ceux qui étoient persécutés pour cause de religion. Sans les trésors que

promettoit l'Amérique, elle n'eût fourni qu'un commerce languissant, qui auroit insensiblement habitué les nationaux aux mœurs des Européens, & leur eût fourni des armes égales; & dans ce cas, il auroit été presque impossible d'y fonder des Colonies aussi étendues; tant il est vrai que l'on recueille souvent plus qu'on n'a semé, & qu'il faut quelque principe actif pour animer toutes les entreprises, autrement elles languissent, pour sages qu'elles soient.



CHAPITRE VII.

Colomb est renvoyé absous. Il entreprend un quatrieme voyage. Il découvre la côte de la Terre Ferme & l'isthme de Darien. Il retourne à Hispaniola. Maniere dont il y est reçu. Il continue la découverte de la côte de la Terre Ferme. Le vent le pousse vers la Jamaïque, où il fait naufrage. Détresse dans laquelle il se trouve. Ses soldats se révoltent, & il les appaise. Il quitte l'Ile & s'embarque pour l'Espagne. Maniere dont il est reçu. Sa mort.

COLOMB ne fut pas plutôt arrivé en Espagne dans cet état mortifiant, que la Cour désaprouva & blâma hautement la conduite du Gouverneur qu'elle avoit nommé. Leurs Majestés, suivant la coutume ordinaire des hommes, qui agissent sans plan ni principe, le déchargerent des accusations qu'on lui avoit intentées, s'informant aussi peu de leur validité, que des raisons qui les avoient portées à le condamner. Elles lui promirent de lui faire resti-

tuer ſes biens & de le récompenſer, & elles n'eurent pas beaucoup de peine à l'engager dans de nouvelles découvertes. Son ambition étoit d'arriver aux Indes orientales, & de faire le tour du Globe. C'étoit là le motif qui l'animoit, & il crut que rien n'étoit plus propre à faire impreſſion ſur l'eſprit du Roi & de la Reine. On eut bien-tôt équippé une nouvelle Flotte, & il promit de réduire les deux Indes ſous l'obéiſſance de leurs Majeſtés Catholiques.

Il s'embarqua pour la quatrieme fois dans les mois de Mai de l'année 1502. Il avoit réſolu de ſe rendre en droiture ſur la côte de l'Amérique Méridionale, & de tirer enſuite vers le Nord, juſqu'à l'endroit où il avoit oui dire confuſément, qu'il y avoit un détroit (il ignoroit encore ſi c'étoit un détroit où un iſthme), dans l'eſpoir de ſe rendre par-là dans la grande mer du Sud. Après un auſſi long voyage que celui qu'il venoit de faire à l'Amérique, & la découverte d'un Continent, qui n'étoit ni celui de l'Inde, ni celui de la Chine, il comprit clairement qu'il n'y avoit aucun fond à faire ſur les cartes, & qu'il devoit s'en rappor-

ter à ſes propres idées. Il revit de nouveau les giſemens de tous les pays que ſon expérience, ou ſes dernieres découvertes lui avoient fait connoître; il réfléchit ſur l'équilibre & la diſtribution de la terre & de l'eau, & comparant ces choſes enſemble, il en conclud qu'au de-là du Continent qu'il avoit découvert, il devoit y avoir un autre Océan, probablement auſſi grand ou même plus grand que celui qu'il avoit traverſé; & que ſi cela étoit, ces Océans devoient avoir quelque communication. Il jugea qu'il devoit être près de ces endroits qu'on a depuis appellé Veragua & Nombre de Dios; mais conſidérant que ſes vaiſſeaux n'étoient point propres pour ce voyage, il réſolut de ſe rendre à Hiſpaniola pour en prendre d'autres, & faire quelques nouvelles diſpoſitions. Avant d'entrer dans le Port, il crut devoir donner avis au nouveau Gouverneur Obando, de ſon arrivée, & des raiſons qui l'obligeoient d'y relâcher. Colomb, pendant les voyages & le ſéjour qu'il fit dans les Indes occidentales, s'attacha à obſerver la nature de l'air, les ſaiſons, les méteores, les pluies & les vents, de même

que l'influence qu'ils avoient les uns ſur les autres. Il n'avoit pas moins de ſagacité, pour tirer des prognoſtics de ces différents météores ; & jugeant par ſes obſervations qu'il étoit menacé d'un ouragan, ce fut un motif de plus pour relâcher dans ce Port. Ayant appris qu'une Flotte conſidérable étoit ſur le point de faire voile pour l'Europe, il pria le Commandant de différer ſon départ de quelques jours. Mais ſa deſtinée étoit que l'ingratitude le pourſuivit par-tout, & le perſécuta ſous différentes faces. En effet, le Gouverneur, ſans aucune cauſe, non-ſeulement refuſa ſon avis ſur le départ de la Flotte, mais lui refuſa encore la permiſſion d'entrer dans le Port, & de mettre ſa vie en ſûreté dans une Ile qu'il avoit découverte & conquiſe. Il n'eut donc d'autre parti à prendre, que de ranger la côte le plus près qu'il lui fut poſſible. La tempête s'éleva la nuit ſuivante, mais la Providence favoriſant ſon innocence & ſecondant ſa capacité, le ſauva, quoique cet orage fût le plus terrible qu'on eût jamais vu dans ces mers. La Flotte de vingt voiles, qui étoit partie malgré ſon avis, ſouffrit le châtiment qui étoit dû à ſa

témérité. Il n'y eut que quatre vaisſeaux qui échapperent, les ſeize autres périrent. De ce nombre fut celui qui tranſportoit en Eſpagne le Gouverneur qui y avoit envoyé Colomb d'une maniere ſi ſcandaleuſe. Parmi les quatre qui ſe ſauverent, il y en avoit un qui avoit à bord une ſomme d'or, & tout ce qu'on avoit pû ſauver de la fortune de l'Amiral ; de maniere que dans le temps qu'il s'affligeoit de ce honteux exemple de l'ingratitude humaine, le ciel paroiſſoit ſe déclarer en ſa faveur, la condamner & la punir. Ce qu'il avoit prédit au ſujet de la tempête, joint à la conduite qu'il tint pendant le temps qu'elle dura, lui acquit une réputation infinie, & l'on peut dire que ſa petite Flotte dut ſon ſalut à ſa conduite & à celle de ſon frere. Ce dernier étoit un Navigateur & un Philoſophe, qui n'étoit inférieur qu'à l'Amiral, qui lui ſervit beaucoup dans ſes affaires, & le ſoutint dans ſes malheurs par ſa capacité & la bonté de ſon cœur.

La tempête paſſée, il quitta cette Ile où il avoit éprouvé tant d'ingratitude, & ne tarda pas à lui fournir de quoi s'occuper. Il découvrit dans

ce voyage toute la côte de la Terre Ferme jusqu'à l'isthme de Darien, où il espéroit de trouver un passage dans la mer du Sud. Il fut trompé à cet égard, mais il ne le fut point quant à l'autre partie de son projet ; car à chaque pas qu'il fit, il se convainquit de plus en plus du mérite des découvertes qu'il faisoit dans le Continent. Il trouva un peuple plus civilisé & plus riche que les Insulaires qu'il venoit de quitter. Il entra dans un Port, qu'il nomma à cause de son excellence Porto Bello, qui est devenu depuis la porte du commerce des Espagnols entre les deux mondes. L'Amiral forma le dessein d'y fonder une Colonie, sous le commandement de son frere, se proposant de retourner en Europe, pour y demander les secours nécessaires pour cet établissement. Mais l'avarice & l'insolence de ses gens occasionnerent une révolte dans le pays, & l'obligerent de renoncer à son dessein, sans avoir l'occasion de faire autre chose que de montrer son discernement dans le choix de la situation, & sa bravoure & celle de son frere, en tirant ses troupes des malheurs dans lesquels leur imprudence les avoit plongées.

Chaſſé du pays, & trouvant ſes vaiſſeaux hors d'état de tenter de nouvelles découvertes, il quitta le Continent, après avoir découvert le rivage Oriental de l'iſthme de Darien, & toute la côte juſqu'à Gracias de Dios, dans le golfe de Honduras. Il prit enſuite la route d'Hiſpaniola. Il eut mille difficultés à eſſuyer dans ſon voyage. Ses vaiſſeaux avoient tant de voies d'eau, que les équipages ne pouvoient quitter la pompe d'un ſeul moment, & manquoient de la ſubſiſtance néceſſaire pour ſe refaire de leurs travaux. Pour comble de malheur, il s'éleva une tempête violente, dans laquelle ſes vaiſſeaux ſe choquerent les uns les autres, & furent fort mal-traités. Il eut le bonheur d'en échapper & de gagner la Jamaïque, où il trouva les ſecours & les rafraîchiſſements dont il avoit beſoin après un ſi grand nombre de dangers & de détreſſes.

Mais il eut à en eſſuyer une autre qui exerça beaucoup ſon eſprit. Les vaiſſeaux étoient en ſi mauvais état, qu'il étoit impoſſible de les radouber. Il ne pouvoit en avoir d'autres, les habitans ſe méfioient de lui, & ſes gens augmentoient tous les jours leurs ſoup-

çons par leur mauvaiſe conduite. Dans cette extrémité, il engagea quelques Matelots, dans qui il avoit le plus de confiance, de paſſer avec un canot à Hiſpaniola, pour expoſer au Gouverneur la ſituation déplorable à laquelle il étoit réduit, & le prier de lui envoyer des vaiſſeaux.

L'Amiral reſta huit mois dans cette Ile, ſans avoir la moindre nouvelle de ſes meſſagers, ni recevoir aucun ſecours du Gouverneur. Les habitans s'impatientoient du délai des Eſpagnols, & des efforts qu'ils étoient obligés de faire pour fournir à leur ſubſiſtance, efforts d'autant plus onéreux qu'ils étoient dans une pauvreté extrême. Les proviſions commencerent à devenir plus rares, & tout ſembloit leur annoncer un malheur prochain; car les Matelots, naturellement revêches, & qui croyent que toute diſcipline ceſſe dès qu'ils ont mis pied à terre, ſe mutinerent. L'Amiral perdit par-là une grande partie de ſa force & de ſon autorité, & les naturels du pays s'en reſſentirent, par les déſordres que commettoient les mutins; mais il trouva le moyen de la recouvrer, du moins parmi les Indiens. Sçachant qu'il de-

voit y avoir dans peu une éclipſe de Lune viſible, il en avertit les principaux habitants de l'Ile, & leur fit dire par un homme qui entendoit leur langue, que le Dieu qu'il ſervoit, & qui avoit créé tout ce qui eſt dans le ciel & ſur la terre, irrité du refus qu'ils faiſoient de nourrir ſes ſerviteurs, alloit dans peu en tirer vengeance, & qu'ils en verroient dans peu des marques manifeſtes au ciel; que la Lune, dans la nuit qu'il fixa, paroîtroit de couleur de ſang, ce qui préſageoit leur entiere deſtruction. Ces barbares mépriſerent d'abord ſa prédiction, mais elle ne fut pas plutôt accomplie, qu'ils en furent effrayés. Ils lui apporterent toutes ſortes de proviſions, ils ſe proſternerent à ſes genoux, & le ſupplierent de la maniere la plus pathétique, de vouloir détourner les malheurs dont ils étoient menacés. Il prit leurs proviſions, les conſola, & leur dit de réparer par leur générosité la faute qu'ils avoient commiſe.

Il obtint par ce ſtratagême un ſecours paſſager, mais il ne vit aucune eſpérance de ſortir de l'Ile, & d'exécuter les projets dont il étoit entiérement occupé. Tous ſes équipages

étoient ſur le point de ſe révolter, lorſqu'on vit entrer dans le Port un vaiſſeau que lui envoyoit Obando, Gouverneur d'Hiſpaniola. Mais, comme ſi tout eût été concerté non-ſeulement pour abandonner, mais encore pour inſulter ce grand homme dans ſes malheurs, il ſe trouva que le Capitaine du vaiſſeau étoit l'ennemi mortel de l'Amiral, & un de ceux qui avoient eu le plus de part aux révoltes, qui l'avoient ſi fort inquieté. Il n'étoit venu, que pour être témoin de la mauvaiſe ſituation de ſes affaires; car il n'eut pas plutôt débarqué, qu'il défendit aux gens de ſon équipage d'avoir le moindre commerce avec l'Amiral, ni avec les perſonnes de ſa ſuite; & après lui avoir remis une lettre de compliment, il ſe rembarqua, ſans même le flatter de l'eſpoir du moindre ſecours.

Dans cet abandon général, Colomb ne perdit ni ſa fermeté, ni ſa préſence d'eſprit. L'arrivée du vaiſſeau fit rentrer pour un moment ſes troupes dans l'obéiſſance; mais elles ne le virent pas plutôt partir, qu'elles furent ſur le point de ſecouer le joug, & de ſe porter aux plus grandes extrémités. L'Amiral, ſans témoigner le moindre mé-

contentement, ni le moindre chagrin; leur dit d'un air content, qu'il attendoit dans peu du ſecours; & que la raiſon qui l'empêchoit de profiter de ce vaiſſeau, étoit qu'il n'étoit pas aſſez grand pour contenir tous les Eſpagnols qui étoient avec lui, & qu'il étoit réſolu de ne partir qu'avec eux. Ce diſcours fit impreſſion ſur eux, ils furent touchés du ſoin qu'il prenoit de leur conſervation, & attendirent leur ſort avec patience. Mais l'Amiral prévoyant qu'il ſeroit obligé de ſéjourner longtemps dans l'Ile, & que ſes affaires iroient de mal en pis, tant qu'il y auroit un réſervoir où les mauvaiſes humeurs de ſes gens iroient ſe ramaſſer, il profita de l'attachement que quelques-uns lui témoignoient, pour faire rentrer les autres dans leur devoir, par un acte de réſolution & de vigueur. Il envoya ſon frere, homme brave & intelligent, avec un nombre ſuffiſant de ſoldats pour traiter avec eux, avec ordre, en cas qu'ils perſiſtaſſent dans leur opiniâtreté, de les faire rentrer par force dans l'obéiſſance. Les deux parties eurent une entrevue, mais le Chef de ces mutins, devenu inſolent par la licence dans laquelle il avoit

vécu, non-feulement rejetta fes offres, mais voulut même lui faire violence. Là-deffus, il fit un figne à fes gens, & ils tomberent fur les rebelles avec tant de réfolution & de courage, qu'il y en eut dix qui furent tués fur la place avec leur Chef. Les autres furpris d'une attaque auffi imprévue, s'enfuirent en défordre, & vinrent fe foumettre peu de temps après.

Ce fut ainfi que l'Amiral pacifia toutes chofes avec autant d'efprit que d'adreffe, cédant quelquefois à l'orage, & temporifant lorfqu'il doutoit de fes forces; mais lorfqu'il en étoit affuré, il les employoit toujours avec vigueur, profitant de tous les incidents, même de ceux qui étoient les moins favorables, épiant tous les changemens qui arrivent dans la nature, & tous les mouvemens du cœur humain, pour en tirer parti dans les occafions. Une des principales qualités qui forment les grands hommes, eft d'être fertile en expédients; l'ufage que Colomb fit de l'éclipfe eft très ingénieux. Quelques-uns diront qu'un pareil expédient n'auroit point réuffi chez des peuples civilifés; mais il ne fuffit pas pour imiter les grands hommes de fuivre leurs tra-

ces, il faut encore imiter leur façon de marcher. Il n'y a point de peuple qui n'ait quelques degrés d'ignorance, de foiblesse & de préjugés, qu'un homme pénétrant ne puisse découvrir, & dont il ne puisse profiter pour réussir dans l'exécution de ses desseins. Une pareille connoissance est la seule qui donne à un homme de la supériorité sur les autres; & quiconque connoit les passions des hommes, & sçait maîtriser les siennes, a tout ce qu'il faut pour les subjuguer & pour s'en rendre maître.

L'Amiral eût passé sa vie dans ce malheureux exil, si un particulier, touché d'estime pour son mérite, & de compassion pour ses malheurs, n'eût envoyé un vaisseau pour l'en tirer. Ce fut avec lui qu'il se rendit à Hispaniola. Le Gouverneur, qui avoit refusé de lui envoyer du secours, le voyant arriver, le reçut avec ces demonstrations d'amitié & de politesse, que les ames basses ont coutume d'employer avec aussi peu de honte que de remors envers ceux qu'ils ont le plus offensés. L'Amiral supporta cete injure, comme il avoit fait toutes les autres; & persuadé qu'il ne lui convenoit point de disputer avec un Gouverneur dans sa propre

propre juriſdiction, & qu'une pareille conduite ne lui feroit point honneur, il fit ſes préparatifs pour retourner en Eſpagne, où il arriva après avoir eſſuyé les tempêtes les plus affreuſes, & perdu ſon grand mât.

Il étoit très âgé, & de plus tourmenté de la goutte. La Reine ſa protectrice étoit morte; & le Roi, qui étoit un Prince extrêmement diſſimulé, & d'un eſprit très borné, étoit la ſeule perſonne qui pût adoucir ſes malheurs, & récompenſer ſes ſervices. Mais il n'en reçut ni conſolation ni récompenſe; il refuſa d'effectuer le contrat qu'il avoit fait avec lui ſous des prétextes frivoles, & il paſſa ſa vieilleſſe, comme il avoit fait ſa jeuneſſe, à ſolliciter à la Cour; occupation onéreuſe pour tout homme qui penſe, & ſur-tout pour un vieillard qui eſt à la fin de ſa carriere. Accablé à la fin par le poids des années, par les fatigues & les contre-temps qu'il avoit eſſuyés, il mourut avec les mêmes ſentimens de piété qui l'avoient ſoutenu dans ſes malheurs, ſentimens dignes de la grandeur d'ame & des autres vertus qu'il avoit fait paroître durant le cours de ſa vie.

CHAPITRE VIII.

Caractere de Colomb. Reflexions sur la conduite de la Cour d'Espagne.

DANS ce que je vais dire des progrès des découvertes & des armes des Espagnols, au lieu de desseins fondés sur la science, & exécutés par des moyens doux & humains; on ne verra qu'une avarice insatiable qui porte les hommes à des actes de cruauté qui font horreur. Le caractere de Colomb différoit entiérement de celui des personnes avec lesquelles il eut à faire, & de celui de la plûpart de ceux qui marcherent sur ses traces & continuerent les conquêtes qu'il avoit faites; les uns avec une vigueur & une conduite égales, mais tous avec des vertus fort inférieures aux siennes. Il possédoit à fond toutes les qualités qui forment un grand homme. Aux idées d'un Philosophe pénétrant, & à un systême fondé sur elles, & digne d'un grand Roi, il joignoit une fermeté & une patience, qui seules pouvoient en faciliter l'exécution avec une fortune

auſſi bornée que la ſienne. Des tempêtes continuelles ſur mer, des troubles & des révoltes ſur terre, mille vexations & mille contre-temps, & des cabales à la Cour, furent ſon lot pendant qu'il vécut; ce furent là les ſeules récompenſes des ſervices qu'il avoit rendus, ſervices qu'on ne pouvoit jamais reconnoître ſuffiſamment. Son courage fut à l'épreuve de tous ces contre-temps, & il ſurmonta par ſon génie tous les obſtacles qu'on lui oppoſa, à l'exception de ſa paye, qui eſt un article que les hommes de ſa trempe entendent fort mal, ce qui fait qu'ils échouent pour l'ordinaire. Cet art ſurprenant, que peu de perſonnes poſſédent, de faire ſervir les accidents qui arrivent à leurs deſſeins; celui de regler ſa conduite ſur les circonſtances, de temporiſer, ou d'agir avec vigueur ſelon l'occaſion, & de ne jamais la laiſſer échapper lorſqu'elle ſe préſente; le talent heureux de cacher & de modérer ſes paſſions, & de ſavoir ménager celles des autres; tout cela, dis-je, concourt à nous donner la plus haute idée de ſa capacité. Et quant à ſes vertus, ſon déſintéreſſement, ſa fidelité conſtante pour la Couronne

ingrate qu'il ſervoit, ſon procédé avec les Indiens, l'attention qu'il eut de ne point les offenſer, ſon humanité envers ceux qu'il avoit conquis, & qui lui mérita le glorieux titre de leur pere, ſon zele à les inſtruire des vérités de la Religion, l'élevent au rang de ce petit nombre d'hommes, que l'on propoſe pour exemples, & qui ſont l'ornement de l'humanité.

Je prie le lecteur de permettre que je faſſe ici une remarque ſur la conduite que tint la Cour d'Eſpagne envers ce grand homme. On a vu juſqu'ici, que cette conduite fut auſſi injuſte, que contraire aux loix de la ſaine politique, & je ſuis fâché qu'on ne puiſſe tirer aucune inſtruction d'un événement qui fut, à tous égards auſſi heureux que les meſures qu'on prit furent injuſtes & imprudentes. Mais tout concourut dans ce temps là, à juſtifier cette mauvaiſe politique. Il eſt certain qu'il y a des hommes ſi entêtés de leurs projets, qu'ils ne s'en départent jamais dès qu'ils y ſont une fois engagés; mais les traverſes & les contre-temps qu'ils éprouvent pour l'ordinaire, ſervent de leçon aux autres, & les empêchent d'en former de pareils. Dans ce

cas, l'induſtrie s'endort ; les choſes languiſſent & ſe corrompent ; car c'eſt une loi auſſi invariable dans la politique que dans la nature, que le défaut de mouvement ne produit point le repos & la ſtabilité, mais un mouvement d'une autre eſpece, mouvement inviſible & inteſtin, qui détruit au lieu de conſerver. Les États ſont ſoumis à la même loi, & le ſeul moyen d'empêcher que les choſes ne tombent en décadence, eſt d'aſpirer toujours au parfait, & de faire attention à tout projet qui y tend. Je ſçai que la plûpart de ces projets ſont ſouvent chimériques, & propoſés par des gens qui n'ont rien qui prévienne en leur faveur ; mais je ſçai auſſi, que ces ſortes de perſonnes, vû la nature des choſes, ont quelque choſe de bizarre & de ſingulier dans leur caractere, qui fait qu'elles s'expoſent & négligent leurs intérêts, pour procurer des avantages auſſi douteux pour le public, que pour eux-mêmes.

Il n'eſt pas moins vrai, que l'encouragement que l'on donne à ces ſortes de gens, ouvre la porte à quantité de projets chimériques. Mais le caractere de l'orgueil & de la pareſſe eſt de

rejetter toutes les offres, parcequ'il y en a quelques unes de vaines, de même que celui de la foibleſſe & de la crédulité, eſt de les écouter toutes indiſtinctement. Mais certes, ſi le jugement doit avoir quelque part dans notre conduite, à plus forte raiſon doit-on s'en ſervir pour diſtinguer le vrai du chimérique, le poſſible de l'impoſſible, & pour choiſir parmi quantité de choſes que propoſe un viſionnaire, celles que l'on juge devoir nous être avantageuſes, quoique celui qui les propoſe n'ait point aſſez de capacité pour les faire lui-même. Cromwell, partie par les circonſtances dans leſquelles il ſe trouvoit, mais encore plus par ſon génie & ſa diſpoſition, recevoit tous les jours quantité de propoſitions de cette eſpece, la plûpart chimériques en apparence, & ſouvent contraires au bon ſens; & cependant perſonne n'ignore le parti qu'il a ſçu en tirer.

Colbert paſſoit une bonne partie de ſon temps à écouter les projets qu'on lui donnoit pour l'avancement du commerce, la perfection des manufactures, & le progrès des arts. Il n'épargnoit ni peines ni dépenſes pour les faire exécuter, & ne manquoit jamais de

récompenſer généreuſement ceux qui en étoient les auteurs. Par ces moyens, la France fit plus de progrès ſous le regne de Louis XIV, & ſous la direction de ſes Miniſtres, qu'elle n'en avoit fait ſous pluſieurs regnes précédents. Les ſemences d'induſtrie qu'on avoit eu ſoin de répandre dans le royaume fructifierent au point, qu'au premier répit que lui donnerent les calamités publiques dont il étoit affligé, il devint le plus floriſſant & le plus puiſſant de l'Europe. Au contraire, le caractere de la Cour d'Eſpagne a toujours été d'agir avec beaucoup de lenteur dans toutes ſes entrepriſes, & de recevoir avec froideur & dédain tous les projets qui ne tendoient qu'à ſon bien. Auſſi en vit-on les effets par rapport à l'Amérique; la découverte & la conquête de ce Continent furent dûes uniquement à des particuliers; la Cour n'y mit rien du ſien que des prétentions & des patentes.



CHAPITRE IX.

Découvertes & conquêtes de Balboa. Velasquez charge Cortez de l'expédition de Mexique. Etat de l'Empire de Mexique. Cortez fait alliance avec les habitans de Tlascala.

UN ancien Peintre, voulant donner une idée du bonheur de Cimon, Général des Athéniens, le peignit endormi, avec la Fortune à côté de lui, qui prenoit des villes avec un filet. Il n'y a jamais eu de Princes auxquels cet emblême ait mieux convenu, qu'à Ferdinand & à Charles V son successeur. Sans former aucun plan dans le cabinet, sans tirer un sol du trésor royal, sans mettre sur pied un seul régiment de leurs troupes; quelques-uns de leurs sujets les mirent en possession du pays le plus vaste & le plus riche, qu'aucun Conquérant ait jamais acquis par sa valeur & sa prudence. Cette conquête ne fut pas moins extraordinaire par les moyens, que par le peu de temps que l'on mit à la faire; car depuis le départ de Colomb, qui

ſut l'an 1492, juſqu'à la réduction entiere du Chili, qui arriva en 1541, ſept grands royaumes habités par pluſieurs nations belliqueuſes & opulentes, ſubirent le joug de la domination Eſpagnole. Car depuis que les découvertes de Colomb eurent excité l'induſtrie & l'activité des Européens, non-ſeulement ceux que leur indigence chaſſoit de leur pays, mais quantité de perſonnes du premier rang, furent s'établir dans l'Amérique. L'or fut l'aiguillon qui excita tous ces avanturiers, & cela joint à l'eſprit romaneſque de Chevalerie qui régnoit alors, leur fit braver les plus grands dangers. En effet, il n'y avoit que des Eſpagnols qui fuſſent en état de ſe tranſporter dans un pays barbare, ſitué dans la zone torride, & mal ſain dans la plûpart des endroits. Tout autre peuple moins frugal, moins endurci à la fatigue, & moins patient dans le travail, eût ſuccombé dans cette entrepriſe.

Vaſco Nunez de Balboa étoit un homme d'un extérieur agréable, d'un tempérament robuſte, & qui avoit reçu une très bonne éducation. Il poſſédoit cette eſpece de bravoure populaire, néceſſaire à un homme qui tente

des entreprifes hazardeufes, & où à défaut d'autorité, il faut payer de fa perfonne. Cet homme attaqua le premier l'Ile de Cuba, la conquit & l'abandonna. N'y ayant point trouvé les tréfors qu'il attendoit, il laiffa la glane de ce champ à ceux qui avoient moins d'ambition & plus d'œconomie. Il pouffa plus loin fes découvertes, fuivit les traces de Colomb jufqu'à l'ifthme de Darien, gagna l'amitié de quelques Caciques, & en affujettit d'autres. Il découvrit le premier la mer du Sud, & comme il avoit autant de talent pour connoître les avantages d'un pays, que pour en faire la découverte, il établit une Colonie fur cette côte, & bâtit la ville de Panama. Mais fuivant la deftinée de tous ceux qui furent les premiers dans ce nouveau monde, & qui eft commune à tous ceux qui s'engagent dans de nouvelles entreprifes, il ne vécut pas affez pour jouir du fruit de fes travaux. Il fut fupplanté par un homme qui ne connoiffoit fon métite que pour l'envier, & qui ne profita des découvertes de ce grand homme, que pour augmenter fa fortune. C'étoit un politique rufé & un fin Courtifan, qui après avoir of-

ſenſé Balboa dans pluſieurs occaſions, fut aſſez prudent pour n'en point demeurer là. Il lui fit trancher la tête ſous une prétendue formalité de juſtice, & confiſqua tous ſes biens.

Quelques temps après l'établiſſement de Cuba, Don James Velaſquez, obtint le gouvernement de cette Ile. C'étoit un homme fort entendu dans les affaires ordinaires, mais qui s'imaginoit mal à-propos pouvoir agir par ſes députés, dans des circonſtances où un homme peu intelligent ne pouvoit lui rendre aucun ſervice, & où celui qui avoit de la capacité, ne pouvoit en faire uſage que pour favoriſer ſes propres intérêts. Le Continent de l'Amérique étoit dans ce temps-là parfaitement connu, & on ne parloit partout que de l'étendue & de l'opulence de l'Empire du Mexique. Velaſquez forma le projet de réduire une partie de cette contrée opulente ſous ſon obéiſſance. Il choiſit Ferdinand Cortez pour Chef de cette expédition, & l'on peut dire qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix. Il n'y avoit perſonne parmi les Eſpagnols, qui indépendamment du courage, qui lui étoit commun avec tous les autres, poſſédât ce

ſang froid & cette fermeté néceſſaires pour ſe faire aimer & reſpecter. Conſtant dans les deſſeins qu'il avoit formés, il ne s'en départoit pas aiſément, & ſavoit tourner les moindres incidents à ſon avantage. Hardi dans ſes entrepriſes, il ſavoit ſe tirer des embarras dans leſquels il s'étoit jetté, non point par de bas ſubterfuges, mais par des actions encore plus hardies. Tel étoit le caractere de celui que Velaſquez choiſit pour faire des conquêtes ſous ſon nom, ſur le bruit de la réputation qu'il avoit dejà acquiſe.

L'embarquement ſe fit à Saint-Jacques de Cuba, & Cortez eut ordre de prendre quelque renfort à la Havanne. A peine fut-il parti, que Velaſquez conçut de la jalouſie contre lui; & ſans conſidérer que Cortez étoit d'un caractere peu porté à une obéiſſance aveugle, il fut aſſez imprudent pour vouloir lui ôter le commandement d'une armée, qui lui appartenoit en quelque ſorte, vû qu'il avoit beaucoup d'aſcendant ſur les ſoldats, & qu'une grande partie de l'armement s'étoit faite à ſes dépens. Cortez ayant reçu l'ordre qui lui ôtoit le commandement de l'armée, il ne fut pas long-temps à prendre ſa

résolution. Il le communiqua à ses soldats ; leur représenta le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur Velasquez, vû son inconstance & sa légereté. Il avoit préparé l'événement de loin. Les soldats déclarerent au député, qu'ils n'étoient sujets que du Roi d'Espagne, & ne reconnoissoient d'autre Général que Cortez. L'armée & le Général, ainsi liés par leur désobéissance mutuelle, firent voile pour le Mexique.

L'Empire du Mexique étoit dans ce temps-là gouverné par un Prince, appellé Montezuma, qui étoit le onzieme, à compter du premier Monarque qui conquit le pays. L'Empire étoit électif, & Montezuma dut son élection à son mérite. C'étoit un Prince intelligent & courageux, mais dissimulé, hypocrite & cruel. Cet Empire, qui étoit fondé sur les conquêtes, s'accrut par ses victoires. Il subjugua lui-même, ou par ses Généraux, plusieurs royaumes & provinces, dont il rendit quelques-unes tributaires, & les autres qu'il n'avoit pû entiérement soumettre, rentrerent enfin sous son obéissance, par la crainte qu'elles eurent de son pouvoir. Ses armées étoient les plus nombreuses & le mieux disciplinées

qu'il y eût dans cette partie du monde. Telle étoit la ſituation de l'Empire des Mexicains, lorſque Cortez vint meſurer ſes forces avec les leurs, avec une armée compoſée de cinq cens fantaſſins & d'environ ſoixante cavaliers. Il connoiſſoit le pays & les forces qu'il avoit à combattre. Il n'avoit rien négligé pour s'inſtruire de ſa force & de ſa foibleſſe dans les divers entretiens qu'il eut à ce ſujet avec les Eſpagnols & les Indiens. Il connoiſſoit ſes alliés, ſes ennemis, de même que les intérêts qui les déterminoient à être l'un ou l'autre Après avoir mûrement peſé toutes ces circonſtances, s'appercevant que les eſpérances dont il ſe flattoit, étoient mêlées de beaucoup de danger, il rendit ſa retraite encore plus dangereuſe par ſa déſobéiſſance au Gouverneur de Cuba, & même impoſſible, après avoir débarqué dans le Continent, en faiſant brûler ſes vaiſſeaux. Cependant, un motif plus puiſſant que l'impoſſibilité de ſe retirer, l'encouragea à ſuivre ſa pointe. Il eſpéra que pluſieurs de ces Etats, qui s'étoient ſoumis par force & par la crainte de Montezuma, ſeroient ravis de tourner le coup qui les menaçoit contre lui, & de profiter de la

venue de ces étrangers formidables, pour prendre les armes, & se soustraire à la tyrannie sous laquelle ils gémissoient depuis long-temps. & qui paroît toujours la plus dure & la plus insupportable, sans prévoir les suites de leur démarche, en quoi des nations plus civilisées ont été aussi aveugles qu'eux. La chose arriva comme il l'avoit attendu.

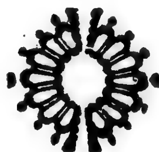
Les Zempoales, peuples tributaires de Montezuma, n'eurent pas plutôt avis des victoires que les Espagnols avoient remportées sur plusieurs de leurs voisins, qui avoient voulu s'opposer à leurs progrès, qu'ils secouerent le joug des Mexicains, se mirent sous la protection de Cortez, & la mériterent par le renfort considérable qu'ils lui amenerent. Montezuma ne tarda point à être instruit de cette démarche; car, selon la coutume de cet Etat policé, il avoit des courriers placés de maniere, qu'ils l'avertissoient en très peu de temps de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées de son Empire. Les dépêches qu'on lui envoyoit, consistoient en des piéces de toiles peintes, sur lesquelles étoient représentées les différentes circonstan-

ces des affaires dont il avoit beſoin d'être inſtruit. Les figures étoient entremêlées de caracteres, qui ſuppléoient à ce qui le Peintre n'avoit pû exprimer. Tels étoient les progrès que ce peuple avoit fait dans l'art d'écrire. L'Empereur, quoique parfaitement informé des particularités de cette invaſion, & de la défection de ſes tributaires, ne ſe conduiſit point comme ſes premiers exploits ſembloient le promettre. Il prit le plus mauvais parti qu'un grand Prince puiſſe prendre dans cette occaſion, qui fut de temporiſer. Il donna à conn ître aux Eſpagnols, par quelques manœuvres puériles dont il ſe ſervoit pour les amuſer, qu'il ne les regardoit point comme ſes amis, & il négligea en même-temps d'agir contre eux, comme il convenoit de le faire contre un ennemi auſſi formidable; au moyen de quoi ils firent tous les jours de nouveaux progrès dans ſon pays. Une pareille conduite encouragea ſes ennemis, rendit ſes tributaires inſolents, & découragea totalement ſes ſujets & ſes alliés; au lieu que les Eſpagnols, par les victoires qu'ils remporterent ſur pluſieurs Princes du pays, augmenterent leur réputation, & don-

nerent lieu de croire qu'ils étoient invincibles. Cortez, en Général expérimenté, profita de l'irrésolution de Montezuma, & mit tout en usage pour l'entretenir. Il eut soin de renvoyer les sujets de Montezuma que ses nouveaux alliés avoient fait prisonniers, avec des présents, les chargeant d'assurer leur maître de son respect & de son estime, & du désir sincere qu'il avoit de vivre en bonne intelligence avec lui. Il le fit même prier de vouloir bien lui accorder une entrevue, pour qu'il pût conférer avec lui sur quelques affaires dont il disoit être chargé de la part de l'Empereur des Romains.

Il y avoit dans ce temps-là sur la côte & près du golfe du Mexique une Republique célébre, nommée Tlascala. Elle étoit si puissante, qu'on assûre qu'elle pouvoit mettre quatre cens mille hommes sur pied. Ce peuple quoique libre & puissant, redoutoit beaucoup les Mexicains. Cette crainte, ou peut-être une saine politique, le déterminerent à s'opposer aux progrès des Espagnols; mais, à l'exemple de Montezuma, il n'osa le faire ouvertement, aussi ne réussit-il point. Quelques nations qu'il avoit déterminées

à attaquer les Eſpagnols, furent battues dans différentes rencontres, avec les troupes que les Tlaſcaltéques avoient envoyées clandeſtinement à leur ſecours. S'étant dans la ſuite déclarés plus ouvertement, & le danger les preſſant, ils mirent une grande armée ſur pied, qui fut battue par Cortez, dont les troupes étoient moins nombreuſes, mais mieux armées & accoutumées à vaincre. Les ſuites de cette bataille furent que les Tlaſcaltéques firent alliance avec leur conquérant, & ils s'y déterminerent d'autant plus aiſément, que c'étoit contre les Mexicains, & qu'ils eſpéroient qu'elle auroit un heureux ſuccès. Cortez, qui ne comptoit pas trop ſur eux, & qui cependant ne vouloit point ſe priver entiérement de leur ſecours, ſe contenta d'accepter trois mille hommes de leurs troupes, & prit avec eux la route de Mexique.



CHAPITRE X.

Cortez bâtit la Vera-Cruz, & se rend à Mexique. Maniere dont il est reçu par Montezuma. Il fait mettre l'Empereur en prison. Stratagême dont celui-ci se sert pour obtenir sa liberté; quelles en sont les suites.

CORTEZ avant de marcher à Mexique, eut soin de fortifier le principal Port qui étoit sur la côte, pour pouvoir en tirer des secours en cas de malheur, & lui donna le nom de la Vera-Cruz. Cette place est devenue depuis très célébre par le trafic immense qui s'y fait entre l'Amérique & l'Espagne. Durant la guerre de Tlascala, dans laquelle les Espagnols, reçurent quelques échecs, & eurent tout à appréhender, Montezuma ne fit aucune démarche, & attendit l'événement, dans l'espoir que les Tlascaltéques déferoient les troupes de Cortez à leurs propres dépens; ou, si les Espagnols avoient le dessus, il auroit le mérite de n'avoir exercé aucune hostilité contre eux. Cette conduite artificieuse lui

aliéna l'eſprit des deux partis, & il méritoit que cela fût ainſi; car une pareille neutralité, montre la foibleſſe de celui qui l'obſerve, de même que la fauſſeté de ſa politique. Cependant, comme il n'avoit point encore rompu avec les Eſpagnols, il mit tout en uſage pour détourner Cortez du voyage qu'il ſe propoſoit de faire au Mexique, & pour mieux y réuſſir, il fit une démarche qui lui fit infiniment plus de tort, qu'aucune de celles qu'il eût faites juſqu'alors. Il envoya aux Eſpagnols un magnifique préſent de tout ce que ſes Etats fourniſſoient de plus précieux, mais ſur-tout une prodigieuſe quantité d'or & de pierres précieuſes, offrant de leur en donner davantage, s'ils vouloient s'en retourner dans leur pays. A la vûe de tant de richeſſes, ceux qui montroient auparavant le plus de répugnance pour l'expédition de Mexique, brûlerent d'envie de s'y rendre, pour ſe mettre en poſſeſſion des tréſors immenſes qu'il renfermoit, & dont ce préſent, tout riche qu'il étoit, n'étoit qu'un foible échantillon.

Montezuma ayant échoué dans toutes les meſures qu'il avoit priſes, pour

éloigner les Espagnols, trouva Cortez aux portes de Mexique, avant que de s'être décidé sur la maniere dont il devoit le recevoir. Il n'étoit plus temps de lui faire tête. Il prit donc le parti de dissimuler sa surprise & son chagrin du mieux qu'il put, & le reçut avec tous les honneurs qu'un Monarque peut accorder, lorsqu'il veut faire parade de sa magnificence, & montrer le cas qu'il fait du mérite d'un homme extraordinaire. Cortez fut logé dans un palais magnifique & spacieux, bâti à la maniere du pays. Tous les Espagnols furent logés avec lui, mais il eut la précaution de placer un train d'artillerie à la porte, pour se mettre à couvert de toute surprise.

Ainsi posté dans le cœur de cette grande ville, qui étoit la capitale du nouveau monde, il fut quelque temps à se déterminer sur les mesures qu'il prendroit, pour s'assurer une conquête de cette importance. Ayant reçu plus qu'il ne devoit raisonnablement attendre, il n'avoit aucun sujet de se plaindre, ni par conséquent d'agir hostilément avec quelque apparence de justice. Il fut donc obligé d'attendre quelques-uns de ces incidents critiques, dont

dépendent les grands événements, & ſans leſquels les plus grands génies ſe trouvent en défaut, & ils ne tarderent point à ſe préſenter.

Deux habitans de Tlaſcala étant arrivés déguiſés au Mexique, lui donnerent avis, qu'un Général de Montezuma avoit attaqué quelques Indiens de ſes alliés; que la garniſon de la Vera-Cruz étoit ſortie pour les ſecourir; & que quoique les Mexicains euſſent été répouſſés avec perte, les Eſpagnols ſe trouvoient dans un très grand danger; qu'il y en avoit eu pluſieurs bleſſés, & un de tué, dont Montezuma avoit donné ordre de porter la tête dans toutes les villes & dans tous les villages de leur pays, pour diminuer le reſpect qu'ils avoient pour les Eſpagnols, & les déſabuſer de l'opinion qu'ils avoient, qu'ils étoient immortels.

Cette nouvelle alarma Cortez. Il ſçavoit que l'opinion étoit un des plus forts ſoutiens de ſa petite force; que les choſes de cette eſpece n'en reſtent jamais à leurs commencements; que Montezuma, malgré les careſſes qu'il lui faiſoit dans ſa capitale, diviſoit ſes alliés, & harceloit ſa garniſon; qu'il

n'avoit point de temps à perdre, & qu'il ne devoit point laiſſer éteindre le ſouvenir de ſes premiers exploits. Il prit donc une réſolution digne d'un grand homme, dans une circonſtance qui demandoit toute ſa capacité. Il s'arma du mieux qu'il put, & ſe rendit avec cinq officiers au palais de Montezuma. Trente Eſpagnols le ſuivoient à une certaine diſtance. Il plaça des gardes ſur les principales avenues du palais.

Les gardes de Montezuma avoient coutume de ſe retirer par reſpect, toutes les fois que ce Prince avoit quelque conférence avec Cortez. Dans cette occaſion, il n'eut pas plutôt été admis à l'audience, qu'il reprocha à l'Empereur les outrages que l'on avoit commis par ſes ordres, dans des termes qui marquoient le plus vif reſſentiment. L'Empereur déſavoua le fait; mais Cortez, après lui avoir dit, qu'il ne le croyoit point capable d'une pareille diſſimulation, l'aſſûra qu'il étoit entiérement perſuadé de ſon innocence, mais qu'il n'en étoit pas de même de ſes gens, & que pour raſſurer les Eſpagnols, il convenoit qu'il leur donnât quelque preuve convainquante

de la confiance qu'il avoit en eux, & qu'il ne pouvoit le faire plus efficacement, qu'en ſe tranſportant dans leurs quartiers. Montezuma fut d'autant plus ſurpris de cette propoſition, qu'on ne lui avoit jamais parlé juſqu'alors qu'avec les marques de la plus grande ſoumiſſion. Sentant cependant que Cortez ne lui auroit point fait une propoſition auſſi extraordinaire, s'il n'avoit été ſur de ſon fait, & en état de le forcer à obéir, il céda à la néceſſité, & le ſuivit.

Ce fut ainſi que la capitale d'un vaſte & puiſſant Empire, habitée par un peuple innombrable & belliqueux, ſe rendit ſans la moindre réſiſtance à une poignée d'hommes, qui n'étoient venus que pour détruire ſa liberté. Ce fut ainſi qu'un des plus grands Princes de la terre, renommé par ſa ſageſſe & par ſon courage, fut enlevé dans ſon palais, au milieu de ſa ville, en plein midi, & conduit priſonnier ſans éclat & ſans violence, par ſix perſonnes, pour dépendre entiérement de leur volonté.

Le peuple confus & enragé de voir traiter d'une maniere auſſi indigne, un Prince qu'il avoit toujours reſpecté comme

comme un Dieu, courut en ſoule au quartier des Eſpagnols, dans la réſolution de punir ce ſacrilége, & de tirer ſon Prince de leurs mains. Cortez, qui ſentoit parfaitement les conſéquences de la démarche qu'il venoit de faire, ne fut point alarmé. Il avoit en main un engin dont il pouvoit faire tel uſage que bon lui ſembloit. Montezuma ſortit pour appaiſer ſon peuple; il l'aſſura que c'étoit volontairement qu'il s'étoit rendu au quartier des Eſpagnols, & (ce qui étoit vrai) qu'ils le traitoient avec toute ſorte de déférence & de reſpect.

Ce diſcours appaiſa le peuple, & il ſe retira. Mais Montezuma, qui dans les malheureuſes circonſtances où il étoit, ſe voyoit obligé de devenir lui-même l'inſtrument de ſa propre captivité, ne pouvoit goûter aucun repos, quoiqu'il fût au milieu de ſes principaux Officiers, & que les Eſpagnols lui accordaſſent tout ce qu'il demandoit, à l'exception de la liberté. Après avoir long-temps reflêchi ſur ſa ſituation, il forma un projet, qui, ſans qu'il ſemblât y concourir, lui parut capable d'alarmer ſes ſujets ſur le danger qui les menaçoit, ou d'obliger les Eſpa-

gnols à se retirer sur les propositions qu'il leur faisoit, tant elles étoient raisonnables. On lui avoit toujours laissé la liberté de sortir, sous l'escorte d'une garde Espagnole, sous prétexte de lui faire honneur. Il demanda qu'on lui permît d'assembler les Etats de son Empire, afin que de concert avec eux, il pût satisfaire Cortez & ses alliés de la maniere la plus ample & la plus étendue. Le Conseil assemblé, Montezuma fit un discours dans lequel il déduisit l'origine de sa nation, les prophéties qui leur annonçoient, qu'il viendroit un peuple de même origine que les Mexicains, à qui son Empire seroit soumis. Il leur dit que ce peuple dont parloient leurs prophéties étoit enfin arrivé, que les Dieux lui avoient destiné l'Empire universel, & qu'il étoit digne de cette haute destinée par ses grandes qualités & par son courage extraordinaire; qu'en conséquence, il se reconnoissoit tributaire de l'Empereur des Romains. Il les exhorta à lui obéir, & finit par leur dire, que lui ayant destiné un présent digne de la grandeur de ce Monarque, il espéroit que chacun d'eux, selon son pouvoir, s'empresseroit de témoigner sa fidelité

à ce nouveau maître, ſon eſtime pour le mérite de ſon Général, & des braves gens qui l'accompagnoient, pour les mettre en état de retourner au plutôt dans leur pays, avec cette opinion de leurs freres les Mexicains, que méritoient leur affection pour eux, & leur obéiſſance pour leur maître commun.

D'abord l'Aſſemblée garda un morne ſilence; enſuite l'étonnement, l'indignation & la ſurpriſe s'emparerent de l'eſprit des Mexicains, lorſqu'ils entendirent la réſolution de l'Empereur. A ce ſilence ſuccéda un cri confus, mais d'autant plus naturel qu'il n'y avoit perſonne qui ne partageât cette calamité publique. La gloire de leur Empire ternie, leur religion profanée, leur liberté perdue, leur Empereur dégradé, & qui pis eſt, dégradé volontairement; pouvoient-ils croire ce qu'ils venoient d'entendre? Eſt-ce Montezuma qui a tenu ce diſcours? Cortez avoit ignoré juſqu'alors le deſſein de l'Empereur; il fut ſurpris & fâché d'un artifice, dont il comprit alors clairement le but: mais ſa ſurpriſe ne l'empêcha point de jouer le rôle qui lui convenoit. Il répondit à Montezuma par un diſcours, dans le-

quel il établit le droit que les Espagnols avoient sur son Empire, & fit sentir aux Mexicains la nécessité où ils étoient, d'obéir à leur Prince & d'imiter sa conduite. Malgré le désordre qui régnoit dans l'assemblée, les Mexicains retenus par le respect qu'ils avoient pour leur Empereur, & flattés de l'espoir de voir partir les Espagnols, suivirent l'exemple de Montezuma, & rendirent hommage à Cortez, avec cet air morne & sombre naturel à des gens de cœur, qui se voyent obligés de céder à la nécessité. Cortez le recut, & les en remercia, de la même maniere qu'un homme remercie son débiteur du payement qu'il lui fait.

Cortez comprit parfaitement que cet hommage ne l'assuroit de rien; mais il sentit aussi que l'or qui devoit l'accompagner lui seroit extrêmement utile pour effacer les mauvaises impressions que sa désobéissance avoit faites en Espagne. Il étoit en sûreté au Mexique; il étoit maître de la personne de l'Empereur & de sa Capitale, & il venoit d'intimider ses sujets, en faisant arrêter le Général, qui avoit commis des hostilités contre les Espagnols. Il obligea l'Empereur à désavouer sa

conduite, & à le condamner comme un traître; & ce malheureux, qui n'avoit commis d'autre crime que celui d'obéir à son Souverain légitime, & de défendre ses Etats, fut brûlé vif au milieu de la place publique de Mexique. Mais ni cet exemple effrayant, ni l'emprisonnement de leur Empereur, ni l'obéissance qu'il avoit voueé à l'Empereur Charles, n'empêcherent point les Mexicains de sentir leurs malheurs, & le danger dont ils étoient menacés. Ils consultérent ensemble sur les moyens de recouvrer leur liberté. Quelques-uns proposerent de couper la communication avec le Continent, & d'enfermer les Espagnols dans leurs quartiers; car la ville de Mexique est bâtie au milieu d'un grand lac, & ne communique avec le Continent que par quatre grandes chaussées extrêmement curieuses, & très solidement bâties. Pendant qu'ils méditoient sur ce projet, Cortez eut avis, qu'un Mexicain avoit lâché quelques mots sur la possibilité qu'il y avoit de détruire une de ces chaussées. Là-dessus, ce Général vigilant & expérimenté, comprit aussi-tôt le dessein que l'on avoit formé contre lui. Sans en faire part à ses troupes, il donna

ordre de conſtruire deux brigantins, pour aſſurer ſa retraite, au cas qu'il fût obligé de la faire. Il fit obſerver une diſcipline exacte dans ſon armée, & pour ſe faire reſpecter des Indiens, il leur défendit d'approcher de ſes quartiers pendant que ſes gens dormiroient, & châtia ſévérement ceux de ſes ſoldats, qui s'endormoient hors du temps & des lieux deſtinés pour prendre du repos. Cependant, les Eſpagnols ne faiſoient aucun préparatif pour leur départ.

CHAPITRE XI.

Montezuma tente de chaſſer les Eſpagnols de Mexique. Arrivée de Narvaez. Il veut ôter le commandement à Cortez. Celui-ci quitte Mexique. Il bat Narvaez & le fait priſonnier. Les Eſpagnols ſont aſſiegés dans Mexique. Cortez fait lever le ſiége. Montezuma eſt tué.

MONTEZUMA, ennuyé de ſa priſon, & s'apperçevant que ſa puſillanimité le faiſoit mépriſer de ſes ſujets, & affoibliſſoit de plus en plus ſon au-

torité, ne comprit pas plutôt qu'un action d'éclat réveilleroit le courage des Mexicains, qu'il reprit sa premiere fermeté ; malgré l'état où il étoit, il fit appeller Cortez, & lui parla en ces termes : » Cortez, la volonté de mes » sujets, ma propre dignité, & l'ordre » de mes Dieux exigent que vous sor- » tiez de mon Empire. Vous savez le » cas que j'ai fait de votre amitié par » la conduite que j'ai tenue avec vous. » Mais après tant de protestations d'ami- » tié de votre part, & tant de preuves » que je vous ai données de la mienne, » puisque vos affaires sont terminées, » pourquoi différez-vous de partir ? » J'ai rendu hommage à vôtre maître. » Je suis disposé à lui obéir, je lui ai » envoyé des présens, ou plutôt un » tribut, digne de moi & de lui. Votre » armée est chargée d'or, de cet or que » vous chérissez si fort. En veut-elle » davantage ? Je lui en donnerai. Mais » après avoir satisfait ses desirs, j'exige » qu'elle parte aussi-tôt, sinon elle » éprouvera, malgré l'état où je me » trouve, & dont je ne veux point » parler, pour votre honneur & pour » le mien, que Montezuma a encore » assez de courage pour défendre son

» honneur, & des amis dans le Mexi-
» que, pour venger les torts que vous
» pourrez lui faire «.

Pendant que Montezuma parloit ainſi, Cortez apperçut dans ſa phyſionomie un air de fermeté & de réſolution qui ne lui étoit pas ordinaire. C'eſt pourquoi, ſans attendre que l'interpréte lui expliquât ce que l'Empereur venoit de dire, il donna ordre aux Eſpagnols de prendre les armes, & de ſe tenir prêts à marcher. Sa réponſe fut ferme & réſolue, mais cependant de nature à ne point jetter l'Empereur dans le déſeſpoir. Il ſe plaignit des ſoupçons que leurs ennemis communs avoient jetté dans ſon eſprit; il lui dit qu'il comptoit aſſez ſur ſon courage & ſur la bravoure de ſes troupes, pour ne rien craindre; mais que puiſqu'il étoit aſſez malheureux pour ne pouvoir jouir plus long-temps de l'honneur d'une converſation, dont il faiſoit tout le cas poſſible, d'une maniere compatible avec le repos de l'Empereur, il ſe retireroit dès qu'il ſeroit en état de pouvoir conſtruire les vaiſſeaux dont il avoit beſoin, ayant été obligé de brûler ceux qu'il avoit, en débarquant ſur ſes terres. Cette réponſe tran-

quillisa Montezuma; il reprit sa bonne humeur, lui promit de charger son armée d'or à son départ, & donna ordre de construire les vaisseaux le plus promptement qu'il seroit possible. Mais Cortez de son côté ordonna à celui qui étoit chargé de leur construction, de la différer & de ne point se hâter. Il attendoit tous les jours le retour des messagers qu'il avoit envoyés en Espagne, pour solliciter son pardon & des nouveaux secours, avec la continuation du commandement.

Pendant qu'il s'occupoit de ces espérances, & des moyens pour différer son départ, Sandoval, à qui il avoit donné le gouvernement de la Vera-Cruz, lui envoya un exprès, pour lui donner avis, qu'il étoit arrivé dix-huit vaisseaux, sur lesquels il y avoit une armée de huit cens fantasins, & de deux cens cavaliers, commandée par un nommé Narvaez, que Velasquez, Gouverneur de Cuba, & son ancien annemi, envoyoit pour lui ôter le commandement de l'armée, pour le traiter comme un rebelle, & l'envoyer chargé de chaînes à Cuba. Le Gouverneur fit arrêter les députés que Narvaez avoit envoyés pour le sommer de

ſe rendre, & les envoya priſonniers à Cortez, avec le détail dont on vient de parler. Jamais le courage & la capacité de ce Général ne furent mis à une plus forte épreuve. D'un côté, il voyoit une armée qui égaloit la ſienne par ſon courage & la maniere dont elle étoit armée, mais qui étoit infiniment plus nombreuſe, & de plus fortifiée du nom de l'autorité royale. D'un autre côté, abandonnera-t-il les conquêtes qu'il a faites avec tant de dangers & de fatigues, entre les mains de ſon mortel ennemi, pour ſubir en récompenſe le nom & le châtiment d'un traître ? Il voyoit peu de jour à un accommodement. La ſeule penſée de ſe rendre le faiſoit frémir. Il ne lui reſtoit d'autre reſſource, que d'attaquer Narvaez & de le battre. Son courage & ſa conduite, des ſoldats accoutumés à vaincre, & qui lui étoient attachés par les dangers qu'ils avoient courus, & les victoires qu'ils avoient remportées avec lui; ſa réputation & le ſoin que la Providence prenoit de lui, tout lui promettoit la victoire. De plus, le temps preſſoit, & il ne convenoit point de le perdre dans des conſeils inutiles. Il envoya dire à Sandoval, ſon Gou-

verneur à la Vera-Cruz, d'évacuer cette place, & de le venir joindre avec les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres. Il aſſembla les ſiennes, les trouva attachées à ſes intérêts, & prêtes à tout hazarder pour ſa défenſe. Il laiſſa quatre-vingt hommes choiſis à Mexique, qu'il recommanda à Montezuma, les chargeant de ne point le perdre de vûe. Ce fut à cette petite garniſon qu'il oſa confier Mexique, & toutes les eſpérances qu'il y avoit; mais l'Empereur lui tenoit lieu de garniſon, à cauſe du reſpect que ſes ſujets avoient pour lui. Avant que de partir, il relâcha les priſonniers que Sandoval lui avoit envoyés, profitant de la ſévérité de cet Officier, pour mieux faire éclater ſa clémence. Il leur fit mille careſſes, les chargea de préſens, tant pour eux, que pour les principaux Officiers de l'armée de Narvaez, & ne négligea rien pour s'y faire un parti par ſa généroſité. Il envoya propoſer un accommodement au Général, mais il eut ſoin d'accompagner ſes Ambaſſadeurs avec le plus de troupes qu'il put. Ces troupes, y compris le renfort que Sandoval lui avoit envoyé, ne montoient pas à trois cens hommes,

& cependant ce fut avec elles, & quelques Indiens confédérés, qu'il osa marcher vers les quartiers de Narvaez.

Celui-ci, enflé de la supériorité de son armée, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, quoique ses principaux Officiers le pressassent de le faire, persuadés que cette querelle ne finiroit que par la ruine de leur parti, ou celle des Espagnols dans le Mexique. Cependant Cortez, qui avoit peu de bagage & beaucoup d'activité, avança par des marches forcées. Lorsqu'il fut à quelque distance du quartier de l'ennemi, il survint une de ces pluies abondantes, qui sont fort ordinaires dans ce pays. Cortez sachant que les surprises ne réussissent jamais mieux que dans le mauvais temps, & que celui-ci nuit infiniment moins à ceux qui agissent qu'à ceux qui sont en repos, & de plus étant parfaitement instruit de la disposition de l'armée de Narvaez, disposa ses troupes de maniere que sans se nuire, elles pussent agir de concert, & leur ordonna, lors qu'elles entreroient dans la ville où l'ennemi étoit posté, de marcher serrées le long des maisons, pour se garantir du feu de l'artillerie

qui enfiloit les rues. Après avoir fait cette diſpoſition, il ſe mit en marche pour aller attaquer le camp des ennemis, profitant de l'orage & de l'obſcurité de la nuit. Quoique la choſe eût été conduite de la maniere la plus ſecrete, Narvaez eut avis de ſa marche, & s'en moqua. Il ignoroit que la prudence n'eſt point incompatible avec la témérité, & ne pouvant ſe perſuader que Cortez oſât l'attaquer par un auſſi mauvais temps, il fut ſe coucher, ſans prendre les précautions néceſſaires, pour n'être point interrompu dans ſon ſommeil. La ſécurité dans le Général, produit ordinairement celle des troupes qui ſont ſous ſes ordres. Cortez attaqua la ville par trois différents endroits, & ceux qui la défendoient furent bien-tôt mis en déroute. Les quartiers de Narvaez furent attaqués par la diviſion de Cortez, & ſes troupes culbutées comme par-tout ailleurs. Narvaez lui-même fut honteuſement pris dans ſon lit, & fait priſonnier. Felicitez-vous, lui dit-il, Seigneur Cortez, de l'avanture qui me rend vôtre priſonnier; à quoi celui-ci répondit avec un ſouris d'indignation: Mon ami, je puis vous jurer ſans va-

nité, que je compte cette victoire & votre prise entre les moindres exploits que j'aye fait dans ce nouveau monde.

Au point du jour, les troupes de Narvaez qui avoient été dispersées, commencerent à se rallier, & à appercevoir la foiblesse de ceux qui les avoient battus la nuit précédente. Transportées de honte & de colere, leur premier mouvement fut de tomber sur les vainqueurs, & de recouvrer l'honneur qu'elles avoient perdu: mais lors qu'elles sçurent que leur Général étoit prisonnier, leur artillerie prise, & les meilleurs postes occupés par l'ennemi, & que plusieurs de leurs camarades étoient affectionnés à Cortez, elles prêterent l'oreille à ses propositions, d'autant plus qu'il les accompagna de ces manieres douces & insinuantes, qu'il possédoit à un degré si éminent, & y joignit des preuves d'une générosité sans bornes. Tous s'enrôlerent sous ses drapeaux, & lui promirent de partager sa fortune. Ce fut ainsi que cet accident, qui paroissoit menacer les affaires de Cortez d'une destruction inévitable, les rétablit entiérement. Il en fut redevable à la sagesse de ses mesures, aussi bien qu'à la vigueur &

à l'activité avec lesquelles il se comporta. L'armée de Cortez se trouva composée de plus de mille hommes, indépendamment de la garnison qu'il renvoya à la Vera-Cruz, où il laissa Narvaez prisonnier.

Cette victoire, & le renfort qu'elle procura à ce Général, arriverent dans un temps extrêmement critique; car à peine eut-il fait ses préparatifs pour retourner à Mexique, qu'il reçut un exprès avec la nouvelle que ses affaires étoient dans la situation la plus dangereuse. Alvaredo, à qui il avoit laissé le commandement en partant, quoique brave & intelligent, avoit trop de mépris pour les Indiens & trop peu de discernement, pour agir dans les circonstances critiques où il se trouvoit avec ce juste mêlange de fermeté & de retenue, par lequel Cortez avoit si fort balancé jusqu'alors les espérances & les craintes des Mexicains, qu'il ne leur fournit jamais l'occasion de connoître leurs forces. Cet homme ayant découvert, ou prétendant avoir découvert, que quelques-uns des principaux de la ville s'étoient assemblés dans le grand temple, pour consulter entr'eux sur les moyens de

chasser les Espagnols, les investit dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins, & fit main basse sur tout ce qui s'y trouva. Cette action cruelle & imprudente, souleva tout le peuple. Outrés des maux qu'ils avoient soufferts, & plus encore de ceux qu'ils prévoyoient devoir souffrir de la tyrannie de ces usurpateurs, ils entrerent dans une telle fureur, que la crainte des Espagnols, ni le respect qu'ils avoient pour Montezuma, ne furent point capables de la modérer. Demeureront-ils oisifs, jusqu'à ce qu'on les ait tous égorgés sous différents prétextes? Montezuma, oubliant son emploi & sa dignité, ou hors d'état d'en faire usage, ne peut les protéger. Les Dieux & les hommes leur permettent de se défendre, & ils ont le pouvoir de le faire. Le feu qui s'étoit allumé dans la Capitale, se répandit avec une promptitude extraordinaire dans tout le pays, & tous jurerent la destruction des Espagnols. Dans cette extrémité, Alvarado montra autant de bravoure, qu'il avoit montré d'imprudence dans la conduite qu'il avoit tenue. Il redoubla sa vigilance sur l'Empereur; il l'obligea d'employer en sa faveur le peu d'autorité

qui lui reſtoit, & ſe fortifiant auſſi-bien que le temps put le lui permettre, il ſoutint l'aſſaut des Mexicains, & les repouſſa dans pluſieurs attaques : mais leur fureur, loin de ſe ralentir par les pertes qu'ils avoient faites, ne fit que s'enflammer davantage. Ils harcelerent les aſſiegés jour & nuit pour leur couper toute retraite, & brûlerent les brigantins que Cortez avoit fait conſtruire.

Cortez, qui avoit été obligé de partir ſi rapidement de Mexique, pour ſe défendre contre Narvaez, fut contraint par la même néceſſité de ſe rendre de Zempoala à cette Capitale, pour ſecourir ſes troupes, & y ſoutenir ſes intérêts. Les Mexicains, ſemblables à tous les peuples qui ignorent les regles de l'art militaire, ſe priverent de l'avantage que cette attaque pouvoit leur procurer, par leur trop grande opiniâtreté à la pourſuivre. Car pendant qu'ils pouſſoient l'attaque du quartier des Eſpagnols, avec toute la vigueur & la diligence poſſibles, ils négligerent de garder les avenues de la ville, & d'empêcher les ſecours que les aſſiegés pouvoient en recevoir. Cortez entra dans la ville ſans la moin-

dre réſiſtance. Il défit à l'inſtant ceux qui aſſiegeoient le quartier des Eſpagnols, & y jetta un ſecours dont ils avoient un beſoin extrême. L'arrivée d'un corps de troupes auſſi formidable, tint quelque temps les Mexicains en ſuſpens ; mais en dépit de la faute qu'ils avoient faite, de recevoir les Eſpagnols dans leur ville, faute qu'ils eurent l'imprudence de commettre une ſeconde fois, & en dépit du ſuccès des armes Eſpagnoles, ils réſolurent de continuer les hoſtilités. Mais Cortez ne fut pas plutôt arrivé, que les choſes changerent de face. Las de défendre plus long-temps ſon quartier, il fit pluſieurs ſorties, & fit un carnage horrible des Mexicains. Cependant, conſidérant qu'il perdoit infiniment plus qu'eux dans ces ſortes d'attaques, eu égard à la modicité de ſes forces, il ſe tint quelque temps enfermé dans ſon camp, dans l'eſpoir de les appaiſer par l'entremiſe de Montezuma. Ce malheureux Prince, réduit à la triſte néceſſité de devenir l'inſtrument de ſa diſgrace, & de l'eſclavage de ſon peuple, ſe rendit ſur le rempart, & mit tout en uſage pour engager ſes ſujets à ſe retirer. Mais cet expédient n'eut

aucun succès. Les Mexicains, accoutumés depuis long-temps à vivre dans l'indépendance, n'avoient plus pour leur Prince ce respect, qui alloit jusqu'à l'adoration. Ils l'accablerent de mille reproches, & lui jetterent plusieurs pierres, dont une l'atteignit à la tempe, & le fit tomber sans aucun sentiment. Les Espagnols le transporterent dans son appartement. Il ne voulut jamais souffrir que l'on pensât sa plaie, mais s'enveloppant la tête dans son manteau, il se livra en proie à la honte & au chagrin, & mourut quelquel jours après, bien moins de sa blessure, qui étoit légere, que du chagrin & du desespoir qu'il eut d'avoir perdu l'estime & l'amour de ses sujets. Quelques auteurs rapportent diversement la mort de Montezuma, mais le récit que je viens d'en faire, paroît le plus vraisemblable.

Ainsi mourut ce grand Prince, plus remarquable par les vertus qui l'éleverent au trône, & les qualités qui le lui firent conserver pendant plusieurs années, que par sa fermeté & sa sagesse à le défendre, lorsqu'il fut attaqué par un ennemi formidable. Tel a été le sort de plusieurs grands hommes. Lorf-

que Luculle & Pompée attaqueren Tigranes, Roi d'Arménie, il ne fit rien qui fût digne d'un Prince qui avoit vaincu tant de Rois. Pompée lui-même, dégénéra, après avoir joui pendant long-temps, avec beaucoup de gloire, de la puissance qu'il avoit acquise par ses grands exploits. *Se esse magnum oblitus est.* Il est naturel, pendant que nous nous élevons, & que nous luttons contre les difficultés qui s'opposent à notre élévation, que notre esprit se bande, pour ainsi dire, & déploye ses facultés avec plus de force & d'énergie. La nécessité de nos affaires nous oblige à faire usage de nos talents & de notre activité. Mais après que nos désirs sont satisfaits, notre esprit se relâche aisément. Nous avons de la peine à combattre de nouveau pour des choses, dont la possession nous paroît assurée. Nos craintes finissent du moment que nos espérances cessent. La prospérité nous énerve, la crainte nous trouble, & nous devenons indécis & irrésolus; nous aimons mieux temporiser, que de hazarder le pouvoir & la réputation que nous avons acquis. Si Montezuma eût su faire usage de ses forces, il lui en restoit assez malgré

les pertes qu'il avoit faites, pour éloigner Cortez de sa capitale; mais ayant pris le parti de temporiser, cet ennemi brave & actif porta un coup mortel à ses affaires, en s'emparant de sa Capitale, & quelque-temps après de sa personne. Tout le reste ne fut qu'une suite d'un plan de conduite aussi imprudent, que mal ménagé.

CHAPITRE XII.

Guatimozin, élu Empereur par les Mexicains. Il assiége les Espagnols dans leurs quartiers. Oblige Cortez à quitter la ville. Le harcele dans sa retraite. Bataille d'Otumba. Cortez se retire à Tlascala.

LES Mexicains n'eurent pas plutôt appris la mort de l'Empereur, qu'ils résolurent unanimement de lui donner un successeur. Ils jetterent les yeux sur Guatimozin, neveu & gendre de Montezuma, & ils ne pouvoient choisir un homme plus digne de les commander, dans les circonstances présentes. Il étoit très bien fait de sa personne, d'un tempérament fort & robuste, & d'un

courage à l'épreuve des revers les plus rudes. Quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, la réputation de ses premiers exploits lui acquit l'autorité, qui pour l'ordinaire est le partage de la vieillesse, & un génie pénétrant, lui tint lieu d'expérience. Il ne fut pas plutôt monté sur ce trône chancelant, qu'il prit les mesures nécessaires pour détourner les Mexicains de ces attaques tumultueuses & casuelles, & pour les faire agir avec ordre & uniformité. Ils rechercha les causes de leurs premieres défaites, & pesant mûrement toutes choses, il comprit que les Indiens, dans l'état où ils se trouvoient, ne pouvoient se promettre aucun succès dans une bataille rangée. Il résolut donc de ménager ses soldats le plus qu'il lui seroit possible, en attendant que le temps & l'expérience leur eussent appris une meilleure méthode de combattre. En conséquence, il fit cesser les attaques, il fit couper les chaussées qui joignoient la ville au Continent, & barricader les rues, résolu de faire périr par la faim un ennemi qu'il ne pouvoit vaincre d'une autre maniere. Ces mesures, toutes simples qu'elles nous paroissent, sont d'autant

plus honneur à la ſagacité de Guatimozin, que les Mexicains les avoient juſqu'alors ignorées; & quelles étoient le fruit de ſon génie.

Dès ce moment, la méthode de faire la guerre changea entiérement de face. Les proviſions devenoient de jour en jour plus rares pour les Eſpagnols, & quoiqu'ils tuaſſent un grand nombre d'aſſiégeans dans leurs ſorties, la quantité de canaux dont la ville étoit remplie, les barricades redoublées qu'on avoit pratiquées dans les rues, les obligeoient, après avoit fait quelques progrès, de retourner dans leur quartier par pure laſſitude. Les Eſpagnols, qui avoient juſqu'alors réſiſté aux armes des Indiens, ne furent point à l'épreuve de la famine. Cortez comprit qu'il n'y avoit d'autre reſſource pour lui, que de faire une prompte retraite, il ne pouvoit la faire ſans perdre la plus grande partie des tréſors qu'il avoit amaſſés; mais ce fut là ce qui l'affligeoit le moins. Il encouragea ſes troupes, en abandonnant la part qu'il y avoit. Il leur fit comprendre qu'il ne leur convenoit point de ſe charger d'un tréſor, qu'ils devoient regarder comme placé à un

ſort intérêt, juſqu'à ce qu'elles fuſſent en état de le venir reclamer avec des forces ſuffiſantes. Tout étoit diſpoſé pour la retraite, lorſqu'il s'éleva une conteſtation ſur le temps auquel on devoit la faire. Les avis furent partagés ; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, l'un & l'autre parti avoit de fortes raiſons, lorſqu'un eſpéce d'Aſtrologue, qui paſſoit pour prophéte, & qui, comme tel, étoit fort reſpecté dans l'armée, leur promit un heureux ſuccès, s'ils marchoient cette nuit même. Il eſt certain que la ſuperſtition a un pouvoir ſurprenant pour déterminer les hommes dans les affaires douteuſes ; car comme la raiſon n'eſt pas toujours en état de choiſir le bon parti, on embraſſe avidement celui que la ſuperſtition dicte, & on le ſuit ſans jamais s'en départir.

Le Général prit le prophéte pour guide, & diſpoſa toutes choſes pour ſa retraite avec beaucoup de jugement. Il fit allumer à l'ordinaire des feux dans les différents endroits de ſes quartiers. Il mit à l'avant-garde les ſoldats les plus braves & les plus aguerris; les priſonniers, l'artillerie, & le gros

bagage

bagage au centre, & lui même se mit à l'arrière-garde avec cent soldats choisis. Les Espagnols marcherent avec beaucoup d'ordre & de silence jusqu'au premier endroit où l'on avoit rompu la digue. On jetta dessus un pont volant que Cortez avoit fait construire; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soutenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé. Mais un danger beaucoup plus pressant appella leur attention ailleurs. Comme rien n'échappoit à la vigilance du nouvel Empereur, il pénétra à l'instant le dessein qu'ils avoient de se retirer, & disposa des deux côtés de la chaussée une multitude infinie de canots, avec ordre d'observer le plus grand silence, & de ne point attaquer, qu'il ne leur en donnât le signal. L'obscurité de la nuit favorisoit leur projet, & s'apperçevant de l'embarras où étoient les Espagnols, ils profiterent de cet avantage, & leur tirerent quantité de fléches, poussant en même-temps un grand cri, qui augmenta par le tintamarre effroyable de leurs instruments militaires. Les Espagnols

ſe comporterent dans cette occaſion avec une bravoure extraordinaire. Il eſt inutile, & même impoſſible de décrire le carnage qui ſe fit dans cette horrible nuit. Les Indiens attaquerent d'abord en bon ordre, mais les premiers rangs ayant été repouſſés, & les canots avançant toujours, le déſordre ſe mit parmi eux, & il y en eut quantité de tués & de noyés. Mais leur fureur ne ſe ralentit point. Pluſieurs milliers d'Indiens qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient ſouffrir la lenteur des rames, ſe jetterent dans l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils grimperent ſur la chauſſée dans l'endroit où elle étoit coupée, & ſe jetterent ſur les Eſpagnols avec un acharnement qu'il eſt impoſſible d'exprimer. Ceux-ci firent un furieux carnage parmi ces miſérables nuds & en déſordre, ils culbutoient par centaines dans le lac, ils étoient à l'inſtant remplacés par d'autres, & les Eſpagnols épuiſés de fatigue & de laſſitude, étoient ſur le point de périr ſans reſſource, lorſque l'avant-garde faiſant un effort vigoureux, rompit les Mexicains, & ſe ſervant d'une poutre qui ſe rencontra là par hazard, ils dé-

filerent deſſus les uns après les autres, & gagnerent le Continent. Quelques-uns diſent, qu'après avoir taillé leurs ennemis en piéces, ils ſe ſervirent de leurs corps pour combler le canal. Cortez paſſa avec la premiere troupe, & la mit en bataille à meſure que les ſoldats arrivoient, pour faciliter la retraite des autres. Etant enſuite retourné ſur la chauſſée, il les encouragea par ſa préſence & par ſon exemple à recommencer le combat, & plaçant une partie de ſes gens des deux côtés de la chauſſée, il donna ordre au centre de défiler. Le jour commençoit à paroître, lorſque toute l'armée ſe trouva hors de la ville & en terre ferme. Cortez fit halte à une petite diſtance, pour donner le temps à ceux qui étoient diſperſés, de venir joindre le reſte de l'armée.

Les Eſpagnols furent heureux de ce que les Mexicains ne ſuivirent pas leur avantage, & qu'ils leur donnerent le temps de reſpirer. Leur retardement vint d'un accident inopiné. Le jour ne leur permit pas plutôt de découvrir le champ de bataille, dont ils étoient reſtés les maîtres au prix de leur ſang, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, qui étoient avec

les prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, lesquels avoient été tués par les Mexicains mêmes dans la mêlée de la nuit précédente. A cette vûe, ils demeurerent quelque temps immobiles & saisis d'horreur. Leurs sentimens de fidelité se réveillerent; ils frémirent au seul souvenir de la violence, qu'ils avoient commise contre leur Monarque, & d'avoir trempé leurs mains dans le sang de ses fils. Cette vûe les jetta dans une consternation horrible. Ils ne voulurent point ajouter à leur impieté celle de leur refuser les derniers devoirs. Cependant les Espagnols continuerent leur retraite sans rencontrer le moindre obstacle, mais ce répit fut de courte durée. Tous les alliés des Mexicains ayant pris les armes, & s'étant partagés en plusieurs corps, tomberent sur l'armée de Cortez, & la harcelerent sans relâche. Ils l'attaquerent de tout côtés, lui dresserent des embuscades, & tenterent plusieurs fois de la surprendre. Les provisions commencerent à leur manquer; & ce fut dans cette occasion que Cortez montra une fermeté, une vigilance & un courage, dont on ne trouve aucun exemple dans l'Histoire.

Pendant que Cortez étoit ainsi occupé à se défendre contre les troupes légeres, qui le harceloient, le principal corps d'armée des Mexicains prit une autre route, & se rendit sur trois colonnes dans une vaste plaine, appellée la vallée d'Otumba, qui étoit sur le chemin de Tlascala, dont le terrein fort vaste, leur donnoit la facilité d'étendre leurs bataillons sans embarras. Ils cacherent leur dessein avec tout le soin imaginable. Pour endormir les Espagnols, ils ordonnerent à plusieurs villages de les bien accueillir. Mais Cortez ne relâcha rien de sa vigilance ordinaire; il ne se laissa point imposer par les apparences d'amitié que lui donnoient des gens dont l'intérêt ne permettoit point qu'ils fussent ses amis; convaincu qu'une surprise, de quelque espéce qu'elle puisse être, est toujours nuisible aux affaires d'un Général, & le ruine de réputation. Il jugea des sentiments qu'ils avoient pour lui, par les manieres, les gestes & la contenance de ceux qu'il rencontra sur sa route; & s'apperçevant que plusieurs témoignoient une joie & un contentement extraordinaires, il comprit avec raison que ces démonstrations ne lui

étoient point favorables. A peine avoit-il achevé les dispositions nécessaires pour éviter toute surprise, qu'on découvrit du haut d'une montagne une armée formidable rangée en bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée d'Otumba, & le fond s'étendoit au-delà de la portée de la vûe. Les Espagnols animés, par la supériorité de leurs armes, & par le souvenir des victoires qu'ils avoient remportées ; & les Tlascaltéques par la présence de leurs alliés, & par leur haine pour le nom Mexicain, se comporterent avec autant de bravoure que de succès. Les Mexicans ne leur cédoient ni en animosité ni en courage. Mais ce fut Cortez lui-même, qui décida de la fortune de cette journée. Comme il avoit la mémoire extrêmement heureuse, il se ressouvint d'avoir oui dire aux Mexicains, que le sort de leurs batailles dépendoit de celui de l'étendard royal. Il consistoit en un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & orné de quantité de plumes de diverses couleurs. On ne le mettoit en campagne que dans les occasions de la derniere importance, & on ne le confioit qu'au Général, lequel étoit

porté ſur un ſiege ſuperbement orné, élevé au-deſſus de tous, ſur les épaules de ſes domeſtiques dans le centre de l'armée, pour être témoin de la conduite de ſes troupes, donner ſes ordres, & les faire exécuter. Cortez, réſolu de faire ſon principal effort dans l'endroit le plus éloigné de l'étendard, employa tous ſes fantaſſins à ce ſervice. Il ſe mit à la tête de la cavalerie avec quelques-uns de ſes plus braves Officiers, auxquels il fit part de ſon deſſein, & qu'il encouragea de l'eſpoir d'une prompte déciſion, & donna au grand galop à l'endroit qui lui parut le plus foible & le moins éloigné du centre. Après avoir porté par terre des bataillons entiers, il arriva au lieu où étoient l'étendard & l'Empereur, eſcorté de tous les nobles de ſa garde. Ce fut dans cet endroit qu'il trouva le plus de réſiſtance, mais il l'eut bientôt ſurmontée, & pouſſant ſon cheval droit au Général des Mexicains, il le renverſa d'un coup de lance, & s'empara de l'étendard. Au moment que les Indiens virent l'étendard entre les mains des Eſpagnols, ils abbatirent toutes les autres enſeignes, & s'enfuirent à vauderoute. Ils perdirent vingt mille hommes, & les Eſpagnols

firent un butin considérable. Après cette victoire, Cortez continua sa marche vers Tlascala, où il fut parfaitement bien reçu de ses alliés.

CHAPITRE XIII.

Les Espagnols que l'on avoit envoyés contre Cortez, se joignent à lui. Il marche à Mexique. Il découvre une conspiration que l'on avoit formée contre lui.

RETOURNONS maintenant à Mexique. Les Espagnols ne furent pas plutôt partis, que Guatimozin fit fortifier la ville, de maniere à les empêcher d'y rentrer une troisieme fois. Il trouva qu'il y avoit eu mille Tlascaltéques de tués dans cette retraite, plus de deux cens Espagnols, (c'étoit la plus grande perte qu'ils eussent encore faite dans l'Amérique) & un grand nombre de chevaux. Il fit couper les têtes des Espagnols & celles de leurs chevaux, qui n'étoient pas moins redoutables, & les envoya à toutes les nations voisines, comme un signe infaillible de sa victoire, & une marque

ſûre qu'il ne vouloit garder aucun ménagement avec l'ennemi, & le détruire ſans reſſource. Cette démarche lui réuſſit ſi bien, que pluſieurs nations qui penchoient pour les Eſpagnols, changerent de ſentiment, & que d'autres, qui chanceloient encore, perſiſterent dans leur alliance avec les Mexicains. Cela fut cauſe que pluſieurs aventuriers, que la réputation de Cortez avoit attirés, furent taillés en piéces, avant d'avoir eu le temps de joindre l'armée. Mais la négociation que Guatimozin avoit le plus à cœur, étoit celle qu'il avoit entamée avec Tlaſcala, parce que cette Republique faiſoit la principale force de Cortez. Il chargea ſes Ambaſſadeurs de riches préſents pour les Chefs de la République, & leur donna d'excellentes inſtructions pour les détacher des Eſpagnols, & ils y réuſſirent ſi bien, qu'ils gagnerent la plûpart des Sénateurs. Cortez de ſon côté ſe ménagea ſi bien dans cette rencontre, que cette négociation qui eût dû leur nuire, tourna à leur avantage, & que les Tlaſcaltéques perſiſterent dans leur alliance avec les Eſpagnols.

Tant qu'un Général a ſous ſes or-

dres une armée obéissante & bien unie, il peut former tels projets qu'il lui plaît, & les exécuter à sa volonté ; mais il faut une capacité au-dessus du commun pour pouvoir se défendre contre un ennemi étranger, & lutter en même-temps contre une sédition domestique. Les soldats de Narvaez, que Cortez avoit emmenés de Mexique, se souvenant du butin qu'ils y avoient laissé, & ne voyant plus jour d'y retourner, commencerent à se mutiner, & voulurent retourner à Cuba. La mutinerie gagna le reste des troupes. Cortez mit tout en usage pour les appaiser ; mais tous ses soins ne servirent qu'à pallier une maladie, dont la cause subsistoit toujours.

Pendant qu'il luttoit ainsi contre ces difficultés, Jacques Velasquez, son ancien ennemi, regardant l'expédition de Narvaez, comme sûre, envoya un vaisseau pour en apprendre des nouvelles, avec environ trente hommes pour le renforcer. Le Commandant du Port n'eut pas plutôt découvert ce navire, qu'il se rendit à bord. Le Capitaine lui ayant demandé des nouvelles de Narvaez, il lui répondit qu'il étoit en parfaite santé, & que ses affaires

étoient dans le meilleur état du monde. Il ſçut ſi bien circonſtancier les choſes, que les Eſpagnols, ravis d'admiration pour le Conquérant, & pour la conduite qu'il avoit tenue, mirent pied à terre avec la plus grande confiance, dans le deſſein d'aller le joindre.

A-peu-près vers le même-temps, le Gouverneur de la Jamaïque, qui n'étoit pas plus affectionné à Cortez, envoya trois vaiſſeaux avec un petit corps de troupes, dans l'eſpoir de lui arracher une partie de ſes conquêtes. Ces vaiſſeaux furent diſperſés par la tempête, & ſouffrirent beaucoup; mais ce qu'il y eut de ſingulier fut, que quoiqu'ils fuſſent ſéparés, ils prirent unanimement la réſolution de ſe ſouſtraire aux ordres de leur Commandant, & d'aller joindre Cortez, dès qu'ils auroient mis pied à terre. De ſorte, que ſes ennemis le ſecoururent trois fois, par les mêmes moyens dont ils s'étoient ſervis pour ruiner ſes affaires. Ces accidens, quoique très favorables à Cortez, ne furent certainement point l'effet de ſon invention. Il y a une eſpéce de bonne fortune néceſſaire pour former un héros, pour faire éclater ſa prudence & ſon courage, & lui don-

ner cette confiance & cette supériorité que rien autre ne peut donner, mais qui fait toujours une partie principale d'un caractere héroïque. Sans cela, il est impossible à un homme, quelques qualités qu'il ait d'ailleurs, de réussir dans ses entreprises. Le bonheur de Cortez ne parut jamais mieux que dans cette occasion; car outre les secours dont je viens de parler, & auxquels ils ne s'attendoit sûrement point, il arriva peu de temps après des vaisseaux d'Espagne, avec un secours d'hommes & de provisions. Il reçut par la même voie une lettre, par laquelle l'Empereur approuvoit sa conduite, & lui confirmoit le commandement de l'armée.

Fortifié de ces secours, Cortez céda aux importunités de ceux de ses soldats, qui avoient le plus d'envie de se retirer; & quoiqu'il diminuât considérablement son armée par cette démarche, il préféra la discipline au nombre, sçachant qu'il y a très peu à compter sur des soldats mécontents, & qui ne combattent que par force, & que leur lâcheté & leur mutinerie suffisent pour corrompre une armée entiere. Après le départ des mutins, il trouva

qu'il avoit encore plus de neuf cens fantaſſins, quatre-vingt-ſix cavaliers, & dix-huit piéces de canon. Avec ce corps de troupes, & le ſecours d'un corps de Tlaſcaltéques, & des alliés de diverſes nations, que l'admiration & la crainte de Cortez, ou leur haine pour les Mexicains, avoient engagés ſous ſes drapaux, il ſe prépara à attaquer une ſeconde fois Mexique, qui étoit le principal objet de ſes entrepriſes. La ville étoit ſi avantageuſement ſituée, & ſi bien fortifiée, qu'il comprit qu'il ne pourroit s'en rendre maître, qu'autant qu'il pourroit agir en forces ſur le lac. Pour lui ôter tout eſpoir de ſecours, il réſolut de faire conſtruire douze brigantins, & de faire porter les piéces de ces vaiſſeaux, de maniere qu'on pût les aſſembler lorſqu'il ſeroit arrivé ſur les bords du lac. Ses Indiens ſe chargerent de les porter ſur leurs épaules. Sa marche à Mexique fut bien moins une marche ordinaire, qu'une ſuite continuelle d'embuſcades & de combats contre des armées nombreuſes, & avec des circonſtances qu'il ſeroit trop long de rapporter. Il en ſortit avec honneur, quoique l'on puiſſe dire ſans exagération

que ſes ennemis lui diſputerent chaque pied de terrein, depuis Tlaſcala juſqu'à Mexique.

On découvrit enfin cette ville, laquelle étoit bâtie au milieu d'un grand lac, & environnée d'une multitude d'autres, extrêmement peuplées, ſur leſquelles elle ſembloit dominer, & qui toutes étoient ſoumiſes à ſa puiſſance. Les Eſpagnols, qui la regardoient comme la fin de leur carrière, ranimerent leur courage, & oublierent les peines & les travaux qu'ils avoient eſſuyés dans leur marche; les Tlaſcaltéques ne témoignoient pas moins d'ardeur; mais elle ſe tourna bien-tôt en une eſpéce de fureur, de ſorte que le Général, par ſes menaces & par ſes cris, eut toutes les peines du monde à la modérer, & à les empêcher de courir en déſordre au combat. Avant que d'attaquer Mexique, il employa quelque-temps à réduire toutes les villes voiſines, dont cette capitale pouvoit tirer du ſecours. Il fit couper les aqueducs qui fourniſſoient de l'eau à la ville, celle du lac étant ſaumâtre, & fit lancer ſes brigantins à l'eau, pour empêcher les ſecours qu'elle eût pû recevoir du lac.

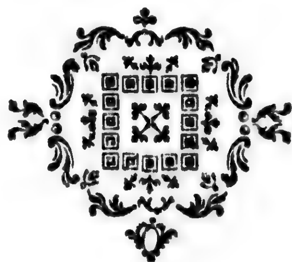
Dans le temps qu'il étoit occupé de ces ſoins, un vieux ſoldat Eſpagnol lui découvrit une conſpiration d'une nature très dangereuſe. Un ſimple ſoldat, nommé Antoine de Vileſana, homme hardi & déterminé, forma avec quelques-uns de ſes camarades le deſſein de tuer Cortez & tous ſes Conſeillers, de paſſer enſuite à la Vera-Cruz & de-là à Cuba, dans l'eſpoir d'obtenir ſon pardon, par la maniere dont il feroit valoir ce ſervice à Jacques Velaſquez. Ils furent portés à cette réſolution par le ſouvenir des fatigues & des dangers qu'ils avoient eſſuyés, & par la crainte de ceux dont ils étoient menacés, ſans conſidérer qu'ils ne feroient que les augmenter par cette action criminelle. Pluſieurs perſonnes de marque étoient entrées dans cette conſpiration, & elle étoit ſi fort avancée, qu'on étoit convenu du temps & de la maniere de le tuer, de même que de la perſonne à qui on devoit déférer le commandement de l'armée. Cortez ne fut pas plutôt informé de ce deſſein, que ſans en faire part à perſonne, & ſans perdre un moment de temps, il partit accompagné de quatre ou cinq de ſes premiers Capitaines, & ſe ren-

dit au logis de Vileſana, qui, ſurpris de le voir, donna à connoître ſon crime par le trouble qui parut ſur ſon viſage. Le Général, après l'avoir fait mettre aux fers, fit ſigne que tout le monde ſe retirât, l'examina ſur toutes les particularités de l'affaire, ſur les noms & le nombre de ſes complices. Vileſana avoua tout, & pour juſtifier ſa démarche, produiſit l'acte du traité, ſigné de tous les conjurés. Cortez le lut, & ne fut pas peu ſurpris d'y trouver les noms de quelques perſonnes qu'il honoroit de ſa confiance. Il diſſimula cependant ſon chagrin, & fit pendre Vileſana à la porte de ſa tente en préſence de toute l'armée. Il ne communiqua à aucun de ſes amis le papier qu'il avoit en main, il fit aſſembler ſes Capitaines & tous ſes ſoldats, leur expoſa l'horrible projet qu'on avoit formé contre ſa vie, ajoutant qu'il s'eſtimoit heureux d'ignorer ſi ce crime enveloppoit quelques complices, quoique l'empreſſement de Vileſana à déchirer un papier qu'il portoit dans ſon ſein, ne lui permit pas d'en douter. Qu'il venoit de faire punir le coupable, & que quoiqu'il fût réſolu de châtier avec la derniere ſévérité les atten-

tats que l'on formeroit contre ſa vie & ſon autorité, il agiroit cependant de maniere que perſonne n'eût ſujet de ſe plaindre, & qu'au cas qu'il eût fait tort à quelqu'un, il étoit prêt à lui donner une ſatisfaction entiere. En agiſſant de la ſorte, Cortez eut l'avantage de connoître ceux qui étoient bien intentionnés pour lui, & de leur laiſſer ignorer la découverte qu'il avoit faite, & de plus il leur donna les moyens de la prévenir, par leur empreſſement à remplir leur devoir. Il choiſit alors douze ſoldats pour ſa garde, ſous un Commandant qui étoit toujours auprès de ſa perſonne.

A peine Cortez eut-il étouffé cette conſpiration, dont il ſe ſervit pour augmenter une autorité qu'on avoit voulu affoiblir, qu'il ſurvint un autre incident à-peu-près ſemblable, dont il ſe tira avec la même prudence & avec le même courage. Le Général des Tlaſcaltéques envieux de ſa gloire, & qui peut-être craignoit les ſuites de la deſtruction des Mexicains, quoiqu'ennemis de ſa République, engagea un nombre conſidérable de ſes ſoldats à déſerter le camp des Eſpagnols. Cortez donna ordre ſur le champ de les pour-

ſuivre. Ce Général avoit été autrefois ennemi de Cortez, & l'avoit toujours déſervi dans les conſeils de ſa nation; mais lorſqu'il vit qu'elle prenoit ſes intérêts, il changea de conduite, & s'attacha entiérement à lui. Il venoit de le trahir une ſeconde fois, & par conſéquent il ne méritoit plus aucune confiance. Cortez donna ordre à ceux qu'il avoit envoyés de le faire mourir. Les Tlaſcaltéques qui l'avoient ſuivi, revinrent avec les Eſpagnols. Cortez ſçut ſi bien ménager cette affaire, que les Tlaſcaltéques, ni leur République, ni le pere même de ce Général ne ſe plaignirent point de ſa mort.



CHAPITRE XIV.

Siége de Mexique. Les Mexicains refuſent les conditions qu'on leur offre. Les Eſpagnols ſont repouſſés par un ſtratagême de Guatimozin. Il en employe un ſecond. Il eſt fait priſonnier. La ville ſe rend. Guatimozin eſt mis à la torture. Cortez eſt ſupplanté dans ſon Gouvernement. Réflexions ſur les cruautés que commirent les Eſpagnols.

CES troubles domeſtiques appaiſés, le Général Eſpagnol employa tout ce qu'il avoit de prudence & de courage contre ſes ennemis déclarés. On arrivoit à la ville par trois grandes chauſſées, qui étoient défendues du côté du Continent par trois autres villes qui lui ſervoient de fauxbourgs. Ces chauſſées étoient défendues dans toute leur longueur par un nombre infini de foſſés & de barricades. Cortez fit attaquer par trois différents endroits, ces villes & les chauſſées qu'elles défendoient. Les brigantins ne demeurerent point oiſifs. Pendant tout le cours de ce ſiége, les Mexicains ne ſe diſtinguerent pas

moins par leur bravoure, que par l'adresse avec laquelle ils repousserent les attaques des Espagnols, & les assaillirent à leur tour. Il n'y eut point de ruse ni de stratagême qu'on ne mît en usage; mais les Espagnols, conduits par l'invincible Cortez, pousserent leurs avantages si loin, qu'après avoir fait un carnage affreux de leurs ennemis, il se rendirent maîtres des postes qui assuroient les chaussées du côté du Continent, & balayerent si bien le lac qu'aucun canot n'osa s'y montrer.

Cortez remporta ces avantages, mais il s'apperçut qu'ils lui coûtoient cher. Il réfléchit que rien ne terniroit plus sa gloire que de détruire une ville si belle & si opulente, & de l'innonder du sang de ses malheureux habitants; & se ressouvenant de quoi étoit capable un peuple qui combattoit pour sa vie, ses biens & sa religion, il résolut de profiter des avantages qu'il venoit de remporter, pour proposer un accommodement aux assiegés. Il ne leur demanda autre chose, sinon de reconnoître la souveraineté de l'Empereur des Romains, dont le droit lui avoit été cédé par Montezuma, & étoit appuyé par les prophéties les plus au-

thentiques de la nation, avec des otages qui puissent répondre de l'accomplissement de sa parole.

Guatimozin, qui avoit fait pour sauver son pays tout ce que lui dictoient son courage & son sçavoir militaire, voyant l'inutilité des moyens qu'il avoit employés, quoique rempli de ce noble orgueil, qui sied si bien à un Monarque, résolut de le sauver par une voie plus douce & plus sûre, en acquiesçant à l'accommodement qu'on lui proposoit. Mais les Prêtres, qui avoient beaucoup de crédit dans le conseil, craignant de perdre leur pouvoir, ou guidés par un zèle aveugle, menacerent de la vengeance de leurs Dieux tous ceux qui proposeroient de se soumettre, & promirent une victoire assurée à ceux qui combattroient pour la défense de leur religion. Leur discours eut tant de force, que tous les membres du Conseil revinrent à leur avis, malgré l'Empereur, & résolurent de ne prêter l'oreille à aucun accommodement. Guatimozin, qui cédoit au sentiment général avec regret, & qui provoyoit les suites funestes de cette résolution, résolut de mourir avec le même courage qu'il avoit toujours

vécu. » Eh bien, leur dit-il, puisque » vous êtes résolus à tout hazarder, » préparez-vous à agir d'une maniere » digne de la résolution que vous venez de prendre. Je ne manquerai » jamais ni à ce que je vous dois, ni » à ce que je me dois à moi-même. » C'est-là tout ce que j'ai à vous dire. » Je répondrai dorénavant aux demandes que la nécessité vous contraindra de me faire, avec orgueil & » cruauté, & je punirai de mort quiconque sera assez hardi pour parler » de la paix, quelque misere que l'on » souffre dans la ville, sans en excepter les Prêtres mêmes, qui doivent » soutenir plus constamment que les » autres les oracles de leurs Dieux «.

Après avoir ainsi parlé, il sortit du conseil, & ordonna aux Mexicains de prendre les armes. Cortez de son côté, n'eut pas plutôt appris que ses propositions avoient été rejettées, qu'il ne songea plus qu'à les faire valoir par la force, & ordonna d'attaquer Mexique par les trois chaussée à la fois, à dessein de porter le fer & le feu dans le cœur de cette ville. Il commanda lui-même la principale attaque. Les Mexicains avoient taillé une partie de la chaussée

de ſoixante pieds de longueur, & avoient fortifié ſon bord du côté de la ville avec des madriers, & des groſſes planches bien jointes & bien chevillées. Il donna ordre aux brigantins, qui étoient à côté de la chauſſée, de ſoutenir l'attaque, & pointant ſon canon contre le retranchement, il fit un feu ſi prodigieux, qu'il l'eut bien-tôt démoli, & que ceux qui le défendoient furent obligés de l'abandonner. Cortez, protégé du feu de ſon artillerie, & de ſes brigantins, paſſa le foſſé, & ſe hâta de gagner l'autre bord, après avoir laiſſé un de ſes Capitaines avec un détachement pour le combler, pour s'aſſurer une retraite en cas de beſoin. Il attaqua enſuite les barricades des Mexicains, leſquels ſe défendirent avec beaucoup de courage. Le combat fut des plus opiniâtres & des plus ſanglants, on gagna leurs tranchées, mais le danger devint encore plus grand lorſqu'ils furent arrivés aux maiſons, & qu'ils eurent à ſe défendre des dards, des flèches, des pierres & de l'eau bouillante, qu'on faiſoit pleuvoir des terraſſes & des fenêtres. Ils trouverent un corps de troupes, compoſé de l'élite des Mexicains, qui ſoutint vaillam-

ment les premieres attaques. Pendant cette eſcarmouche, le Capitaine que Cortez avoit chargé de combler le foſſé, appréhendant que cet emploi ne fût trop bas, lorſque ſes Compagnons étoient aux mains, s'avança indiſcrétement avec ſon détachement, & abandonna l'ouvrage dont on l'avoit chargé.

Guatimozin, à qui rien n'échappoit, n'apperçut pas plutôt ce mouvement, qu'il réſolut d'en profiter. Il donna ordre à ceux qui faiſoient face aux Eſpagnols de plier ; car comme la nuit approchoit, il jugea qu'il convenoit de leur laiſſer gagner du terrein, afin de les charger lorſqu'ils ſe retireroient. Le Général Eſpagnol s'apperçut de ce mouvement, & en découvrit auſſi-tôt la cauſe. Il vit que la bréche de la chauſſée étoit abandonnée, que la nuit approchoit, & qu'il n'y avoit pas apparence qu'il pût établir un logement dans la ville. Il commença donc ſa retraite dans le meilleur ordre qu'il put, faiſant abbatre & brûler les maiſons, pour qu'on ne s'en ſervit point dans l'attaque ſuivante, pour incommoder les aſſaillans. La retraite étoit à peine commencée, que les oreilles furent frappées par le ſon lugubre d'un

inſtrument

inſtrument qu'ils appelloient la trompette ſacrée, parcequ'il n'étoit permis de la ſonner qu'aux ſeuls ſacrificateurs, lorſqu'ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des ſoldats de la part de leurs Dieux. Le ſon de cet inſtrument étoit lugubre, fort & continu, & propre à inſpirer la fureur & le mépris de la mort. Dès ce moment il s'éleva un cri horrible, dont tous les environs retentirent, & il fut ſuivi d'une attaque, dans laquelle l'arriere-garde des Eſpagnols fut entiérement défaite, après avoir ſoutenu un combat long & ſanglant. On n'entendit plus les ordres. Les cris du Général étoient étouffés par le bruit & le tumulte du combat. Les Tlaſcaltéques, qui étoient à la premiere ligne, ſe jetterent précipitamment dans le foſſé; quelques-uns firent une réſiſtance inutile; d'autres voulurent gagner les brigantins; mais les Mexicains qui étoient ſur le rivage, dans les canots, où qui s'étoient jettés à la nage, les attaquoient de tous côtés, les maſſacroient, ou les étouffoient dans le lac, avec des cris horribles, & un acharnement preſque inconcevable. Cortez ſe retira ſur ſes brigantins avec quelques-uns de ſes

ſoldats, bleſſé & preſqu'en déroute: Mille Tlaſcaltéques & quantité d'Eſpagnols furent tués ſur la chauſſée, & à peine en revint-il un qui ne fût bleſſé ou maltraité. Pour comble de malheur, les Mexicains enleverent quarante Eſpagnols vivans, pour les ſacrifier à leurs idoles. Les autres attaques ne furent pas plus heureuſes, mais la perte fut moins conſidérable. L'officier dont l'imprudence avoit occaſionné ce malheur, ſe préſenta à Cortez, avec toutes les marques d'une profonde douleur, reconnut ſon crime, & offrit de le laver de ſon ſang; mais le Général, quoiqu'extrémement rigide à l'égard de la diſcipline, ne jugea pas à-propos de décourager l'armée par des exemples de ſévérité.

La nuit vint dans ces entrefaites; mais ſans procurer aucun repos aux Eſpagnols; ſon obſcurité ne pouvant leur cacher ni le triomphe des Mexicains, ni le ſort de leurs amis. Ils voyoient toute la ville remplie de torches, ils entendoient le ſon de leurs inſtrumens militaires en différents chœurs, dont le déſaccord avoit quelque choſe d'affreux. La ville étoit ſi éclairée, qu'ils diſtinguoient l'affluen-

ce du peuple, & les préparatifs que l'on faisoit pour sacrifier les prisonniers à leurs faux Dieux. Dans ces circonstances affligeantes, & qui pénétroient le cœur de Cortez, il fit paroître à l'extérieur une grande tranquillité; il encouragea ses soldats, leur fit espérer une prompte revenche, & se donna tous les soins possibles, pour qu'ils ne fussent point pris au dépourvu. Cette attention étoit nécessaire; car un peu avant le jour, les Mexicains enflés de la victoire qu'ils avoient remportée, & de la protection de ces Dieux qu'ils croyoient s'être rendus propices par le sang humain dont ils avoient arrosé leurs autels, & animés par le son de la trompette sacrée, firent une sortie, & attaquerent les quartiers des Espagnols, qui les repousserent & en firent un carnage horrible.

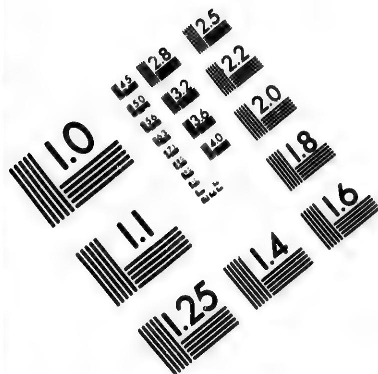
Guatimozin ne perdit point courage. Il disposa tout pour un nouvel assaut, & fit réparer ses ouvrages, pour repousser ceux qu'on pourroit lui donner. Il joignit l'artifice à la force, & fit courir le bruit que Cortez avoit été tué. Il envoya dans toutes les villes voisines, les têtes des Espagnols que l'on avoit sacrifiés, publiant que le

Dieu de la guerre, adouci par le ſang de ſes ennemis, s'étoit ouvertement déclaré en faveur des Mexicains, avoit menacé de ſa vengeance ceux qui leur réſiſtoient, & avoit annoncé que les Eſpagnols ſeroient détruits dans huit jours. Le crédit de cet Oracle chez les Indiens, les huit jours marqués ſi préciſément pour le terme de ſon accompliſſement, lui donnerent un air de vérité; car la fauſſeté ſe plaît dans les équivoques, & la vérité dans la préciſion avec laquelle on annonce une choſe. Quoiqu'il en ſoit, ce ſtratagême produiſit un tel effet, que pluſieurs tribus d'Indiens, qui étoient ſur le point de ſe joindre à Cortez, embraſſerent le parti des Mexicains, & que les plus prudents demeurerent dans l'inaction. Guatimozin avoit dans le camp des Eſpagnols des émiſſaires, qui épouvanterent les Indiens leurs alliés par cette prophétie. Les alliés de Tlaſcala étoient même ſur le point de les abandonner; mais Cortez imagina un expédient fort ſage pour le rendre inutile. Il ſuſpendit pendant huit jours ſes opérations contre la ville, pour montrer la fauſſeté de cet Oracle, & empêcher qu'à l'avenir on ne

l'employât plus comme un inſtrument, pour en impoſer à la crédulité de ſes alliés. Il engagea les Tlaſcaltéques à différer leur départ, & fit fortifier ſon camp avec tout le ſoin poſſible.

Guatimozin, comprenant que l'effet de ſon ſtratagême diminuoit de jour en jour, attaqua pluſieurs fois les quartiers des Eſpagnols, mais il fut toujours repouſſé avec perte. Cortez étoit toujours ſur ſes gardes, & ſes troupes étoient poſtées de maniere, à ne point craindre les attaques des Indiens. Les huit jours expirerent enfin, & avec eux la frayeur des Indiens confédérés; & le ſtratagême tourna ſi bien à la honte de leur auteur, qu'au bout de quelque temps, Cortez ſe trouva à la tête de deux cens mille hommes. C'étoit la derniere eſpérance des Mexicains, & dès ce moment, l'Etat alla de plus en plus en décadence. La ville fut de nouveau attaquée avec beaucoup de vigueur, & ſuccomba bientôt à la mortalité, à la fatigue & à la faim. Les Mexicains reconnurent l'aſcendant de l'étoile de Cortez. Les Eſpagnols étant entrés dans la ville, les aſſiegés ſe défendirent de rue en rue, & retarderent beaucoup leurs progrès,





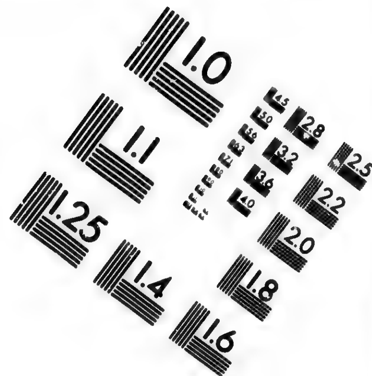
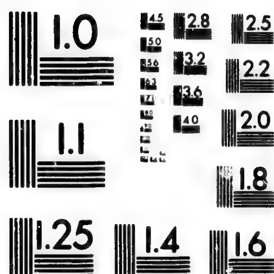
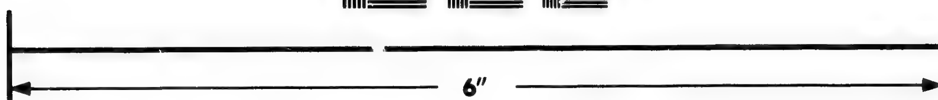
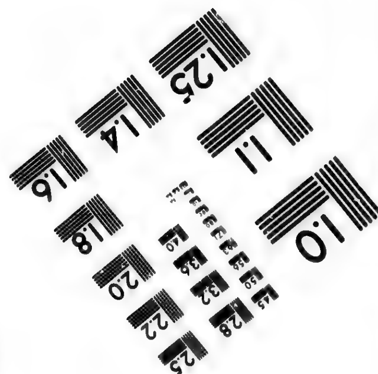


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









par la quantité de dards & de pierres qu'ils faisoient pleuvoir sur eux du haut des maisons. Guatimozin fit tout ce qui dépendoit de lui pour justifier le choix que les Mexicains avoient fait de sa personne, pour l'élever sur le trône ; il se conduisit comme un homme qui est résolu de mourir en Roi. Mais lorsqu'il vit les Espagnols établis, ses troupes à demi mortes de faim, épuisées par la fatigue, & la ville hors d'état de défense, il résolut de l'abandonner, d'accepter les propositions des Espagnols, & de se conserver pour une meilleure occasion. En conséquence, il renouvella le traité avec les Espagnols, & profita de la suspension d'armes pour s'embarquer avec sa famille & ceux de ses gentilhommes qui lui étoient le plus affidés sur quelques pirogues, dans le dessein de gagner le Continent, mais Cortez en ayant eu avis, disposa sa Flotte de maniere qu'il fut pris, & mis hors d'état de se défendre. Il monta sur le vaisseau du Commandant avec beaucoup de sang froid & de dignité, sans témoigner ni crainte ni surprise, & ne demanda d'autre grace, sinon que l'on fît attention à l'honneur de l'Impératrice & des fem-

mes de ſa ſuite. S'appercevant que le Capitaine Eſpagnol étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il lui dit : » Ne vous inquietez point de » ces gens de ma ſuite, ils viendront » tous mourir aux pieds de leur Prin- » ce «. Le Capitaine, admirant ſa conſtance & la fidelité de ſes ſujets, le conduiſit chez Cortez. Les ruines de la ville de Mexique furent livrées aux Eſpagnols, & avec elle périrent cet Empire & la liberté de toutes les nations Indiennes, qui compoſoient ce vaſte pays qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle Eſpagne.

Le lecteur ſera ſans doute bien aiſe de ſavoir quelles furent les deſtinées du Général Indien & du Général Eſpagnol dans cette guerre, & je vais le ſatisfaire. Pendant quelque temps le traitement que l'on fit à Guatimozin, fut tel que le méritoit un Prince brave & infortuné, qui tombe entre les mains de gens qui ne jugent point de ſa vertu par ſa fortune ; & cela dura tant que Cortez eut aſſez d'autorité pour le protéger. Mais l'avarice inſatiable de ſes troupes, qui aviliſſoit leur courage en même temps qu'elle l'animoit, peu ſatisfaite du pillage de cette ville opu-

lente, s'imagina qu'elle renfermoit des trésors cachés, dont l'Empereur seul avoit connoissance, & qui excédoient ceux dont ils étoient dejà en possession. Ils employerent plusieurs fois les prieres & les menaces, pour obliger l'Empereur à les leur découvrir ; mais voyant qu'ils ne pouvoient y réussir, quelques scélérats, à la tête desquels étoient Jean de Alderete, dont il convient de faire passer le nom à la postérité, pour rendre son infamie éternelle, le saisirent, & le firent rôtir à petit feu, pour l'obliger à découvrir ses trésors. Mais leur scélératesse ne produisit aucun effet, & il leur fut impossible de lui arracher le moindre aveu. Il supporta ces cruels tourmens avec une fermeté d'ame inébranlable, & ne laissa échapper aucune parole qui marquât la moindre foiblesse. Quelques-uns de ses principaux Conseillers supporterent les mêmes tourmens avec une constance égale. Un de ces malheureux, vaincu par la violence de la douleur, poussa un cris plaintif & douleureux, en jettant un regard languissant sur son Prince. » Croyez-vous, » lui dit Guatimozin, que je sois cou» ché sur un lit de rose «? Cette ré-

ponſe lui ferma la bouche, il étouffa les murmures qui auroient pû ébranler ſes Compagnons, ou troubler la tranquillité d'ame de Guatimozin, & expira dans cet acte d'obéiſſance pour ſon Souverain. Cette ſcélérateſſe fut commiſe à l'inſçu de Cortez. Il n'en eut pas plutôt avis, qu'il fondit ſur ces infames bourreaux, & leur arracha leur proie, à demi mutilée, pour les empêcher de pouſſer leur rage plus loin. Mais ce répit fut de courte durée. Ce Prince intérieurement perſuadé de ſa propre dignité, & indigné des mauvais traitemens qu'on lui faiſoit, s'efforça de ſoulever ſes ſujets, ou fut ſoupçonné de vouloir le faire, & Cortez obligé de faire céder ſes ſentimens d'humanité aux loix cruelles de la politique, le fit exécuter à mort.

Quant à Cortez, ni les ſuccès qu'il avoit eus, ni les richeſſes immenſes qu'il envoya en Eſpagne, ne purent le garantir de la rage de ſes ennemis, & ils firent ſi bien, qu'il ſe vit à la fin dépouillé du gouvernement d'un pays qu'il avoit conquis avec tant de dangers & de fatigues. Il mourut en Eſpagne, après avoir obtenu un titre & quelques autres récompenſes de l'Em-

pereur Charles V, à qui il avoit procuré un Empire, & il fut transporté à Mexique, où on l'enterra, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son testament. La politique de la Cour d'Espagne dans ce temps-là, étoit, de donner de grands encouragements & des concessions immenses à tous les aventuriers qui se présentoient; mais après qu'ils avoient fait quelque découverte, ou quelque conquête importante, elle les rappelloit, & envoyoit une autre personne pour recueillir le fruit de leurs travaux. Cette politique étoit certainement bonne, par rapport à un objet, je veux dire, la sûreté du pays conquis; mais, comme toutes les politiques injustes, elle péchoit à un autre égard. Les nouveaux Gouverneurs qu'elle envoyoit, avides & affamés d'argent, qui regardoient à peine les Indiens comme des hommes, en massacrerent un grand nombre, & les épuisant par des travaux insupportables, pour s'enrichir plutôt, ils dépeuplerent le pays de maniere, qu'ils priverent l'Espagne des avantages quelle eût pu retirer d'une conquête aussi étendue. Cortez lui-même, ne fut pas exempt du reproche de cruauté; & l'évêque de Chiapa, que l'on en-

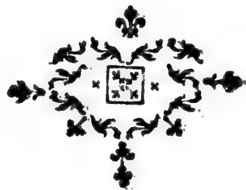
voya pour examiner ſa conduite, & écouter les plaintes des habitans, ne lui a pas été favorable. Il l'accuſe d'avoir fait périr quatre millions d'ames dans la Nouvelle Eſpagne. Il eſt certain, ſoit par ſa connivence ou non, que partie par la néceſſité de la guerre, & partie par l'avarice & l'inſolence des conquérans, il périt un grand nombre d'Indiens; mais il paroît d'un autre côté, que l'évêque de Chiapa, quoique fort honnête homme d'ailleurs, étoit ennemi de Cortez, & l'a accuſé mal à-propos, d'autant plus que les autres Hiſtoriens ne ſont point d'accord avec lui ſur cet article. Je ſuis d'ailleurs perſuadé, qu'il faut beaucoup rabbatre de ce qu'on dit du nombre des habitans de ces contrées. Je crois bien qu'elles étoient infiniment plus peuplées que les contrées incultes & ſauvages de l'Amérique Septentrionale ou Méridionale; mais j'ai peine à croire qu'elles fuſſent auſſi peuplées quon le prétend, ſi l'on peut compter ſur les regles, d'après leſquelles on établit ſon jugement dans ces ſortes de matieres, ni par conſéquent, qu'elles euſſent pû ſouffrir d'auſſi grandes pertes en ſi peu de temps, ſans avoir été

entiérement dépeuplées, ce qui certainement n'a point été.

Puisque j'en suis sur le chapitre de ces cruautés, & qu'on en parle si souvent, je ne puis m'empêcher d'observer, que ce qu'on en dit, n'est nullement fondé sur aucun calcul, mais débité au hazard & par forme de déclamation, à dessein de noircir davantage la réputation de ces premiers aventuriers Espagnols. Mais ils étoient assez méchans, pour n'avoir pas besoin d'exagérer leurs portraits. La vérité est, qu'il périt un grand nombre d'Indiens, & peut-être autant qu'on le prétend, mais ce ne fut qu'au bout d'un certain nombre d'années, & qu'après qu'on les eut réduits à travailler aux mines, & à d'autres ouvrages laborieux, que les Américains sont hors détat de supporter par la nature de leur tempérament, & qu'on les eut abbatus par un esclavage dur & contraire à la saine politique, & qui est le plus grand ennemi de la population.

C'est encore un bruit commun que ces cruautés, du moins pour la plus grande partie, furent commises par un motif de religion, & à l'instigation des prêtres; mais cela n'est pas. Ce

malheureux peuple n'eut d'autre refuge que l'humanité qui restoit encore dans le Clergé, & l'ascendant qu'il conservoit sur les Espagnols, quoique le Clergé qui suivit ces aventuriers, ne fût pas plus zelé pour sa religion que le reste du Clergé d'Espagne, & qu'il fût assez ignorant, & assez peu instruit des principes de la religion qu'il professoit, & qu'il connût assez peu le cœur humain, pour se vanter qu'un seul prêtre avoit baptisé plusieurs milliers d'Indiens en un jour, sans qu'aucun miracle eût contribué à leur conversion, & qu'ils menoient la meilleure du monde, quoiqu'elle fût des plus communes. Mais il est faux qu'ils ayent commis aucun meurtre, ni qu'ils ayent engagé les Espagnols à massacrer aucun Indien, & ce qu'on débite là-dessus, n'est fondé sur aucune preuve.



CHAPITRE XV.

Pizarro & Almagro forment le dessein de conquérir le Pérou. Leurs caracteres. Etat de l'Empire du Pérou. L'Ynca Atabalipa est fait prisonnier.

APRES le Mexique dont je viens de parler, il n'y avoit qu'un seul pays dans l'Amérique, qui méritât en quelque sorte le nom de royaume civilisé, & c'étoit le Pérou. Dans les dernieres années de la guerre du Mexique, les Espagnols ouirent parler de la réputation & des richesses de cette contrée. Après que Pedraria eut été nommé Gouverneur des conquêtes de Balboa, ses Lieutenants s'emparerent de cette vaste contrée que l'on appelle aujourd'hui la Terre Ferme, & y commirent des cruautés dignes du Chef qui les avoit envoyés. Parmi tous les aventuriers qui agirent par ses ordres, il n'y en a point eu de plus fameux que ceux dont je vais parler.

Il semble que la destinée, avoit résolu que tout se passât dans ce nouveau monde d'une maniere extraordi-

naire. Trois bourgeois de Panama, quoique d'un âge extrêmement avancé, entreprirent de conquérir le Pérou, pays qu'ils ne connoiſſoient que par oui dire, mais dont on leur avoit vanté la richeſſe, l'étendue & la puiſſance. Ces trois aventuriers étoient François Pizarro, Almagro, & Ferdinand Lucques, prêtre extrêmement renommé par ſon opulence. Lucques célébra la Meſſe, ils ſe prêterent mutuellement ſerment de fidelité, l'hoſtie fut partagée en trois parties, Lucques en prit une, & donna les deux autres à ſes confédérés. L'expédition qui ſuivit cette confédération, fut accompagnée de difficultés inconcevables, & n'eut preſque aucun ſuccès. Pizarro, qui la commandoit mit deux ans à ſe rendre de Panama, à l'extrémité Septentrionale du Pérou, voyage que l'on fait aujourd'hui dans deux ſemaines, parce que l'on connoît les vents & les courants. Il débarqua, & trouva que le pays étoit auſſi riche qu'on le lui avoit dit, mais qu'il auroit beaucoup de peine à s'en emparer. Il ne l'éprouva que trop tôt, par l'imprudence qu'il eut d'attaquer les habitans, auſſi-tôt après avoir mis pied à terre, & de leur faire

connoître par-là ſes mauvaiſes intentions. Les difficultés qu'il rencontra, & la réſiſtance à laquelle il donna lieu par ſa mauvaiſe conduite, l'obligerent de s'en retourner, ſans avoir rien fait qui mérite la peine d'être rapporté. Mais ni la longueur du temps, ni la grandeur de la dépenſe, ne purent le détourner, ni lui, ni ſes aſſociés d'une entrepriſe qu'ils avoient ſi fort à cœur. Ils réſolurent d'un commun accord, que Pizarro iroit en Eſpagne, pour obtenir de la Cour une exemption du Gouvernement de Pedraria, & la conceſſion de tous les pays qu'ils conquerroient. Pizarro, qui, quoique le moins riche, étoit l'ame de l'entrepriſe, devoit être Gouverneur en chef, & poſſéder en propre deux cens lieues de pays le long de la côte; Almagro, *Adelantado*, ou Lieutenant de Roi; & Lucques, qui étoit prêtre, le premier Evêque, & le protecteur des Indiens. Les autres profits de l'entrepriſe, devoient être également partagés. Mais comme cette entrepriſe étoit dictée par l'avarice, on eut peu d'égard pour la bonne foi. Pizarro n'agit que pour lui ſeul en Eſpagne, & obtint pour lui ſeul la propriété du pays, le gou-

vernement, la lieutenance, en un mot, tout ce qu'un laïque pouvoit obtenir. Almagro fut oublié, & Lucques fut réduit à son évêché occidental.

Il ne fut pas plutôt de retour, que ce trait de mauvaise foi de sa part, pensa ruiner toutes leurs affaires; mais Pizarro, qui sçavoit aussi-bien reculer qu'avancer, céda à Almagro tout ce qu'il pouvoit raisonnablement désirer, de maniere que l'embarquement se fit, mais il ne montoit qu'à cent quatre-vingt hommes.

Avant de passer outre, il convient de dire un mot des personnes qui eurent la conduite de cette grande entreprise. François Pizarro étoit fils naturel d'un Gentilhomme de très bonne famille. Il reçut une éducation proportionnée à sa naissance, car il ne sçavoit pas lire; mais il possédoit au souverain degré cette connoissance des affaires, que l'on acquiert dans le commerce du monde, lors sur-tout qu'on est obligé de subsister par sa propre industrie. Endurci à la fatigue, adroit dans les affaires, ne fixant jamais son cœur à une partie de ses desseins, lorsque le tout étoit en danger, d'une sagacité pénétrante, fourbe, hardi, dissimulé

& cruel. Almagro possédoit assez de cette bravoure deséspérée, & de cette force de corps & d'esprit, si nécessaire dans les desseins de cette espéce. Ils différoient peu par leur naissance. Pizarro étoit un batard, & Almagro un enfant trouvé. Pizarro ne devoit rien à l'éducation; Almagro devoit tout à ses talents naturels. Mais Almagro, élevé dès son enfance dans le camp, avoit toutes les qualités d'un bon soldat; il étoit patient, sobre & laborieux, exempt de l'avarice & de la dissimulation de Pizarro, franc, généreux, & sa cruauté, la maladie ordinaire des aventuriers qui furent chercher fortune dans cette partie du monde, s'adoucit beaucoup par le commerce qu'il eut avec une femme Indienne, laquelle modéra insensiblement la sévérité d'un veteran accoutumé au sang, & lui inspira quelque compassion pour ses malheureux compatriotes.

L'Empire du Pérou étoit gouverné par une race de Rois, appellés *Yncas*, dont celui qui régnoit alors étoit le douzieme. Le premier de cette race, qui se nommoit Mango Capac, étoit un Prince d'un grand génie, & doué de cet enthousiasme, qui met un

homme en état d'opérer de grands changemens, & de s'ériger en Légiſlateur d'une nation qui commence à ſe former. S'étant apperçu que les habitans du Pérou étoient naturellement ſuperſtitieux, & avoient une vénération toute particuliere pour le ſoleil, il prétendit qu'il deſcendoit de ce luminaire, & qu'il étoit revêtu de ſon autorité, pour venir affermir ſon culte ſur la terre. Ce peuple crédule ayant ajouté foi à ſon diſcours, il s'empara d'un vaſte territoire, & en conquit un autre par les armes; mais il n'employa l'artifice & la force que pour de bonnes fins. Il réunit & civiliſa un peuple barbare, qui vivoit dans les champs à la façon des brutes; il lui donna des loix & des arts, adoucit leurs mœurs par l'établiſſement d'une religion bienfaiſante & remplie d'humanité, de maniere qu'il n'y avoit aucun endroit dans l'Amérique où l'Agriculture & les arts fuſſent ſi bien cultivés, & où le peuple fût plus humain & plus induſtrieux. Les Yncas, comme deſcendus d'une origine auſſi ſacrée, étoient reſpectés comme des Dieux. Il n'y avoit aucun pays, même ſans en excepter l'Aſie, où l'on

fût plus soumis à l'autorité royale; mais cette obéissance ne tenoit en rien de l'esclavage. Quant au caractere des Péruviens, il paroît qu'ils ressembloient beaucoup aux anciens Egyptiens. Etablis comme eux dans un climat pur & serein, ils se distinguoient sur tous les autres Indiens par leur industrie & leur sagacité, cultivant les arts, sans les porter jamais à leur perfection; superstitieux, & d'un caractere peu propre à la guerre.

L'Ynca Guaiana Capac, ayant conquis la province de Quito, qui fait aujourd'hui partie du Pérou Espagnol, pour s'en assurer la possession, épousa la fille du Roi du pays. Il en eut un fils appellé Athualpa, ou Atabalipa. Il avoit eu de son premier mariage un fils nommé Huescar, qui hérita de ses autres domaines. A sa mort, Huescar, son aîné, prétendit hériter de tous ses domaines, tant de ceux qu'il avoit acquis, que de ceux dont il avoit hérité de ses ancêtres. Atabalipa, son cadet, sans y rien prétendre, voulut garder Quito, comme lui appartenant par le double titre de fils du conquérant, & de celle à qui ce royaume appartenoit, outre qu'il lui avoit été

légué par le défunt Ynca. La dispute s'échauffa, & dégénéra en une guerre civile, dans laquelle, après différents revers de fortune, la victoire se déclara pour Atabalipa, lequel non-seulement battit son frere, & s'empara de ses domaines, mais le prit prisonnier, & le fit enfermer dans le château de Cusco. Tel étoit l'état des affaires, lorsque les Espagnols arriverent dans le Pérou. Ils s'y signalerent par quantité d'exploits, dont la renommée se répandit bien-tôt dans le pays, & y causa une alarme générale. Comme c'est l'ordinaire dans les rumeurs effrayantes, il s'éleva de nouvelles superstitions, & les anciennes se réveillerent pour augmenter le trouble & la confusion. Il y avoit chez les Péruviens une tradition, qu'un de leurs anciens Princes avoit eu un songe, dont il avoit ordonné que l'on conservât le souvenir. Il crut voir un homme habillé depuis la tête jusqu'aux pieds, lequel avoit une grande barbe, & conduisoit un animal, tel qu'on n'en avoit jamais vu; & que les Dieux lui avoient en même-temps déclaré, que cet homme gouverneroit le pays. Pizarro avoit envoyé à Atabalipa un Cavalier Espagnol pour

traiter avec lui. Ayant été obligé de mettre pied à terre, on ne l'eut pas plutôt vû conduire ſon cheval par la bride, que le ſonge ſe trouva vérifié, le bruit s'en répandit dans les provinces les plus éloignées avec une rapidité extraordinaire, & plongea toute la nation dans une frayeur extrême.

Atabalipa, nouvellement établi ſur un trône précaire, fut extrêmement alarmé de cet événement; car un nouveau Monarque a tout à craindre de ce qui peut remuer l'eſprit d'un peuple, qui n'eſt point encore affermi dans l'obéiſſance qu'il doit à ſon Souverain. Il réſolut, s'il étoit poſſible, d'empêcher que ſes ennemis ne tiraſſent avantage de l'arrivée de ces étrangers, en les attachant à ſes intérêts par tous les moyens imaginables. Il reçut les Ambaſſadeurs que Pizarro lui avoit envoyés avec les plus grandes marques d'honneur, quoiqu'il goutât auſſi peu leur diſcours, qu'ils goûtoient le ſien. Il fut lui-même recevoir Pizarro, accompagné d'une nombreuſe ſuite de domeſtiques, auxquels il défendit de faire la moindre inſulte à ces étrangers, vû que c'étoient ceux dont ſon prédéceſſeur avoit annoncé la venue,

& qu'ils étoient comme lui fils du soleil. Pizarro, qui étoit venu le joindre avec d'autres vûes, le convainquit bien-tôt, qu'il lui convenoit d'user d'une autre précaution. Leur entrevûe se fit près d'un Temple célébre, où les Espagnols étoient rangés en ordre de bataille, & avoient mis un parti en embuscade. Cette circonstance ne permettoit point de douter du dessein de Pizarro. Le premier qui s'adressa à l'Ynca, fut un religieux, nommé le Pere Vincent, lequel n'eut pas de honte de dégrader son caractere, en devenant l'instrument d'un crime. Il s'avança, avec un crucifix dans les mains, & commença assez mal à-propos à s'étendre sur la naissance & les miracles de Jesus-Christ, l'exhortant à embrasser le christianisme, sous peine de damnation éternelle. Il lui parla ensuite avec la même éloquence de l'Empereur des Romains, le pressant de reconnoître son autorité, & le menaçant, en cas qu'il refusât de le faire, que Dieu endurciroit son cœur, comme il avoit endurci celui de Pharaon, & le châtieroit des mêmes plaies, dont il avoit châtié l'Egypte. L'Ynca, quoiqu'extrêmement surpris de son discours,

ſe comporta avec autant de décence que de gravité, & lui dit, qu'il croyoit que lui & ſes compagnons étoient véritablement les fils du ſoleil, ſe recommanda lui & ſes ſujets à leur protection, ajoutant qu'il ne doutoit point qu'ils ne ſe conduiſiſſent comme il convenoit de le faire à des deſcendants d'une Divinité auſſi bienfaiſante.

Pendant ces diſcours, les ſoldats Eſpagnols, qui étoient venus au Pérou pour tout autre motif que celui d'entendre des ſermons, ayant apperçu une quantité conſidérable d'or dans le Temple voiſin, ſe laiſſerent entraîner à leur zele, & y entrerent pour le piller. Les prêtres voulurent les en empêcher, ſur quoi on en vint aux mains, ce qui effraya ſi fort notre Apôtre, qu'il laiſſa tomber ſon crucifix & ſon bréviaire, & s'enfuit ſans oſer regarder ſon proſélyte. Les Eſpagnols, qui étoient occupés du pillage, le voyant fuir, ſoit qu'ils s'imaginaſſent que les idolâtres avoient fait quelque violence à leur prêtre, ou qu'ils cruſſent que c'étoit un ſignal que Pizarro leur faiſoit de donner, mirent l'épée à la main, attaquerent les gardes & les domeſtiques de l'Ynca, qui n'oſoient ſe défendre,
pour

pour ne point contrevenir à l'ordre de leur Souverain, & en tuerent cinq mille, (c'étoit à-peu-près le nombre auquel les Indiens se montoient), lesquels combattoient, sans aucun soin de leur vie, & s'empressoient de joindre la litiere de l'Empereur, pour mourir à ses pieds, & cela avec tant d'empressement, qu'à mesure que ses gardes étoient tués, d'autres venoient aussi-tôt prendre leur place, pour partager leur destinée. L'Ynca fut enfin pris lui-même & fait prisonnier, par un acte de trahison sans exemple, & exécuté avec une barbarie qu'aucun motif ne peut justifier. Le pillage de son camp, dont la richesse surpassoit tout ce que les Européens avoient vû jusqu'alors, fut leur récompense.

Ce Prince infortuné ne se laissa point abbatre à sa captivité. Voyant que sa liberté avoit été sacrifiée à l'avarice des Espagnols, il se flatta de la recouvrer en les prenant par leur foible. Il commença à traiter avec eux de sa rançon, & leur offrit des sommes, qui les déterminerent bien-tôt à accepter ses offres. Non-seulement on leur livra les ornemens & les meubles que ses prédécesseurs avoient acquis pendant

plusieurs siecles, mais encore les trésors qui étoient consacrés dans les temples, pour sauver celui qui étoit le soutien du royaume & de la religion. Sur ces entrefaites, trois Espagnols qu'on avoit envoyés à Cusco, pour veiller sur les ouvrages qu'on y faisoit faire, s'aboucherent avec Huescar. Celui-ci, connoissant aussi-tôt leur foible, & l'usage que son frere en avoit fait, se plaignit hautement de l'injure qu'on lui avoit faite, pria les Espagnols de le protéger & de prendre sa défense, leur promettant trois fois plus que ce qu'Atabalipa étoit convenu de leur donner pour sa rançon. Il reçut une réponse très favorable. Cependant les Espagnols traiterent l'Ynca avec toute sorte de politesse, & permirent à ses domestiques de le voir, à condition qu'ils ne feroient aucune mention de sa liberté. Il n'eut pas plutôt appris la négociation qu'Huescar avoit entamée avec les Espagnols, & l'arrivée d'Almagro, lequel leur amenoit un renfort, qu'il tomba dans de grandes appréhensions. Pour les faire cesser, il donna aussi-tôt ordre que l'on fît mourir Huescar.

D'un autre côté l'arrivée d'Almagro

n'embarrassa pas peu Pizarro. Ce Général, ayant appris que celui-ci avoit saisi l'Ynca & tous ses trésors, & ayant dejà éprouvé sa mauvaise foi, résolut du consentement de ses principaux Officiers, de lui abandonner la part qu'il y avoit, & d'aller chercher fortune ailleurs. Pendant qu'ils agitoient cette affaire, son Secrétaire, qui ne l'aimoit point, avertit Pizarro de son dessein. Celui-ci, sentant combien cette démarche nuiroit à son entreprise, vû la modicité de ses forces, dans un pays éloigné de tout secours, & où il s'étoit fait abhorrer par l'action détestable qu'il venoit de commettre, comprit que le seul moyen de rétablir ses affaires, étoit de dissipper les soupçons d'Almagro. Pour cet effet, il commença par sacrifier son Secrétaire, en avertissant Almagro de sa trahison. Ensuite, quoique l'or fût le grand objet de ses entreprises, il résolut d'en abandonner une partie, pour sauver l'autre. Il promit de partager également le butin avec Almagro, sans faire aucune distinction des soldats dans la distribution qui en seroit faite. Cette conduite produisit une entiere réconciliation entre eux, laquelle fut bien-

tôt ſuivie de la rançon de l'Ynca. Mais cet immenſe tréſor, qui étoit l'objet capital de leurs travaux & des crimes qu'ils avoient commis, ne fut pas plutôt entre leurs mains, que peu s'en fallut qu'il ne ruinât entiérement leurs affaires. On prétend, & la choſe eſt aſſez vraiſemblable, qu'il excédoit la ſomme d'un million, cinq cens mille livres ſterlings, ſomme très conſidérable dans le ſiecle où nous ſommes, & prodigieuſe pour ce temps-là. Lorſqu'on vint à la partager, il ſe trouva, après qu'on eut prélevé le quint pour l'Empereur, & la part des Commandans & des Officiers, que chaque ſoldat eut plus de deux mille livres ſterlings. Cette fortune paſſoit leur eſpérance, mais les ſoldats étoient épuiſés de fatigues, & la plûpart démanderent à ſe retirer, pour pouvoir jouir en repos de leur bien. Une pareille propoſition ne s'accordoit point avec les vûes ambitieuſes des Généraux. Almagro étoit ſur le point d'employer la voie de la rigueur pour les forcer à obéir, mais Pizarro l'en empêcha. » Laiſſez les aller, lui dit-il, ils ne » ſçauroient nous rendre un plus grand » ſervice; au lieu de poltrons & de

» mutins que nous aurions ici, ils » nous tiendront lieu chez eux d'offi» ciers de recrue; car lorſqu'on verra » la fortune qu'ils ont faite avec auſſi » peu de mérite, il ſe préſentera bien» tôt des hommes pour prendre leur » place «. Là-deſſus on permit aux ſoldats de ſe retirer, & il y en eut quantité qui partirent. La prophétie de Pizarro ſe trouva vraie en ſon temps, & leur armée ne manqua jamais de recrues.

CHAPITRE XVI.

L'Ynca eſt aſſaſſiné. Pizarro & Almagro ſe brouillent & ſe réconcilient. Expédition d'Almagro dans le Chili. Les Péruviens recommencent la guerre, & aſſiegent Cuſco. Almagro y retourne & les bat. Il ſe brouille de nouveau avec Pizarro. Il eſt battu & puni de mort.

CEPENDANT l'infortuné Atabalipa, dont la grandeur de la rançon ne ſervit qu'à convaincre les Eſpagnols, de la néceſſité de ne jamais le relâcher, ſe ſervit de ſa captivité, pour connoître le génie & les mœurs

de ce peuple. Parmi tous les talents qu'il remarqua en eux, rien ne le ſurprit davantage que leur façon de lire & d'écrire. La choſe lui parut incompréhenſible, quoiqu'il en vît clairement l'uſage. Il ne ſçavoit s'il devoit la regarder comme un talent naturel, ou comme une acquiſition de l'art. Pour le découvrir, il pria un jour un ſoldat d'écrire le nom de Dieu ſur ſon ongle: il s'en fut dans toute l'armée, priant les ſoldats de lui expliquer ce que cela vouloit dire, ce qu'ils firent à ſon grand étonnement. Il le montra enfin à Pizarro, celui-ci rougit, & ne ſçut que lui répondre, ce qui lui fit comprendre, que ce n'étoit point un don naturel, mais un effet de l'éducation, & que Pizarro n'en avoit reçu aucune, de quoi il le railla beaucoup. Ce procédé mortifia beaucoup le Général, & le chagrin qu'il en conçut, joint à ſa cruauté naturelle, lui fit hâter le ſort qu'il avoit préparé depuis longtemps à ſon malheureux priſonnier. Pour que rien ne manquât à la hardieſſe & à l'atrocité de leur barbarie, ils obſerverent à ſon égard toutes les formalités qu'on a coutume d'obſerver dans une juſtice reglée.

Voici quels étoient les principaux chefs de l'accuſation. 1°. Atabalipa eſt idolâtre. 2°. Il a quantité de concubines. 3°. Il diſſipe les revenus du royaume, & leve des taxes ſur ſes ſujets depuis l'arrivée des Eſpagnols. 4°. Il a fait aſſaſſiner ſon frere Hueſcar. On nomma un Procureur général, pour pourſuivre l'accuſation, & un Avocat, qu'on prit parmi les Eſpagnols, pour défendre ſa cauſe. En vain, la partie la plus nombreuſe & la mieux intentionnée de l'armée proteſta-t-elle contre cette procédure, & interjetta-t-elle appel à la Cour d'Eſpagne; en vain allégua-t-elle l'incompétence de Pizarro pour condamner un Souverain étranger, de même que l'abſurdité des crimes dont on le chargeoit. Ce fut au tribunal de ces Juges, & avec l'Avocat qu'on lui avoit donné pour le défendre, que l'Ynca fut condamné à être brûlé vif. Pour completter cette violation & ce mépris de toutes les loix divines & humaines, le même pere Vincent, qui s'étoit ſi fort ſignalé dans la premiere occaſion, eut ordre de ſe rendre auprès de lui, pour l'exhorter & l'inſtruire dans ſes derniers moments. Le principal argument dont

il se servit pour le convertir au Christianisme, fut que s'il embrassoit la foi, au lieu de le brûler vif, on se contenteroit de l'étrangler. Ce Prince se soumit à recevoir le baptême, & fut aussitôt étranglé dans sa prison. Pizarro, pour couronner sa cruauté & son infamie, lui fit faire des obséques magnifiques, & prit le deuil, comme s'il eût été véritablement affligé de sa mort.

On n'eut pas plutôt appris la mort de l'Ynca, que la principale noblesse de Cusco, établit pour Roi le frere d'Huescar; Pizarro nomma le fils d'Atabalipa, pour occuper le trône; & deux Généraux Péruviens usurperent la souveraineté pour eux. Ce fut ainsi que cette malheureuse contrée, fut déchirée tout à la fois par des étrangers, & par une guerre civile. Cependant, dans cette malheureuse situation, les Péruviens remporterent quelques avantages considérables sur les Espagnols, & leur firent plusieurs prisonniers, du nombre desquels étoit le Procureur général, qu'ils firent mourir sans aucune formalité, comme il le méritoit. Ayant appris que les autres prisonniers avoient protesté contre la mort de leur Empereur, ils les renvoyerent généreu-

ſement. Ces avantages remportés par les Péruviens, obligerent les Eſpagnols à entrer en négociation ; car Pizarro faiſoit la paix ou la guerre, ſelon que ſes affaires l'exigeoient. Il profita de cet intervalle pour établir les Eſpagnols dans le pays, & pour jetter les fondemens de la fameuſe ville de Lima. Mais lorſqu'il ſe ſentit aſſez fort, il recommença la guerre avec les Indiens, & après bien des difficultés, ſe rendit maître de Cuſco, qui étoit dans ce temps-là la capitale de l'Empire.

Mais pendant qu'il s'établiſſoit ainſi par-tout, par la violence & par la fraude, toute la fabrique de ſes deſſeins fut ébranlée, à l'occaſion d'une diſpute qui s'éleva entre lui & ſon collegue Almagro. Ces deux Généraux ne s'aimoient ni ne ſe reſpectoient ; car ce n'eſt point la reſſemblance, mais la bonté des mœurs qui engendre l'amitié. Il eſt vrai que le beſoin les obligea pendant quelque temps à garder les apparences, mais connoiſſant tous deux leurs mauvaiſes intentions, ils n'épioient que l'occaſion d'empiéter l'un ſur l'autre. On venoit de recevoir des nouveaux renforts, & des nouvelles conceſſions d'Eſpagne. Pizarro ob-

tint deux cens lieues de pays le long de la côte, au midi de ſon premier gouvernement. Almagro en obtint deux cens de plus au midi de Pizarro. Jugeant, ou prétendant juger, que la riche & importante ville de Cuſco n'étoit point compriſe dans la conceſſion de Pizarro, il ne voulut plus le reconnoître pour ſon ſupérieur, & prétendit avoir cette ville, comme lui appartenant en propre. Le frere de Pizarro, qui y commandoit en ſon lieu & place, refuſa de la lui remettre. Almagro s'opiniâtra à la vouloir, & ils étoient ſur le point de décider cette diſpute à la pointe de l'épée, lorſque Pizarro, en ayant eu avis, partit de Lima, où il étoit pour lors, & malgré ſa maladie, ſe rendit à Cuſco avec une diligence incroyable. Il dit à ſon collegue qu'il étoit en état de ſoutenir ſon droit par les armes; mais qu'il aimoit mieux employer la raiſon pour le convaincre; que les liaiſons qui ſubſiſtoient entr'eux, & leurs beſoins communs, l'empêcheroient toujours d'en venir à des partis violents; qui, quoiqu'ils puſſent être favorables à l'un ou à l'autre, le ſeroient encore plus à leur ennemi commun. Il lui prouva que

Cuſco étoit compris dans ſon gouvernement, & l'aſſura, que quoiqu'il fût réſolu à défendre ſon droit de toute ſa force, il étoit également diſpoſé à employer cette force, ſon bien, ſon conſeil, en un mot, tout ce qui dépendoit de lui, pour mettre Almagro en poſſeſſion de ce qui lui appartenoit légitimement; que ſon gouvernement étoit plus au midi que Cuſco, & ne le cédoit point au ſien, tant par ſes richeſſes, que par la facilité d'en faire la conquête.

L'arrivée de Pizarro, la dextérité avec laquelle il ſe conduiſit, & le mélange judieux de fermeté & de flexibilité dont il uſa, firent une telle impreſſion ſur Almagro, qu'il ſe réconcilia de nouveau avec lui; & joignant à ſes troupes autant de celles de Pizarro qu'il jugea néceſſaires, il pénétra avec beaucoup de danger & de difficulté dans le Chili, où il perdit un grand nombre de ſes ſoldats, en traverſant des montagnes d'une hauteur immenſe, & couvertes en tout temps de neige. Cependant, il réuſſit en partie dans ſon entrepriſe, ayant conquis la plus grande & la meilleure partie du pays.

Il y avoit certainement dans les quatre cens lieues de pays que Pizarro

avoit obtenues, aſſez de terrein pour ſatisfaire ſon ambition, quelque grande qu'elle fût; il pouvoit même ſans ſe nuire, en abandonner une partie, pour s'aſſurer la poſſeſſion du reſte; mais ſa cupidité l'aveugla au point de lui faire diviſer ſes forces, & d'envoyer Almagro à une expédition, dans un pays éloigné & ſauvage, & cependant il crut avoir fait un trait d'une fine politique. Il ne fut pas long-temps à ſe convaincre du contraire. L'Ynca n'eut pas plutôt appris que les troupes Eſpagnoles s'étoient ſéparées, qu'il demanda permiſſion au frere de Pizarro, pour lors Commandant de Cuſco, d'aſſiſter à une fête ſolemnelle, que ſa nation célébroit à quelque diſtance de la ville. Cette fête étoit une eſpéce d'aſſemblée des Etats du royaume. L'Ynca ayant obtenu la permiſſion qu'il demandoit, profita de cette occaſion pour repréſenter à ſes ſujets, de la maniere la plus pathétique, la miſere dans laquelle la nation étoit réduite; l'établiſſement des Eſpagnols, les villes qu'ils avoient bâties, la garniſon qu'ils tenoient à Cuſco, & la garde qu'ils avoient miſe auprès de ſa perſonne. Qu'il étoit réſolu pour l'a-

mour d'eux de hazarder ſa vie, & tout ce qu'il avoit de plus cher ; qu'ils ne pouvoient choiſir un temps plus favorable pour agir, puiſque leurs ennemis s'étoient ſéparés, pour aller chercher d'autres royaumes, & ſatisfaire une ambition que rien ne pouvoit aſſouvir. L'aſſemblée étant entrée unanimement dans les mêmes ſentiments, on fit ſoulever tout le pays, & les Eſpagnols qui étoient reſtés au Pérou, ne purent empêcher que l'Ynca ne vint aſſiéger Cuſco, avec une armée de deux cens mille hommes. La garniſon de Ferdinand Pizarro n'étoit compoſée que de ſoixante-dix hommes, mais elle ſe défendit avec tant de bravoure, & ménagea ſi bien ſon artillerie & ſes ſorties, que les Péruviens, qui n'entendoient rien aux ſiéges, ne purent la forcer.

Almagro ayant eu avis du danger auquel Cuſco étoit expoſé, & de la révolte générale des Péruviens, abandonna ſes nouvelles conquêtes, pour ſauver celles qu'il avoit déja faites, & n'eut pas moins à ſouffrir de la chaleur & de la ſécchereſſe, qu'il avoit ſouffert du froid. A ſon approche, les Indiens leverent le ſiége, & il fut reçu avec une joie univerſelle de Ferdinand Pi-

zarro & de la garnifon, que la longueur du fiége avoit épuifée.

Almagro, fatigué d'une marche auffi longue & auffi laborieufe, & fâché d'être obligé dans le déclin de fa vie de courir après de nouvelles conquêtes, tandis que Pizarro reftoit tranquille, & jouiffoit feul du fruit de leurs communs travaux, réfolut de faire revivre fes prétentions fur Cufco. Il y avoit une efpéce de droit, depuis qu'il en avoit fait lever le fiége, & des forces fuffifantes pour le foutenir. Ferdinand & Gonzales, tous deux freres de Pizarro, ayant voulu lui réfifter, furent mis en prifon, & le refte de l'armée fe joignit à lui, ou fubit le même fort.

Pizarro, qui ignoroit l'arrivée d'Almagro, & la démarche qu'il avoit faite, leva une armée pour aller au fecours de Cufco; mais il trouva en y arrivant, qu'il avoit affaire à un ennemi d'une autre efpéce que les Indiens. Almagro, après avoir effayé en vain de corrompre fa fidelité, l'attaqua & la mit en déroute. Après cet avantage, fes amis lui repréfenterent qu'il devoit profiter de fa bonne fortune, & travailler à s'établir de maniere qu'il n'eût plus rien à craindre. Ils lui confeillerent de

faire mourir les priſonniers qu'il avoit faits ſur Pizarro, & de marcher en droiture à Lima, pour ſe ſaiſir de ſon rival, ſur la reconciliation duquel il ne devoit point compter, & qui, tant qu'il ſeroit le maître de la côte, ne manqueroit jamais de moyens, de lui faire ſentir le poids de ſon inimitié. Almagro eut aſſez d'humanité pour rejetter la premiere partie de ce conſeil, & aſſez de foibleſſe, pour ne point écouter la derniere. Il craignoit, en entrant en armes dans le gouvernement d'un autre, de paſſer pour rebelle, & pour éviter ce nom, il s'expoſoit au châtiment que méritent ceux qui ſe rendent coupables de ce crime. Il ne faiſoit pas attention qu'après avoir trempé dans une guerre civile, il devoit ſoutenir la démarche qu'il avoit faite, juſqu'à ce qu'il eût obtenu ſon but; que la conquête ſeule pouvoit décider de leur droit, & que celui qui eſt le plus fort, eſt toujours ſûr d'avoir raiſon, quelque tort qu'il puiſſe avoir d'ailleurs. Pendant qu'il délibéroit ſur la route qu'il devoit tenir, Gonzales Pizarro ſe ſauva avec une centaine de ſoldats, qui étoient attachés à ſes intérêts.

L'intérêt de Pizarro, qui étoit hors d'état de continuer la guerre, & qui pouvoit à tout moment recevoir un renfort, étoit de ne point porter les choſes à l'extrémité; & celui d'Almagro, de les terminer promptement. Tout dépend de ſçavoir ménager le temps, & c'eſt ce que peu de perſonnes ſçavent faire. Pizarro eut recours à la négociation; il promit beaucoup, offrit un Port de mer, & convint de ſoumettre la déciſion de leurs différens à l'autorité royale; mais il demanda pour préliminaire, que ſon frere Ferdinand fût élargi. Almagro n'ignoroit point la mauvaiſe foi de ſon compétiteur; & cependant il fut aſſez foible pour abandonner le ſeul gage qu'il eût de la ſûreté de ſa promeſſe. Gonzales ne fut pas plutôt en liberté, qu'il mena un renfort à ſon frere; & Pizarro, qui ne manquoit point de capacité, ſe prépara à agir avec vigueur. Le traité fut oublié.

Le pays qui tenoit pour Almagro, étoit ſéparé de celui de Pizarro, par de hautes montagnes, qu'on ne pouvoit traverſer qu'à l'aide de quelques défilés, roides & dangereux. Les amis d'Almagro lui conſeillerent de s'en em-

parer le premier ; mais il étoit si infatué de sa fausse sécurité, qu'il refusa d'envoyer des troupes, pour occuper ces postes importants, de maniere que l'ennemi s'en saisit sans la moindre opposition. Il avoit encore une ressource, & elle étoit fort bonne. La ville de Cusco étoit bien fortifiée, défendue par une bonne garnison, & l'ennemi n'avoit pas assez de provisions pour en faire le siége. Mais comme il avoit auparavant ruiné ses affaires, pour avoir trop temporisé, il les détruisit cette fois entiérement, par trop de précipitation & de témérité. Il ne réfléchit point aux avantages de sa situation, & résolut, malgré le sentiment de tous ses Officiers, de hazarder sa fortune dans une bataille ; se fiant sur sa supériorité, & méprisant un ennemi dont il croyoit les troupes hors d'état de service ; mais il éprouva trop tard, qu'elles étoient composées de vétérans braves, & parfaitement bien disciplinés. Le combat fut des plus vifs & des plus opiniâtres ; & Almagro & ses troupes se comporterent d'une maniere qui ne démentit point leurs premiers exploits ; mais après un combat opiniâtre, elles furent entiérement défai-

tes. Almagro lui-même fut fait prisonnier, & devint, à l'âge de soixante-treize ans, la victime d'un emportement qu'on pardonneroit à peine à un jeune soldat; mais qui est très blamable dans un vieux Général expérimenté, qui ayant établi sa réputation, ne doit agir que conformement à l'expérience qu'il a acquise, & aux circonstances de l'affaire, dans laquelle il se trouve engagé.

Pizarro étant maître d'un rival qui lui avoit causé de si vives alarmes, résolut de ne lui faire aucune grace. En dépit de l'âge d'Almagro, dont il devoit avoir d'autant plus de pitié, qu'il n'en avoit rien à craindre; de la vie militaire qu'ils avoient menée ensemble; de leurs dangers & de leurs triomphes; des sentimens de reconnoissance qu'il devoit avoir pour cet infortuné vieillard, qui avoit contribué à sa grandeur; enfin de l'humanité dont il avoit usé envers son frere, circonstance dont Almagro le fit souvenir, pour l'engager à le laisser mourir paisiblement dans son lit, Pizarro fut sourd à tout; excepté à sa politique barbare, qui lui faisoit sacrifier toutes les vertus à la sûreté de ses plus bas desseins. Al-

magro fut jugé dans les formes, condamné & étranglé dans sa prison. Il fut ensuite décapité publiquement sur un échaffaut, & son corps resta longtemps sans sépulture. Un esclave négre l'enterra en cachette. Malgré la compassion que causa cette exécution barbare, le peuple ne put s'empêcher de se rappeller la triste destinée d'Atabalipa, & la part qu'Almagro avoit eue à sa mort.

CHAPITRE XVII.

L'armée des Péruviens se débande. Conspiration contre Pizarro. Il est assassiné.

DURANT les troubles de cette guerre civile, l'Ynca prit une résolution extraordinaire. Il congédia ses troupes, & se retira dans les montagnes. Tant que nous serons en armes, dit-il, la crainte unira les Espagnols, mais nous ne serons pas plutôt dispersés, qu'ils se détruiront les uns les autres. Cette résolution, à ne l'envisager que d'un côté, a quelque chose de grand & d'héroïque, mais elle ne paroît plus telle,

lorſqu'on la regarde ſous un autre point de vûe. Lorſqu'un Prince abandonne ſes Etats, le peuple, qui a beſoin d'être gouverné, peut confier les ruines du gouvernement à ſon ennemi. Il eſt extrêmement difficile de raſſembler une armée, lorſqu'elle eſt une fois diſperſée ; & dailleurs, il eſt faux qu'une guerre civile détruiſe toujours ceux qui y ſont engagés. Cette démarche étoit digne d'un Barbare qui ignoroit la politique, & l'événement en fit voir la fauſſeté.

Ce fut un malheur pour les Péruviens d'être diviſés entre eux, lorſque les Eſpagnols entrerent dans leur pays ; mais il fut encore plus grand, lorſque les Eſpagnols étant venus à ſe brouiller, ils ſe mêlerent de leurs querelles. Almagro & Pizarro avoient des armées d'Indiens, ce qui accoutuma ces peuples à leur obéir, & les attacha à leurs intérêts. Cela joint au défaut d'un plan regulier de défenſe de la part de leur Empereur & de ſes Généraux, fut cauſe que Pizarro s'empara ſans peine de cet Empire, eu égard à la grandeur de l'entrepriſe. Cette conquête donna à Pizarro la connoiſſance de pluſieurs autres contrées fort riches, dont il

pouvoit également s'emparer. Il ſuivit les traces d'Almagro dans le Chili, & ſoumit une grande partie de cette contrée. Orellana, un de ſes Commandans, paſſa les Andes, & deſcendit juſqu'à l'embouchure de la riviere des Amazones, voyage immenſe, mais auquel il dut la connoiſſance d'un pays riche & délicieux; mais comme il eſt plat, & qu'il n'y a point de mines, les Eſpagnols le négligerent alors, comme ils l'ont négligé depuis.

La mort d'Almagro, & l'influence qu'elle eut ſur la conduite de Pizarro, prouvent combien il eſt néceſſaire pour un grand homme, d'avoir quelqu'un qui le tienne en bride en s'oppoſant aux démarches qu'il veut faire; une pareille oppoſition tient ſa prudence en haleine, & l'engage à veiller ſur ſes paſſions & à les reprimer. Non content d'un territoire de plus de huit cens lieues de long, & d'une largeur immenſe, de richeſſes, que perſonne autre que les Rois de ce pays n'avoit jamais poſſédées, d'une juriſdiction preſque égale à celle d'un Souverain, & d'une ſécurité abſolue, par l'extinction de la ſeule perſonne qui pouvoit la lui diſputer, ſoit par une jalouſie, ſou-

vent inſéparable de la plus haute fortune, ou par l'effet d'un orgueil, qui ne peut ſouffrir l'apparence d'un rival, il réſolut de perdre entiérement tous ceux qui avoient eu quelque liaiſon avec Almagro, ſans s'informer du temps où il convient d'arrêter la ſaignée, & ſans reflèchir que la ſévérité que l'on exerce ſur un petit nombre de perſonnes, produit la crainte & l'obéiſſance, mais que les menaces d'une deſtruction générale, ne produiſent que le déſeſpoir & des réſolutions déſeſpérées. Non content d'avoir fait mourir un grand nombre de perſonnes, il publia un édit, par lequel il défendoit à qui que ce fût, ſous peine de la vie, de recevoir chez lui aucun partiſan d'Almagro, & de l'aſſiſter dans ſes beſoins. Ce parti étoit encore nombreux, quoiqu'errant & fugitif dans le pays. Ses Chefs voyant que Pizarro étoit implacable, formerent le complot de l'aſſaſſiner. Ils avoient quantité de partiſans dans la ville, & ils ſe tinrent cachés, juſqu'à ce que leur complot eût acquis ſa maturité. Pizarro fut informé de leur deſſein, & ne leur laiſſa point ignorer qu'il le ſçavoit. Alarmés de cette nouvelle, & voyant que leur

mort étoit inévitable, douze des principaux conjurés, coururent les rues en plein midi, l'épée nue à la main, criant, vive le Roi, & que le traître meure, & ayant traverſé la grande place de Lima, ils ſe rendirent au palais de Pizarro, où leurs complices vinrent les joindre. Le peuple ſaiſi de cet étonnement, qu'inſpirent pour l'ordinaire les entrepriſes hardies & ſoudaines, ne fit aucune oppoſition. Les conjurés s'emparerent des avenues, & Pizarro, que ſon courage n'abandonna que lorſqu'il ſe vit enveloppé de ſes ennemis, mourut percé de coups, après avoir vendu cherement ſa vie.

Ainſi mourut Pizarro, par un événement qui mérite d'être tranſmis à la poſtérité. Ce grand Conquérant fut maſſacré en plein midi par quelques fugitifs, dans la ville qu'il avoit lui-même bâtie, dans ſon Palais, & au milieu de ſes gardes. Les Péruviens eurent la ſatisfaction de voir le ſecond de leurs Conquérants, terminer ſes jours par le même glaive, dont on s'étoit ſervi contre eux.



CHAPITRE XVIII.

Le fils d'Almagro est nommé Gouverneur. Arrivée du nouveau Viceroi, Vaca di Castro. Il fait mourir le jeune Almagro. Il dissipe les factions, & rétablit la paix dans la province. Il est rappellé. Gonzales Pizarro excite une révolte, & usurpe le gouvernement. Pierre de la Gasca nommé Viceroi. Il bat les troupes de Pizarro & le fait mourir.

APRES que Pizarro se fut perdu par les fausses & cruelles démarches qu'il avoit faites pour se mettre en sûreté, les partisans d'Almagro, enorgueillis de leurs succès, s'étant renforcés, s'emparerent de la ville, & proclamerent pour Gouverneur le fils naturel du vieux Almagro. Ce jeune homme n'avoit pas encore vingt ans, mais son courage & sa capacité méritoient qu'on lui confiât cet emploi, dans une circonstance aussi critique. Mais quoique les partisans de son pere eussent réussi au-delà de leurs espérances, par un effet de la consternation que leur démarche

démarche avoit causée, & de la haine que Pizarro s'étoit généralement attirée par sa cruauté; cependant, la plus grande partie des Espagnols ne voulut point acquïescer à cette nomination irréguliere. Les mieux intentionnés déclarerent, que sans vouloir se mêler des querelles des deux partis, ils étoient résolus d'attendre les ordres de l'Empereur, qu'ils ne pouvoient tarder, & qu'ils agiroient en conséquence.

Les choses étoient dans cet état, lorsque le nouveau Gouverneur Vaca di Castro arriva. Cet homme étoit de très bonne famille, & avoit embrassé la profession d'Avocat; mais s'étant plus attaché aux regles rigides du droit & de la justice, que n'ont coutume de le faire les gens de pratique, il n'acquit point toute la réputation que sa capacité étoit en état de lui procurer. Ce qui l'avoit éloigné du barreau, fut cela même qui le fit connoître & estimer de l'Empereur Charles V, lequel avoit trop de discernement, pour n'être pas frappé d'un caractere aussi singulier que celui d'un homme qui étoit Avocat, sans en exercer la profession, & qui fréquentoit la Cour, sans faire le métier de courtisan. C'est pourquoi

sans aucune sollicitation de sa par. ; sans aucune recommandation d'un Ministre, ou d'un favori, cet homme uni & sans ostentation, se vit placé par sa seule vertu dans le poste le plus important auquel un homme pût aspirer. Etant arrivé dans les Indes, il ne démentit point son premier caractere. Il se conduisit comme un homme qui ne cherche ni à s'attirer des amis, ni à avancer sa fortune, mais à s'acquitter de son devoir, n'ayant égard dans la distribution de ses faveurs, qu'au seul mérite de ceux auxquels il les accordoit. Il ne mettoit aucune différence entre l'Indien & l'Espagnol, lorsqu'il étoit question de rendre justice. Il ne flattoit, ni ne menaçoit personne, & vivant avec toute la modestie d'un simple particulier, il sçavoit soutenir dans les occasions la dignité d'un Gouverneur.

A peine eut-il débarqué, que le jeune Almagro lui envoya une députation, pour justifier sa conduite, & lui proposer un accommodement; mais Castro lui fit dire, qu'il venoit revêtu de l'autorité de l'Empereur, pour lui rendre justice, de même qu'à tout le monde; qu'il ne s'en plaindroit point,

s'il étoit bon ſujet, & que s'il ne l'étoit point, il devoit s'attendre à être châtié, & qu'il ne connoiſſoit point d'autres termes d'accommodement. Ce langage parut nouveau aux Gouverneurs du nouveau Monde, qui avoient preſque oublié qu'ils euſſent un ſupérieur. Là-deſſus Almagro réſolut de tenter le ſort des armes, plutôt que de ſe ſoumettre, ſans s'aſſurer au moins le gouvernement que ſon pere lui avoit laiſſé. Caſtro, de ſon côté, jugeant qu'il ne convenoit point à un Souverain de capituler avec ſes ſujets, ſe mit à la tête de ſes troupes, leſquelles étoient compoſées de ceux qui avoient refuſé d'obéir à Almagro, & lui livra bataille. Elle fut des plus ſanglantes, mais la victoire ſe déclara pour lui.

Pluſieurs Officiers d'Almagro, dans l'eſpoir d'obtenir leur pardon, l'abandonnerent dans le fort du combat, & paſſerent de ſon côté ; mais Caſtro, qui ne croyoit point que leur trahiſon envers leur Chef, dût être regardée comme un ſervice envers la Couronne, les fit tous exécuter à différentes repriſes. Parmi ceux qui ſouffrirent la mort, aucun ne fut auſſi regretté qu'Alma-

gro. Il montra dans ce combat autant de courage, qu'il avoit montré d'humanité & d'honneur dans les autres occasions. Il fut pris & décapité.

La sévérité de ce procédé fit trembler tout le monde, sans rendre le Gouverneur plus odieux. On sçavoit que la passion, ni l'intérêt n'y avoient aucune part. Ils regarderent ces exécutions comme des jugemens du ciel, qui nous afflige lorsqu'il lui plaît, sans qu'on ait lieu de se plaindre ni de murmurer. Il n'accorda aucune grace aux partisans de Pizarro, lesquels faisoient beaucoup valoir le service qu'ils venoient de lui rendre, & murmuroient qu'il ne le récompensât pas mieux. Il leur dit, qu'il sçavoit fort bien distinguer ce qu'on faisoit par un esprit de parti, de ce qu'on faisoit par un principe de fidelité pour son Souverain; qu'ils devoient s'estimer heureux, qu'il oubliât ce qu'ils avoient fait, en considération de ce qu'ils venoient de faire. En un mot, il se conduisit avec tant de fermeté, qu'il soumit entiérement les Espagnols, & les obligea à traiter les Indiens, comme des sujets & comme des créatures raisonnables. Il contraignit le Clergé à remplir les

devoirs de ſa charge, & à travailler plutôt à convertir les Indiens, qu'à amaſſer des richeſſes. Il regla tout ce qui concernoit l'adminiſtration de la juſtice, de la maniere la plus exacte. Il bâtit plusieurs villes, y fonda des écoles & des colléges, & mit les revenus royaux ſur un ſi bon pied, que la conquête de Pérou*, qui auparavant n'avoit ſervi qu'à ſatisfaire l'avarice & la cupidité d'un petit nombre de particuliers, devint un avantage pour le public. Mais pendant qu'il reſtoit dans ſa premiere pauvreté, nonobſtant les confiſcations qu'il faiſoit tous les jours, & qu'il faiſoit des remiſes conſidérables au tréſor royal, les Miniſtres ne recevoient aucun préſent. Cela les détermina à nommer un nombre de Juges, dont l'autorité pût contre-balancer celle de Caſtro. Ils vinrent à bout de leur deſſein. Il s'éleva quantité de diſputes, la Colonie commença à chanceler, on porta de tous côtés des plaintes à la Cour, on interjetta des appels, & les préſents y plurent de tous côtés. Mais ce qui ſatisfaiſoit les Courtiſans pour le moment, eut bien-tôt tari les ſources de ces générofités. Dans la confuſion qu'occaſionnerent ce conflict

de jurisdictions, & les différents systêmes de ceux qui n'avoient que leurs intérêts en vûe ; il ne fut pas difficile à Gonzales, frere du fameux Pizarro, de profiter du mécontentement général, & de se mettre à la tête d'un parti.

Il ne s'agissoit plus d'une dispute entre les Gouverneurs, sur l'étendue de leur jurisdiction. Gonzales Pizarro ne rendoit à l'Empereur qu'une obéissance de pure formalité. Il se fortifia de jour en jour, & cela au point, de faire décapiter un Viceroi qu'on avoit envoyé pour le brider. Il y avoit dans ce temps-là une Flotte dans la mer du Sud, & ayant eu l'adresse de gagner l'Amiral qui la commandoit, il fut en état de tenir en crainte la côte du Mexique, & d'empêcher les secours qu'on pouvoit envoyer contre lui. Il ne désespera même pas d'engager les Espagnols, qui y étoient d'entrer dans sa révolte. La Cour justement alarmée de ses progrès, ayant éprouvé le danger qu'il y avoit, d'envoyer à l'Amérique des gens qui n'avoient d'autre recommandation que leurs importunités & leurs cabales, & sçachant qu'elle s'étoit bien trouvée de celles qui n'avoient pour elles que leur mérite, jetta

les yeux sur un Licentié en théologie, appellé Pierre de la Gasca, lequel ne différoit de Castro, qu'en ce qu'il étoit d'un caractere plus doux & plus insinuant, mais qui possédoit comme lui, le même amour pour la justice, la même grandeur d'ame, & le même désintéressement. Cette douceur de caractere convenoit aux circonstances présentes, de même que la sévérité de Castro, à celles où il s'étoit trouvé; car comme la révolte étoit devenue générale, il ne pouvoit compter que sur les amis qu'il se feroit. Quoique revêtu de la plus ample autorité, il n'avoit ni troupes, ni argent pour la faire valoir; de sorte que le succès de l'expédition, dépendoit entiérement de sa capacité.

Etant arrivé à Mexique, il déclara qu'il venoit avec des sentimens de paix; que son dessein n'étoit point d'user de sévérité, mais de guérir par des moyens doux, les mauvais effets de celles dont ont avoit usé par le passé. Il écrivit même à Pizarro une lettre très obligeante, lui conseillant de se soumettre, & lui offrant le pardon pour lui & pour ses associés. Il prit cependant des mesures plus vi-

goureuſes, & partie par ſon adreſſe; partie par la réputation de probité qu'il s'étoit acquiſe, il leva de grandes ſommes d'argent, & quelques centaines d'hommes. Pizarro, enflé de ſes ſuccès, reçut l'Ambaſſadeur avec beaucoup de hauteur, & lui envoya ſa réponſe, qui étoit auſſi celle de ſes aſſociés, par l'Amiral. Elle contenoit en ſubſtance, qu'il ne ſe démettroit point de ſon gouvernement, & qu'ils ne reconnoîtroient jamais d'autre Gouverneur que lui. L'Amiral avoit ordre d'employer la voie des préſents, & au cas qu'elle ne réuſſit point, de mettre le feu à la ville de Panama, & de lui amener le nouveau Viceroi priſonnier. Pendant ces conférences, l'affaire prit une toute autre tournure, & l'Amiral, au lieu de conduire Gaſca priſonnier au Pérou, l'y tranſporta avec toutes ſes forces, rentra dans l'obéiſſance qu'il lui devoit, & perſuada à tous ſes adhérans, de demeurer fideles à leur Souverain. Le Viceroi ne démentit point la conduite qu'il avoit tenue au Mexique, il fit publier partout la paix & le pardon, & s'étant mis à la tête d'une puiſſante armée, il s'empara des villes de Lima & de

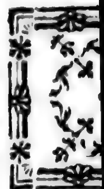
Cuſco, & les détacha du parti de Pizarro, lequel ſe voyant obligé d'évacuer les places fortes dont il étoit en poſſeſſion, hazarda une bataille, dans laquelle il fut fait priſonnier. Il fut auſſi-tôt condamné & exécuté, avec tous ceux qui avoient eu le plus de part à ſa rebellion.

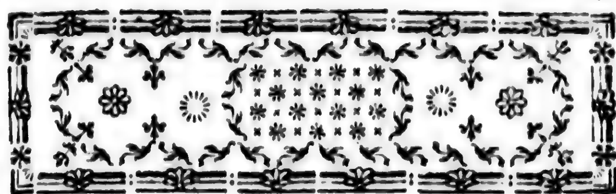
Telle fut la deſtinée de tous ceux qui avoient contribué à la conquête du Pérou. Almagro fut décapité, & ſon fils eut le même ſort; Pizarro fut maſſacré dans ſon propre Palais; ſon frere Ferdinand, retenu priſonnier pendant vingt-trois ans; & ſon autre frere Gonzales, ainſi qu'on l'a vû, fut puni comme traître. Le nouveau Gouverneur, après avoir appaiſé ſa province, par la voie de la rigueur, ſe ſervit de celle de la douceur, pour remédier à ſes déſordres, & pour achever ce que Caſtro avoit été obligé de laiſſer imparfait. Il établit le gouvernement civil, & militaire, & les mines ſur un pied, que cette province eſt devenue dans la ſuite l'objet de la cupidité des Vicerois qui lui ont ſuccédé. Il verſa plus de deux millions dans le tréſor royal, acquitta toutes ſes dettes, & s'en retourna en Eſpa-

gne auſſi pauvre que lorſqu'il en ſortit.

La conquête des deux grands Empires du Pérou & du Mexique, eſt preſque la ſeule choſe qui intéreſſe dans l'Hiſtoire de l'Amérique. Quelques eſcarmouches avec un peuple ſauvage, quelques voyages & quelques découvertes qui ſe reſſemblent en tout, & qui ne différent que par les noms & les ſituations des lieux, ne valent pas la peine de remplir pluſieurs volumes, & ſont des objets auſſi peu curieux qu'inſtructifs. Cependant, lorſque je traiterai des établiſſemens des Européens, je n'oublierai rien dans l'Hiſtoire que j'en donnerai, de tout ce qui peut inſtruire & amuſer le lecteur.

Fin de la premiere Partie.





HISTOIRE DES COLONIES EUROPÉENNES DANS L'AMÉRIQUE.

SECONDE PARTIE.

DES MŒURS DES AMÉRIQUAINS.

CHAPITRE I.

Portrait des Américains. Leur habillement & leur façon de vivre. Leur langue, leur hospitalité, leur caractere. Leur religion & leur superstition. Leur médecine.

LES Aborigénes de l'Amérique, dans toute l'étendue des deux vastes Continents qu'ils habitent, & parmi le nombre infini de nations & de tribus dans lesquelles ils sont divisés,

différent très peu les uns des autres par les mœurs & leurs coutumes, & forment tous un portrait extrêmement frappant de l'antiquité la plus reculée. Quiconque considére les Américains de notre temps, non-seulement étudie les mœurs d'une nation qui subsiste aujourd'hui, mais encore en quelque sorte les antiquités de toutes les nations; ce qui peut répandre beaucoup de lumiere sur plusieurs passages des anciens Auteurs, tant sacrés que profanes. Le sçavant Lafitau à écrit là-dessus avec beaucoup de succès, & son ouvrage mérite d'être plus lû en Angleterre, qu'il ne l'est communément.

Les Américains ont la taille fort haute & plus dégagée que ne l'ont la plûpart des autres nations: ils sont extrêmement forts, mais plus propres à supporter la fatigue, que des travaux serviles, qui les épuisent en peu de temps. Leur force est celle d'un animal de proie, plutôt que d'une bête de charge. Ils ont le corps & la tête platte, ce qui est l'effet de l'art; ils ont les traits réguliers & l'air féroce; les cheveux longs, noirs, droits, & aussi forts que du crin; mais point de barbe. Ils ont la peau d'un rouge foncé,

ce qui eſt une couleur qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils ont ſoin d'entretenir, en s'oignant avec de la graiſſe d'ours.

La premiere fois que les Européens aborderent dans l'Amérique, ils trouverent le peuple entiérement nud, à la réſerve des parties que les nations les plus incultes ont coutume de cacher. Depuis ils ſe ſervent pour les couvrir, d'une étoffe groſſiere qu'ils achetent de nous. Leur vie eſt entiérement uniforme, laborieuſe, pauvre, & languiſſante; & toute leur éducation, dès leur plus tendre enfance, ne tend qu'à habituer leur corps à ce genre de vie, & leur eſprit à infliger, & à ſupporter les plus grands maux. Ils n'ont d'autre occupation que la chaſſe & la guerre. Ils laiſſent l'agriculture aux femmes. Après que la ſaiſon de la chaſſe eſt paſſée, ce qui eſt un exercice qu'ils ſupportent avec beaucoup de patience, & dans lequel ils ſont fort adroits, & qu'ils ont conſommé leurs proviſions, ils paſſent le reſte de leur temps dans une parfaite indolence. Ils dorment la moitié du jour dans leurs cabanes, ils s'amuſent & folâtrent avec leurs amis, & n'obſervent ni modération ni bienſéance dans leur boire & dans leur

manger. Ils ne connoiſſoient point autrefois les liqueurs ſpiritueuſes ; mais aujourd'hui , il n'y a rien qu'ils ne faſſent pour en avoir. C'eſt-là l'unique but qu'ils ſe propoſent dans tous les Traités qu'ils font avec nous ; & c'eſt ce qui leur cauſe des maux indicibles ; car dès qu'ils ont une fois commencé à boire, ils ne gardent plus aucune meſure, mais continuent de s'enyvrer auſſi long-temps qu'ils ont de quoi avoir des liqueurs. Dans cet état, ils s'endorment en plein air, ce qui leur cauſe quantité de maladies qui les conſument. Ils ſe noyent dans les rivieres & dans les marais ; ils tombent dans le feu ; ils ſe querellent, & ſe tuent ſouvent les uns les autres ; en un mot, l'yvreſſe, qui chez nous eſt plutôt un vice moral, qu'un vice deſtructif, eſt pour ce peuple barbare, qui n'a point le talent de réprimer ſes paſſions, une calamité publique. Ceux d'entr'eux qui ſçavent s'en garantir, & le nombre en eſt petit, jouiſſent du fruit de leur tempérance, & parviennent à un âge très avancé. Les déſordres qu'un luxe compliqué a introduit & entretient en Europe, ſont inconnus parmi eux.

Le caractere des Indiens eſt frappant. Ils ſont graves juſqu'à paroître mélancoliques dans leurs occupations ſérieuſes, fort reſervés avec ceux qu'ils fréquentent, très reſpectueux pour les vieillards, d'un tempérament froid & circonſpect, qui fait qu'ils ne ſe hâtent jamais de parler, avant que d'avoir mûrement refléchi ſur ce qu'ils ont à dire, & qu'ils ne ſoient aſſurés que celui qui leur parle n'a plus rien à leur propoſer. De-là vient qu'ils ne peuvent ſouffrir la coutume qu'ont les Européens de parler tous à la fois, & de s'interrompre. Rien n'eſt plus édifiant que la maniere dont ils ſe comportent dans leurs Conſeils & dans leurs Aſſemblées. Chacun y parle à ſon tour, ſelon ſon âge, ſa ſageſſe, ou les ſervices qu'il a rendus à ſa patrie. Pas un mot, pas le moindre chuchotement, pas le moindre bruit, pendant qu'il parle. Nul reproche indécent, nul applaudiſſement déplacé. Les jeunes gens ſont attentifs aux inſtructions que leur donnent les vieillards. Ils leur enſeignent l'hiſtoire de leur nation, ils enflamment leur courage par des chanſons, faites à la louange de ceux de leurs ancêtres qui ſe ſont ſignalés par

quelque exploit militaire ; ils leur apprennent en quoi consistent les intérêts de leur pays, & les moyens de les soutenir.

Il n'y a point de peuple chez qui les loix de l'hospitalité soient plus respectées, ni observées avec plus de générosité & de bienveillance. Leurs maisons, leurs provisions, même leurs femmes, quelque jeunes qu'elles soient, sont au service de leurs hôtes. Ils n'ont pas moins d'humanité & de bienveillance pour leurs compatriotes. Quelqu'un a-t-il fait une mauvaise chasse? a-t-il eu une mauvaise récolte? a-t-il perdu sa maison par un incendie? Tout l'effet que ce malheur produit est, qu'il le met à même d'éprouver la bienveillance & la générosité de ses compatriotes, qui lui font part de tout ce qu'ils ont, & qui pour cet effet ont tout en commun. Mais les Amériquains ont une haine implacable pour les ennemis de leur patrie, & pour ceux qui leur ont fait quelque injure personnelle. Ils déguisent leurs sentiments, ils feignent de se réconcilier, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger par trahison ou par surprise. Ni la longueur du temps, ni l'éloignement

des lieux, ne peuvent appaiſer leur reſſentiment, ni mettre leurs ennemis à couvert. Un Amériquain gravit les plus hautes montagnes, pénétre dans les forêts les plus impraticables, traverſe les plus affreux déſerts pendant pluſieurs centaines de miles, ſupportant l'intempérie des ſaiſons, la fatigue de l'expédition, les extrémités de la faim & de la ſoif, avec une patience, & une gaieté inconcevables, dans l'eſpoir de ſurprendre ſon ennemi, ſur lequel il exerce les cruautés les plus horribles, juſqu'à ſe repaître de ſa chair. Voilà juſqu'où les Indiens pouſſent leur amitié ou leur haine; & tel eſt en général le caractere des ames fortes & courageuſes, mais qui n'ont reçu aucune éducation.

Malgré cette férocité, il n'y a point de peuple qui ſoit plus maître de ſa colere, ni qui ſçache mieux la diſſimuler. On accoutume les Indiens dès leur enfance à ſupporter la raillerie, les brocards, les coups, & les injures avec patience, ou du moins ſans émotion. C'eſt-là un des principaux objets de leur éducation. Rien ne leur paroît plus indigne d'un homme de bon ſens & de courage, que de ſe fâcher & de ſe met-

tre en colere. Ils ſont ſi convaincus de cette vérité, qu'il eſt rare qu'ils ſe querellent, à moins qu'ils ne ſoient pris de vin ou de liqueur, quand même on leur diroit les choſes les plus choquantes. Mais la nature humaine eſt telle, que comme il n'y a point de vertu qu'on ne puiſſe enter ſur les paſſions les plus vicieuſes, de même il n'y a point de bonne qualité qui ne puiſſe dégénérer en vice. C'eſt-là la raiſon pour laquelle les paſſions des Amériquains, lors quelles ſont une fois miſes en mouvement, ſont au-deſſus de ce qu'on peut imaginer de plus furieux & de plus à craindre ; les crimes les plus noirs & les plus atroces ne leur coûtent plus rien.

Les peuples qui ne ſubſiſtent que de la chaſſe, qui vivent ſous des huttes, & qui changent ſouvent de demeure, ſont rarement religieux. Les Amériquains n'ont preſque point de temples. On prétend, à la vérité, qu'il y en avoit, & même de magnifiques chez les Mexicains & chez les Péruviens; mais c'étoient des peuples civiliſés, eu égard à ceux dont je parle ; il n'y a point de comparaiſon à faire entre eux & les Indiens de nos jours. Quelques-

uns paroiſſent n'avoir aucune idée de la Divinité. D'autres penſent un peu mieux ; ils admettent un Etre ſuprême, éternel & incorruptible, qui gouverne tout l'Univers. Ils s'en tiennent à cette connoiſſance, qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, mais ils ne lui rendent aucun culte. Il y a cependant quelques peuples dans l'Amérique, qui rendent une eſpéce d'hommage au Soleil & à la Lune, & qui admettent des Etres inviſibles, qui ſe mêlent continuellement de leurs affaires; ils parlent beaucoup des Démons, des Nymphes, des Fées, & autres choſes équivalentes. Ils ont auſſi des cérémonies, qui marquent quelque eſpéce de culte plus régulier; car ils offrent les prémices de leurs fruits; ils obſervent certaines cérémonies dans le temps de la pleine Lune, & ont dans leurs fêtes quantité de choſes qui montrent qu'ils ont eu autrefois une religion, mais qu'ils ne connoiſſent que par tradition, & dont ils ſe mettent peu en peine de ſavoir la raiſon. Quoique ſans religion, ils ne laiſſent pas que d'être extrêmement ſuperſtitieux; comme c'eſt l'ordinaire de ceux dont la ſubſiſtance dépend entiérement du hazard. Grands

obſervateurs des préſages & des ſonges; avides de lire dans l'avenir, ils ont une infinité de devins, d'augures & de magiciens, qu'ils ont ſoin de conſulter ſur leurs affaires, ſur leur ſanté, leurs guerres, leur chaſſe. Leur médecine conſiſte dans une eſpéce de magie, dont leurs Prêtres ſeuls ſont dépoſitaires. Les malades ſont naturellement enclins à la ſuperſtition, & les ſecours qu'ils peuvent attendre des hommes, ſont ſi foibles, qu'il n'eſt pas étonnant que dans tous les pays & dans tous les temps, les peuples, dans cette fâcheuſe circonſtance, ayent mis leur confiance dans la Providence & ſe ſoient flattés d'un ſecours ſurnaturel.

Leurs Médecins ne connoiſſent qu'un ſeul reméde, pour telle eſpéce de maladie que ce puiſſe être. Ils enferment le malade dans une petite cabane, au milieu de laquelle eſt une pierre rougie au feu, ſur laquelle ils verſent continuellement de l'eau, juſqu'à ce que le malade ſoit tout en ſueur, après quoi ils le plongent dans la riviere la plus prochaine; ce qu'ils repétent auſſi ſouvent qu'ils le jugent néceſſaire, & par cette méthode ils opérent quelquefois des cures extraordinaires. Mais il

arrive ſouvent auſſi, que le malade meurt dans l'opération, ſur-tout dans les maladies que les Européens ont apportées dans le pays, entr'autres dans la petite vérole, qui fait chez eux des ravages affreux, ce que j'attribue en partie à cette méthode. Ils connoiſſent auſſi quelques ſpécifiques d'une efficacité ſurprenante, mais dont ils attribuent la vertu aux cérémonies magiques avec leſquelles ils les adminiſtrent.

CHAPITRE II.

Gouvernement des Amériquains. Leurs aſſemblées. Leurs Orateurs. Leurs fêtes. Maniere dont ils rendent la juſtice.

L'AMOUR de la liberté, eſt la paſſion dominante des Amériquains. Ils lui ſacrifient toutes choſes. C'eſt pour elle qu'ils ſupportent patiemment les beſoins & les miſeres de la vie, & leur éducation ne tend qu'à fortifier cet amour dans eux. On leur laiſſe une liberté entiére, on ignore ce que c'eſt que de les battre, & encore moins de les gronder. Ils prétendent que la rai-

ſon ſeule ſuffit pour diriger la conduite de leurs enfans, lorſqu'ils ont atteint l'âge de la connoître, & qu'avant ce temps-là, ils ne ſçauroient commettre de grandes fautes. Mais que les châtimens peuvent abbatre cet eſprit libre & martial, qui fait la gloire de leur nation, en les obligeant à n'agir que par des motifs bas & ſerviles. Après même qu'ils ont atteint l'âge de raiſon, ils ne connoiſſent ni commandement, ni dépendance, ni ſubordination; on évite même d'employer des raiſons trop fortes pour les porter à agir, parceque cela marque une eſpéce de ſupériorité & de violence que l'on veut faire à leur volonté.

Par le même principe, ils ne connoiſſent d'autre châtiment que la mort. Ils ignorent ce que c'eſt que les amendes pécuniaires, parcequ'ils ne peuvent les exiger d'un homme libre, & la mort qu'ils infligent quelquefois, eſt plutôt une conſéquence d'une eſpéce de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte de puiſſance judiciaire exercé ſur un ſujet, ou ſur un citoyen. Ce penchant pour la liberté eſt général, & quoique quelques tribus de l'Amérique ayent un Chef, auquel nous don-

nons le nom de Roi, son pouvoir est plutôt persuasif que coërcif, & on le respecte plutôt comme un pere, qu'on ne le craint comme un Monarque. Il n'a ni gardes, ni prisons, ni Officiers de justice. Les autres formes, que l'on peut considérer comme une espéce d'aristocratie, n'ont pas plus d'autorité. Cette derniere espéce de gouvernement est la plus ordinaire dans l'Amérique septentrionale. Chez quelques tribus, il y a une espéce de noblesse, qui met ceux qui la possédent, lorsqu'ils ont atteint l'âge de raison, en droit d'opiner dans les conseils de leurs nations; tous les autres en sont exclus. Mai. parmi les cinq Nations, ou chez les Iroquois, qui est la République la plus célébre de l'Amérique septentrionale, & chez quelques autres nations, ils n'exigent d'autres qualités dans leurs Chefs, que l'âge, l'expérience, & la capacité. Il y a néanmoins dans chaque tribu quelques familles particulieres, pour lesquelles ils ont beaucoup de respect, & qu'elles considérent en quelque sorte comme leurs Chefs, à moins qu'elles ne se soient rendues indignes de ce rang; de même qu'il y a dans chaque tribu quelques per-

sonnes ; qui ont une prééminence sur les autres, à cause de leur nombre, ou de leur bravoure ; mais comme elles ne l'exigent point avec orgueil & avec insolence, & qu'elles ne la maintiennent point par la tyrannie, aussi ne la leur dispute-t-on jamais, lorsqu'elle leur est légitimement dûe.

Leur Grand Conseil est composé de ces Chefs de tribus & de familles, & de ceux que leur capacité a élevés au même degré de considération. Il se tient dans une maison, qu'ils ont dans chaque ville pour cet effet, où ils reçoivent les Ambassadeurs, leur donnent réponse, chantent leurs chansons de guerre, qu'ils ont apprises par tradition, ou font commémoration des morts. Ces Conseils sont publics. Ils y proposent les affaires qui concernent l'État, qui ont déja été digérées dans les Conseils secrets, où il n'est permis qu'aux Chefs d'assister. C'est-là que leurs Orateurs déployent leur éloquence, & la connoissance qu'ils ont des affaires publiques ; ce sont là les Ambassadeurs & les Commissaires qu'ils nomment pour faire la paix, ou contracter une alliance avec les autres nations. Le principal talent de ces

Orateurs

Orateurs consiste à donner une tournure favorable à leurs affaires, & à exprimer leurs pensées d'une maniere figurée, & avec une force dont les Européens sont incapables, avec des gestes forcés, mais naturels & expressifs.

Lorsqu'ils ont à traiter de quelque affaire de conséquence, ils célébrent une fête, à laquelle toute la nation assiste. Ils ont de moindres fêtes pour les affaires peu importantes, auxquelles on n'invite que ceux qui y sont intéressés. Dans ces sortes de fêtes, la loi est de ne rien laisser; de sorte que lorsqu'ils ne peuvent tout manger, ils jettent ce qui reste dans le feu, qu'ils regardent comme une chose sacrée, ce qui donne lieu de croire, que ces fêtes ne consistoient anciennement que dans des sacrifices. Avant que la fête commence, celui qui tient le premier rang, entonne une chanson, dont le sujet est pris de quelque histoire fabuleuse ou véritable de leur nation, qui renferme les principaux événemens qui sont arrivés, & tout ce qui peut leur faire honneur, ou servir à leur instruction. Ils ont aussi des danses guerrieres, dont ils accompagnent ces chansons, & il

ne ſe paſſe point d'affaires, qu'elles ne ſoient accompagnées de ces chanſons & de ces danſes. Tout ſe paſſe chez eux avec beaucoup de cérémonie, & cela eſt abſolument néceſſaire chez un peuple barbare pour prévenir la confuſion, outre qu'elles ſervent à fixer ces événemens dans leur mémoire.

Pour l'aider, ils ſe ſervent de petits coquillages, ou de grains de chapelet, de différentes couleurs, dont la ſignification varie, ſelon leur couleur & la maniere dont ils ſont arrangés. A la fin de chaque matiere qu'ils agitent, lorſqu'ils traitent avec une nation étrangere, ils donnent un de ces chapelets, & ſans cette cérémonie, l'affaire paſſe pour indéciſe. On conſerve avec ſoin ces eſpéces de chapelets dans chaque ville, comme des monumens publics, & ils y ont recours, lorſqu'ils ont quelque conteſtation avec leurs voiſins. Comme la matiere dont ils les font, eſt devenue extrêmement rare depuis quelques années, à cauſe de la grande conſommation qui s'en eſt faite, ils donnent ſouvent des fourrures pour ces *Wampums*, c'eſt ainſi qu'ils appellent ces petits coquillages ou grains, & reçoivent en retour des

présents d'un prix plus considérable ; car ils n'ajoutent aucune foi à ce que leur disent nos Députés, à moins qu'ils n'accompagnent leurs propositions de quelque présent.

Ce même Conseil de leurs anciens, qui regle tout ce qui concerne la police extérieure de l'Etat, est également chargé de tout ce qui tend à maintenir la paix. Leurs procès sont en petit nombre, & promptement décidés, n'ayant ni assez de moyens ni assez de ruse pour les faire traîner en longueur. C'est devant ce même tribunal que l'on porte les affaires criminelles, lorsqu'elles sont de nature à intéresser toute la nation. Dans les cas ordinaires, le crime est ou vengé, ou mis en compromis par les parties intéressées. Lorsqu'il s'agit d'un meurtre, les parents du mort, s'en vangent sur celui qui l'a commis. Ils tuent souvent le meurtrier, & dans le cas où cela arrive, les parens de celui-ci, se regardent comme offensés, & se croyent aussi en droit d'en tirer vengeance, que s'ils n'y avoient pas donné lieu les premiers. Mais en général, ces affaires se terminent à l'amiable. L'aggresseur s'absente ; ses amis envoient faire

un compliment de condoléance à ceux du défunt; ils leur offrent un présent qu'ils refusent rarement; les chefs de la famille viennent ensuite, qui le délivrent avec beaucoup de formalité, l'accompagnant d'un discours fort éloquent. Ce présent consiste dans environ soixante articles, dont chacun est pour effacer une partie de l'offense, & calmer le chagrin de la partie lésée. Ils disent en donnant le premier, » j'arrache par ce premier présent la hache » de la plaie, & la fais tomber des » mains de celui qui est prêt de venger l'injure «; avec le second, » j'essuie le sang de cette plaie, & ainsi » de suite, détruisant l'un après l'autre les mauvais effets du meurtre «. Cette entrevûe se termine à l'ordinaire par un festin, accompagné de chansons & de danses. Lorsque le meurtre est commis par une personne de la même famille, ou cabane, celle-ci a seule le droit d'en juger sans appel, & de décider s'il faut punir le coupable de mort, ou lui pardonner, ou l'obliger à donner un dédommagement envers la veuve ou les enfans du défunt. Pendant tous ce temps-là, la nation ne s'en mêle point, ne fait aucun usage de sa

force, ni ne déploye ſa puiſſance, ſi ce n'eſt dans des occaſions ſignalées. Elle reprend alors toute ſon autorité. Chacun s'empreſſe d'exécuter les ordres du Sénat. Ce peuple ignore ce que c'eſt que déloyauté & trahiſon. Plutôt gouverné par ſes mœurs que par les loix, l'exemple, l'éducation, la pratique conſtante de leurs cérémonies, le rendent affectionné pour ſon pays, & lui inſpirent le reſpect le plus religieux pour les conſtitutions & les coutumes de ſes ancêtres. On ſe paſſe aiſément de loix & d'une puiſſance coërcive, dans une ſocieté bornée, où chacun a les yeux ſur ſon voiſin, & n'a d'autre objet que de reſſerrer les liens naturels qui tendent à la cimenter. L'amour entre les parens, ſi rare parmi nous, eſt une vertu nationale chez les Amériquains, laquelle influe ſur les particuliers. On voit chez eux des exemples d'amitié, qui l'emportent ſur ceux de l'antiquité fabuleuſe; & lorſque ces ſortes d'amitiés commencent à ſe former, les familles s'en félicitent, comme d'une acquiſition qui les aſſure d'un ſecours mutuel, & qui promet à leur nation les plus grands honneurs, & les plus grands avantages.

CHAPITRE III.

Deuil des Amériquains. La fête des morts. Portrait des femmes Amériquaines. Leurs occupations. Leurs mariages & leurs divorces.

UN Amériquain meurt-il, ſoit de mort naturelle, ou à la guerre? Toute la ville (*) à laquelle il appartient en porte le deuil. Dans ces ſortes d'occaſions toutes les affaires ceſſent, quelques importantes qu'elles ſoient, les divertiſſemens ne ſont plus permis, juſqu'à ce qu'on ait rendu au défunt les derniers devoirs; ce qui ſe fait toujours avec beaucoup de ſolemnité. On lave le corps, on l'oint, on le peint, pour diminuer en quelque ſorte l'horreur que ſa vûe eſt capable d'inſpirer. Les femmes déplorent ſa perte avec des cris & des hurlemens affreux, entremêlés de chants à la louange du

(*) Les villes ſont très petites, & il les habitent rarement, après que la ſaiſon de la chaſſe eſt paſſée, ſi ce n'eſt qu'une guerre, ou des affaires d'Etat ne les y obligent.

défunt & de ſes ancêtres. Les hommes gardent un peu plus de modération. Tout le village accompagne le corps, & on l'enterre avec ſes plus beaux habits. On met à côté de lui ſon arc, ſes fléches, & tout ce qu'il a le plus aimé pendant ſa vie, avec des proviſions pour le voyage qu'il va faire ; car ils croyent l'immortalité de l'ame, mais ils ont là-deſſus des idées extrêmement groſſieres. On indique dans cette occaſion, de même que dans toutes les autres ſolemnités, un jour de jeûne. Les funérailles achevées, les plus proches parents du défunt s'enferment dans leurs huttes pendant un temps conſidérable, pour ſe livrer à leur chagrin. On n'omet dans cette occaſion ni les complimens de condoléance, ni les préſents. Au bout de quelque temps, ils retournent au tombeau, pour y renouveller leurs pleurs ; ils couvrent de nouveaux habits ce qui reſte du corps, & recommencent les cérémonies des premieres funérailles.

Entre tous les exemples que je pourrois citer de leur reſpect pour leurs amis qui ſont décédés, il n'y en a point de plus frappant, que ce qu'ils appellent la fête des morts ou des ames. Le

jour pour cette cérémonie eſt fixé dans le Conſeil des anciens, leſquels ordonnent les préparatifs néceſſaires, pour que tout ſe paſſe avec beaucoup d'ordre & de magnificence. C'eſt dans cette occaſion qu'ils étalent toutes les richeſſes du pays, & qu'ils font le plus d'uſage de leur induſtrie. On invite le peuple voiſin à venir prendre part à la fête, & à être témoin de la ſolemnité. On va déterrer ceux qui ont été enſévelis hors des villages, & on porte leurs oſſemens dans un charnier commun. Il eſt aiſé de ſe figurer l'horreur que doit cauſer un pareil ſpectacle; & je ne puis le peindre d'une maniere plus vive que l'a fait Lafitau.

» Il eſt conſtant, dit-il, que l'ouverture de ces tombeaux, étale les ſcenes les plus frappantes que l'on puiſſe s'imaginer; c'eſt-là que l'on voit ce portrait humiliant de la miſére humaine dans différentes images de la mort, où elle ſemble avoir pris plaiſir à ſe peindre ſous des milliers de formes plus horribles les unes que les autres dans les différents cadavres, ſelon le degré de corruption dans lequel ils ſont, ou la maniere dont elle les a affectés. Les

» uns paroiſſoient flétris & deſſéchés ; » d'autres ont les os couverts d'une eſ- » péce de parchemin ; d'autres paroiſ- » ſoient deſſéchés ou fumés, ſans au- » cune apparence de pourriture ; quel- » ques-uns ne ſont que commencer à » ſe corrompre, tandis que d'autres » fourmillent de vers, & ſont plongés » dans la corruption. Je ne ſçai ce » qui frappe le plus, ou l'horreur de » ce ſpectacle, ou les ſentimens de » pitié & de tendreſſe que ces pauvres » gens témoignent pour leurs amis. Rien » n'eſt plus admirable que la maniere » dont ils s'acquittent de ce triſte de- » voir. Ils ramaſſent juſqu'aux plus » petits os ; ils manient ces cadavres » dégoûtants, en enlevent les vers, & » les portent ſur leur dos pendant plu- » ſieurs heures de marche, ſans être dé- » goûtés par la puanteur inſupportable » qu'ils exhalent, & ſans éprouver d'au- » tre émotion, que celle que leur cauſe » le regret d'avoir perdu des perſonnes » qui leur étoient ſi cheres pendant » leur vie, & dont ils ne ceſſent de » déplorer la mort «.

Cette étrange fête eſt la plus ſolemnelle qu'ils ayent, non-ſeulement à cauſe de la quantité de naturels & d'é-

trangers qui s'y rendent, & des obſéques pompeuſes qu'ils font à leurs morts, qu'ils revêtent des plus beaux habits qu'ils puiſſent trouver, & qu'ils expoſent pendant quelque temps en public ; mais encore, à cauſe des différents jeux qu'ils célébrent dans cette occaſion, à l'imitation de ceux que les Grecs & les Romains célébroient dans ces ſortes de rencontres.

Voilà comment les Amériquains s'efforcent d'adoucir les miſéres de la vie, par les honneurs qu'ils rendent aux morts ; & ils les rendent d'autant plus ponctuellement, que chacun s'attend d'en recevoir de pareils à ſon tour. Quoique parmi ces nations ſauvages, cette coutume porte avec elle les marques de la férocité de leur caractere, il eſt cependant certain que ces honneurs qu'ils rendent aux morts, le chagrin qu'ils ont de leur abſence, & le ſoin qu'ils prennent d'en renouveller le ſouvenir, ſont d'excellents moyens pour inſpirer des ſentiments d'humanité. Si ces ſortes de cérémonies n'ont pas lieu chez les nations civiliſées ; c'eſt qu'on y ſupplée par d'autres moyens ; mais toujours eſt-il certain que ces honneurs qu'on rend

aux morts, ſont auſſi anciens qu'univerſels.

Quoique les femmes de l'Amérique, ſoient chargées de la partie la plus laborieuſe de l'œconomie, il s'en faut beaucoup qu'elles ſoient auſſi eſclaves qu'on ſe le figure, & elles ne ſont point ſujettes à cette ſubordination, qui a lieu dans les pays où elles ſont le plus reſpectées. Au contraire, tous les honneurs dont la nation jouit, ſont pour elles. Elles ont auſſi leurs Conſeils, & elles ont part dans toutes les délibérations qui concernent l'Etat, & elles ne ſe diſtinguent pas moins à cet égard que les hommes. La polygamie eſt en uſage chez quelques nations, mais elle n'eſt pas générale. La plûpart ſe contentent d'une ſeule femme, mais ils peuvent la quitter pour les mêmes cauſes qui avoient lieu chez les Juifs, les Grecs, & les Romains. Le mariage a lieu chez toutes les nations de l'Amérique, & on y obſerve quantité de cérémonies, dont la principale eſt que l'épouſe préſente à ſon futur un plat rempli du froment qu'elle a recueilli.

Elles ſont auſſi chaſtes après le mariage, qu'elles étoient incontinentes avant que d'être engagées dans ſes

liens. Le châtiment de l'adultere, de même que celui de la perſonne avec qui elle l'a commis, eſt entiérement reſervé au mari, & ſouvent très ſévére, vû qu'il eſt juge & partie intéreſſée. Leurs mariages ſont peu féconds, les femmes ayant rarement plus de deux ou trois enfans; mais elles accouchent plus aiſément que les Européennes, ce qui fait que leur fruit eſt plus fort & plus vigoureux. Il y a tout lieu de croire, que la vie laborieuſe que menent les deux ſexes, n'eſt point favorable à la procréation; à quoi l'on peut ajouter que l'uſage où ſont les filles de ſe faire avorter, en quoi elles ſont fort expertes, les rend dans la ſuite moins fécondes. C'eſt une des cauſes de la dépopulation de l'Amérique, & s'il leur arrive de ſouffrir quelques pertes, ſoit par les maladies épidémiques, ou par la guerre, il faut un temps infini pour les réparer.



CHAPITRE IV.

Préparatifs de guerre des Indiens. Chansons & danses. Maniere dont ils se mettent en campagne. Méthode dont ils se servent pour découvrir l'ennemi, & pour l'attaquer. Cruautés qu'ils exercent sur leurs prisonniers.

LES Amériquains ne connoissent presque d'autre occupation que la guerre, ou les exercices qui y ont rapport. C'est dans cela qu'ils font consister toute leur gloire, & un homme n'est consideré, qu'autant qu'il augmente la force de son pays par le nombre de prisonniers qu'il fait, & qu'il orne sa cabane des cranes de ceux qu'il a tués. Lorsque les Anciens ont résolu de faire la guerre, ils ne déclarent pas toujours la nation qu'ils ont dessein d'attaquer, pour que leur ennemi se tienne moins sur ses gardes, & qu'ils puissent le prendre au dépourvu. Il font plus, il laissent souvent passer plusieurs années, sans commettre aucun acte d'hostilité, pour que sa vigilance s'endorme, & qu'il se méfie moins du danger qui le

menace. Le principal Capitaine somme la jeunesse de comparoître au jour marqué, on met la chaudiere de la guerre sur le feu, les chansons & les danses commencent, on envoie le Calumet à tous les villages de la même nation, & à tous ses alliés ; le feu s'allume, on n'entend de tous côtés que des chansons guerrieres, & des hurlemens affreux dans tout le pays. Les femmes se mettent de la partie, elles déplorent la perte de ceux qui ont péri dans les combats, ou qui sont morts de maladie, elles demandent à grands cris qu'on les remplace par des prisonniers, elles piquent les jeunes gens d'honneur & enflamment leur courage, ce qu'elles sçavent faire avec un talent merveilleux.

Après avoir ainsi animé la fureur de la nation, le Capitaine prépare un festin, dont le seul mets consiste dans de la chair de chien. Tous ceux qui doivent y assister, reçoivent des billets, qui sont tous autant de promesses qu'ils font, d'être fideles les uns aux autres, & d'obéir à leur Chef. On ne force personne à prendre les armes, mais après qu'ils ont accepté ce billet, ils sont censés engagés, & leur désertion est

punie de mort. Tous les guerriers qui composent cette assemblée, se noircissent le visage avec du charbon, dont la couleur entremêlée de taches & de traits de vermillon, leur donne un air affreux. Ils ont soin de tresser leurs cheveux d'une maniere bizarre, & de les entremêler de plumes de différentes couleurs. Dans cette assemblée, qui sert de préparatif pour l'expédition militaire qu'ils vont entreprendre, le Général entonne la chanson de la guerre, après quoi élevant sa voix le plus qu'il peut, il adresse une espéce de priere au Dieu de la guerre, que les Américains appellent *Areskoui*. » Je te prie, » lui dit-il, de favoriser mon entre» prise & de protéger ma famille : je » demande la même grace aux esprits » & aux bons & mauvais génies. Vous » tous, qui êtes dans le Ciel, sur la » terre, ou sous la terre, détruisez nos » ennemis, & faites que moi & mes » compagnons, retournions sains & » saufs dans notre patrie «. Tous les guerriers répondent à cette priere par des cris & des acclamations. Le Général recommence sa chanson, frappe de sa massuë les pieds droits qui soutiennent sa cabane, & commence la danse

de la guerre, que les soldats accompagnent de leurs cris, pendant tout le temps qu'elle dure.

Le jour du départ étant arrivé, ils prennent congé de leurs amis ; ils échangent avec eux les hardes & les meubles qu'ils ont ; leurs femmes & leurs parentes prennent le devant, & les accompagnent à quelque distance de la ville. Tous ces guerriers, revêtus de leurs plus beaux habits, se mettent en marche à la file les uns des autres, car ils ne savent ce que c'est que de marcher par rang. Ils sont précédés de leur Chef, qui chante la chanson de mort, & tous gardent un profond silence. Ayant joint leurs femmes, ils quittent leurs habits, en prennent de mauvais, & accompagnent leur Chef, là où il lui plaît de les mener.

Les motifs qui les portent à faire la guerre, sont rarement les mêmes que les nôtres. Ils ne se proposent d'autre but que la gloire qui suit la victoire, ou l'avantage qu'elle leur procure d'augmenter le nombre de leurs prisonniers, ou de les immoler à leur fureur brutale. Il est rare qu'ils prennent la peine de colorer leurs guerres de quelque apparence de justice. Il est assez ordi-

naire aux jeunes gens, dans le ſein de la plus profonde paix, de faire des feſtins & des danſes guerrieres. Ils tombent tantôt ſur une nation, tantôt ſur une autre, ſurprennent leurs chaſſeurs, leur enlevent le crane, ou les emmenent priſonniers chez eux. Leurs Sénateurs feignent d'ignorer leur conduite, & même l'encouragent, parce qu'elle ſert à entretenir leur humeur martiale, les endurcit aux veilles & à la fatigue, & leur donne de bonne heure du goût pour la guerre.

Les qualités militaires néceſſaires aux Indiens ſont, la vigilance & l'attention à éviter les ſurpriſes & à prendre l'ennemi au dépourvu, la patience & la force, pour ſupporter les travaux & les fatigues inſéparables de la guerre. Les nations de l'Amérique ſont extrêmement éloignées les unes des autres, & ſéparées par des déſerts affreux, couverts de forêts épaiſſes, qu'ils ſont obligés de traverſer, avant de rencontrer un ennemi, dont il ſemble que l'éloignement devroit les mettre à couvert. Mais malgré le ſecret que garde le parti qui ſe met le premier en mouvement, l'ennemi en a ſouvent connoiſſance, ſe prépare à l'attaque, &

profite autant qu'il peut de l'inattention & du défaut de vigilance de ſon adverſaire. Voici en quoi conſiſte chez eux tout l'art de la guerre. Ils combattent rarement en raſe campagne, ſi ce n'eſt dans des occaſions extraordinaires. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient très braves, mais c'eſt qu'ils mépriſent cette méthode, comme indigne d'un homme de cœur, & comme une affaire, où la fortune a infiniment plus de part que la prudence. Les principales choſes qui ſervent à leur faire découvrir leurs ennemis, ſont la fumée de leurs feux, qu'ils ſentent à une diſtance preſque incroyable, & leurs traces, qu'ils diſtinguent & qu'ils reconnoiſſent avec une ſagacité qui tient du prodige. En les voyant, ils vous diſent fort bien le nombre d'hommes qui ont paſſé, & depuis quel temps ils ſont paſſés. Cela va ſi loin, qu'ils diſtinguent les différentes nations, par les différentes empreintes de leurs pieds, & qu'ils les apperçoivent, là où nous autres Européens n'en verrions aucune. Un homme, qui s'attache à une ſeule choſe, & qui s'y eſt long-temps exercé, fait des progrès preſque incroyables.

Mais comme leurs adverſaires ont

la même connoiſſance, & ſçavent auſſi bien qu'eux en tirer avantage, il faut néceſſairement que le plus ruſé l'emporte. Ils n'allument point de feu pour ſe chauffer ni pour aprêter leurs victuailles, & n'ont pour toute nourriture que de la farine paîtrie avec de l'eau. Ils reſtent couchés tout le jour, & ne marchent que la nuit. Comme ils marchent par files, celui qui ferme la marche, a ſoin d'effacer les traces de tous ceux qui le précédent. Rencontrent-ils une riviere, ils la paſſent à gué pour ſuivre leur ennemi. Campent-ils, ils envoient des batteurs d'eſtrade pour reconnoître le pays, de même que les endroits où ils ſoupçonnent qu'il peut être caché. Il arrive ſouvent, pendant que toute la nation eſt employée à la chaſſe, qu'ils entrent dans un village, maſſacrent les vieillards, les femmes & les enfans, ou les emmenent priſonniers, ſelon qu'ils ſont en force, & qu'ils jugent qu'ils peuvent être utiles à leur nation.

Ils taillent ſouvent en piéces les petits partis qu'ils trouvent à la chaſſe; mais lorſqu'ils rencontrent un grand corps d'ennemis, ils ſe couchent à plat par terre, parmi les feuilles des arbres,

dont on a peine à les distinguer, à cause de la couleur dont ils ont soin de peindre leurs corps. Ils laissent ordinairement passer le premier détachement, après quoi se levant en poussant un grand cri, qu'ils appellent le cri de guerre, ils font pleuvoir sur lui une grêle de coups de mousquets, car il y a long-temps qu'ils ne se servent plus de fléches. Le parti attaqué répond par un autre cri, & à l'instant, chaque Indien se met à couvert d'un arbre, & fait feu sur son ennemi, dès l'instant qu'il s'apperçoit qu'il se leve pour faire une seconde décharge.

Après avoir combattu pendant quelque temps de la maniere que je viens de dire, le parti qui croit avoir de l'avantage, s'avance avec une petite hache à la main, que les Indiens manient avec beaucoup de dextérité; ils redoublent leurs cris, menaçent leurs ennemis, & s'encouragent les uns les autres, par un récit exageré des exploits qu'ils ont fait. Dès qu'ils en sont une fois aux mains, le combat est bien-tôt décidé, & les vainqueurs assouvissent leur férocité, en commettant mille indignités sur les corps de ceux qu'ils ont tués; ils les mordent, leur arra-

chent le crane, & ſe veautrent dans leur ſang, comme des bêtes féroces.

Le ſort des priſonniers eſt des plus déplorable. Ils ne leur font aucun mal, tant qu'ils ſont en marche pour s'en retourner chez eux ; mais ils ne ſont pas plutôt arrivés ſur leur territoire, ou ſur celui de leurs alliés, que tous les habitans des villages accourent en foule, & s'empreſſent de montrer leur attachement pour leurs amis, par le traitement barbare qu'ils font aux priſonniers, de maniere qu'ils arrivent au lieu de leur deſtination, couverts de plaies & de meurtriſſures. Les vainqueurs entrent dans la ville en triomphe. Le Capitaine de guerre va trouver les Chefs, & leur rend compte à haute voix, des particularités de l'expédition, du dommage que l'ennemi à ſouffert, & de la perte qu'il a faite lui-même. Cela fait, l'Orateur public, inſtruit le peuple de ce qui s'eſt paſſé. Avant que de ſe livrer à la joie qui accompagne la victoire, ils déplorent ceux de leurs amis qui ſont morts dans le combat. Leurs parents ſont ceux qui témoignent le plus de chagrin. Mais par un de ces étranges retours de l'eſprit humain, à qui l'habitude fait pren-

dre toute ſorte de tournure, au premier ſignal de réjouiſſance, leurs larmes ceſſent dans un moment, & ils ſe livrent à la joie la plus effrenée.

Pendant tout ce temps-là, on ne décide rien ſur le ſort des priſonniers, juſqu'à ce que les Anciens ſe ſoient aſſemblés, & en ayent fait la diſtribution. C'eſt la coutume de faire préſent d'un eſclave à chacune des maiſons qui ont perdu un parent ou un ami, dans quoi l'on ſe regle ſur la grandeur de la perte qu'elle a faite. Celui qui eſt le maître du captif, le conduit juſqu'à la porte de la maiſon, & le remet entre les mains du propriétaire avec un ceinturon de *Wampum*, pour montrer qu'il s'eſt acquitté de ce qu'il avoit promis, en allant à cette expédition, qui étoit de remplacer le citoyen que l'on perdroit. Les parents examinent quelque temps le préſent qu'on leur fait, & ſelon qu'ils le jugent néceſſaire ou inutile, ou que ſa phyſionomie leur plaît ou leur déplaît, qu'ils ont plus ou moins d'humanité, ou qu'ils ſont plus ou moins affligés de la perte qu'ils ont faite, ou ils le reçoivent, ou le condamnent à la mort. Pour lors, il n'eſt plus permis à qui que ce ſoit de lui ſau-

ver la vie. La nation s'aſſemble, comme s'il s'agiſſoit d'une grande ſolemnité. On dreſſe un échaffaud, & on attache le priſonnier à un poteau. A l'inſtant il entonne ſa chanſon de mort, & ſe prépare à ſupporter les cruautés qu'on va lui faire ſouffrir, avec un courage indomptable. Ses ennemis, de leur côté, s'apprêtent à mettre ſa conſtance à l'épreuve, & à lui faire éprouver les tourmens les plus affreux, que la méchanceté des hommes ſoit capable d'imaginer. Ils commencent par les extrémités, & approchent inſenſiblement du tronc. L'un lui arrache les ongles les uns après les autres juſqu'à la racine; l'autre, lui mort le doigt, & en emporte la chair; un troiſieme, lui met le doigt ainſi mutilé dans la noix d'une pipe rougie au feu, & en hume la fumée, comme il feroit celle du tabac. Ils lui écraſent enſuite les doigts & les orteils entre deux pierres, lui coupent les jointures, lui percent les chairs, & mettent dans les plaies des morceaux de fer rougis, qu'ils ont ſoin de remuer en tous ſens. Ils lui arrachent les chairs, ainſi rôties & mutilées avec les dents, la devorent avec avidité, & ſe barbouillent le viſage de ſon ſang,

avec une fureur & un acharnement inconcevable. Après lui avoir enlevé la chair, ils lui tordent les nerfs & les tendons avec une baguette de fer, & les lui arrachent, tandis que d'autres lui allongent les membres, & leur font prendre les poſtures qu'ils jugent les plus propres à le tourmenter. Ce ſupplice dure ſouvent cinq à ſix heures. Ils le détachent enſuite pour prendre haleine, pour imaginer de nouveaux tourments, & donner le tems au patient de reprendre ſes forces; mais il arrive ſouvent, qu'épuiſé par les ſouffrances qu'il a endurées, il tombe dans un ſi profond ſommeil, qu'on eſt obligé de lui appliquer le feu pour le réveiller, & renouveller ſes tourments.

Ils le rattachent au poteau, pour recommencer leurs cruautés. Ils lui piquent les chairs avec des meches faites d'un bois qui s'enflamme aiſément, mais dont le feu eſt fort lent. Ils lui enfoncent des roſeaux trenchants dans toutes les parties du corps; lui arrachent les dents avec des pinces, lui crevent les yeux, & enfin, après lui avoir brûlé les chairs juſqu'aux os à petit feu, après l'avoir mutilé de façon, que tout ſon corps n'eſt plus qu'une

qu'une plaie, & défiguré le visage au point de ne pouvoir plus le reconnoître, lui avoir enlevé le péricrane, lui avoir couvert le têt de charbons ardens, ou avoir versé dessus de l'eau bouillante ; ils délient pour la seconde fois ce malheureux, lequel n'y voyant plus, & ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, de douleur & de lassitude, & assailli de tous côtés à coups de pierres & de massues, bronche à chaque pas qu'il fait, tombe dans le feu, se releve, & court çà & là, jusqu'à ce que quelqu'un des Chefs, soit par compassion, ou lassé de sa cruauté, l'acheve avec un coup de massue ou de poignard. On met ensuite son corps dans une chaudiere, & on le mange avec des grandes réjouissances.

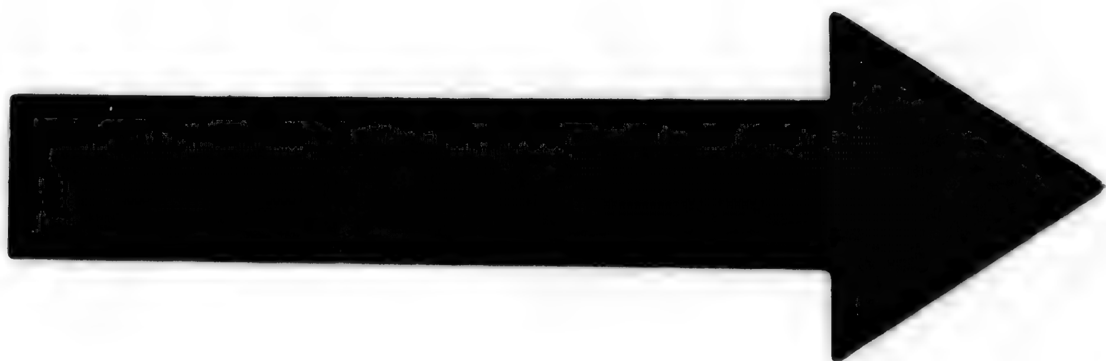
Les femmes oubliant l'humanité aussibien que leur sexe, & transformées en quelque chose de pire que des furies, jouent aussi leur rôle, & même l'emportent sur les hommes par leur cruauté. Les principaux habitans restent assis autour de l'échaffaud, fument leurs pipes, & regardent cet affreux spectacle, sans témoigner la moindre émotion. Ce qu'il y a de plus extraordinaire est,

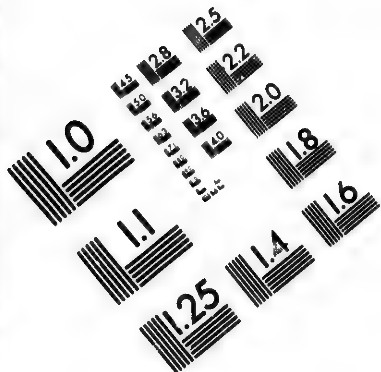
que le patient lui-même, dans les petits intervalles que ses bourreaux lui laissent, fume aussi, témoigne la plus grande indifférence pour les maux qu'il souffre, & s'entretient avec eux de choses indifférentes. En un mot, pendant tout le temps de l'exécution, ils semblent disputer entr'eux à qui l'emportera, eux, à lui faire souffrir les plus cruels tourmens, & lui à les supporter avec courage & avec constance. Il ne laisse échapper aucun gémissement ni aucun soupir, pas la moindre contorsion, ni la moindre altération sur son visage. Il conserve sa tranquillité au milieu des tourmens qu'il endure, il raconte ses exploits, les cruautés qu'il a exercées sur leurs compatriotes, & les menace de la vengeance qui doit suivre sa mort; & quoique ses reproches ne servent qu'à les irriter davantage, il les pousse jusqu'à leur reprocher leur ignorance dans l'art de le tourmenter, leur enseignant la maniere dont ils doivent s'y prendre pour le faire souffrir davantage. Les femmes ne montrent pas moins de courage que les hommes dans ces sortes d'occasions, & il est aussi difficile à un Indien de

ſe comporter autrement, qu'il le ſeroit à un Européen d'endurer ce qu'il ſouffre avec la même conſtance.

Si j'ai inſiſté ſur ces exemples de cruauté, qui dégradent ſi fort la nature humaine, c'eſt parce que tous ceux qui parlent des mœurs de ce peuple, ne les ont point oubliés, & que cela m'a paru néceſſaire pour faire connoître à fond ſon caractere. Cela ſert encore à montrer juſqu'à quel point de cruauté les hommes ſont capables de ſe porter, lorſqu'ils n'ont pas ſoin de réprimer leurs paſſions, à nous faire connoître les avantages d'une religion qui nous inſpire pour nos ennemis une compaſſion, qui n'eſt ni connue, ni pratiquée dans les autres; de même que ceux du commerce, des arts & des belles lettres; car ſi d'un côté ils ont affoibli quelques vertus naturelles en introduiſant le luxe, ils ont de l'autre diminué nos vices, & adouci la férocité des hommes, ſans énerver leur courage.

D'un autre côté, la conſtance que montrent les Indiens dans les affreux tourments que je viens de dire, prouve ce que peuvent l'éducation & le déſir effrené de la gloire, puiſqu'elles lui





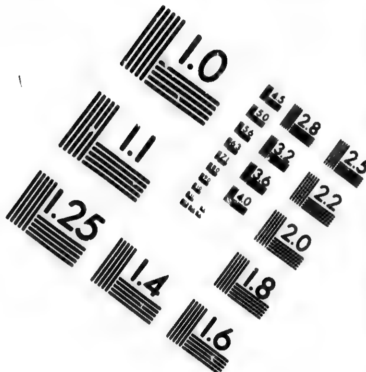
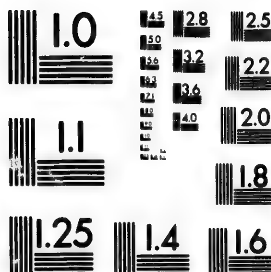
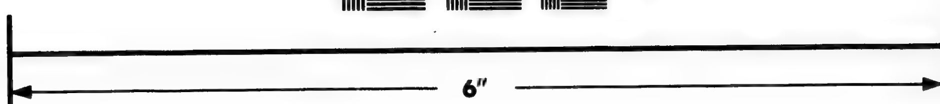
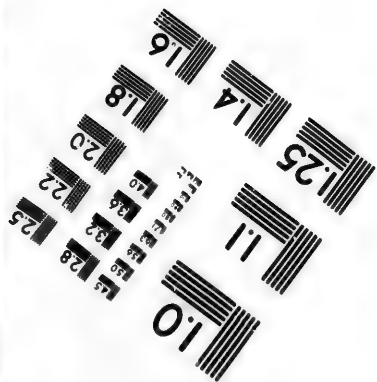
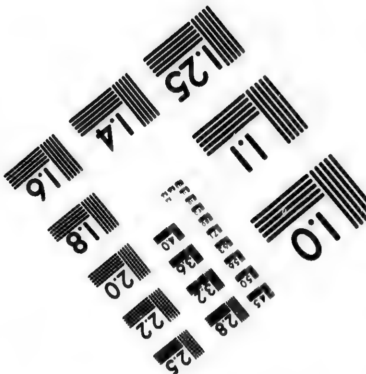


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









font imiter, & même surpasser ce que la philosophie, ou la religion sont capables d'effectuer.

Les prisonniers qui ont le bonheur de plaire à ceux auxquels ils sont présentés, éprouvent un sort entiérement opposé à celui des premiers. Ils sont adoptés dans la famille, & y tiennent lieu du pere, du fils, ou du mari, qu'elle a perdu, & ne ressentent d'autre effet de leur captivité, sinon qu'ils ne peuvent plus retourner chez eux. Ils seroient punis de mort, s'ils tentoient de le faire. Les Indiens n'ont d'autre but dans leurs guerres, que de faire des prisonniers, & de réparer les pertes que leur nation a souffertes; & de-là vient qu'un Général qui perd beaucoup de monde, fût-il victorieux, est très-mal reçu chez lui, parce qu'il n'a pas rempli le but de son expédition. Aussi ont-ils soin de conserver leurs soldats, & de n'attaquer leurs ennemis que lorsqu'ils sont sûrs de le vaincre, ou par leur supériorité, ou par l'avantage de leur poste.

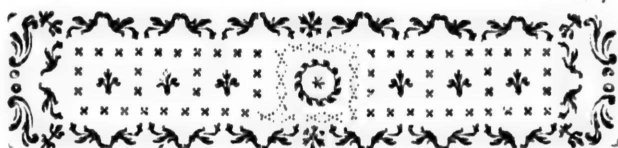
Les cranes de leurs ennemis leur servent de trophées. Ils en ornent leurs maisons, & elles sont estimées à proportion que ces dépouilles sont nom-

breuſes. Ils ont des jours de fête marqués, dans leſquels les jeunes gens reçoivent un nouveau titre d'honneur de leurs Chefs ; & ces titres ſont proportionnés à leurs talents, & à la nature de leurs exploits, dont ces cranes ſont autant de marques évidentes. C'eſt-là l'unique récompenſe qu'ils reçoivent des dangers qu'ils ont courus, & des fatigues qu'ils ont eſſuyées, & qui ſont inconcevables. Il leur ſuffit que leurs Chefs leur donnent un nom, parce que ces Chefs ſont eux-mêmes des gens de mérite, & qui ſçavent l'apprécier, & que ce nom les fait reſpecter de leurs compatriotes & redouter de leurs ennemis. Il y a dans les mœurs de ce peuple barbare quantité d'autres choſes propres à flatter la curioſité, & à fournir des réflexions inſtructives ; mais celles que je viens de rapporter m'ont paru les plus frappantes, & convenir le mieux à un ouvrage dans lequel je n'ai d'autre but que de donner une idée générale de l'Amérique. Il me reſte maintenant à parler de nos Colonies, de leur commerce & de leurs productions. Je commencerai par celles des Eſpagnols, qui ont été découvertes les premieres, & qui ſont les

plus étendues, & celles auxquelles les autres Européens sont le plus intéressés, quoiqu'ils ne puissent y trafiquer. Viendront ensuite celles des Portugais & des François, & enfin celles des Anglois, qu'il nous importe le plus de connoître.

Fin de la seconde partie.





HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE.

TROISIEME PARTIE.

AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

CHAPITRE I.

Deſcription générale de l'Amérique.

APRES avoir décrit avec autant de brieveté que le ſujet a pu le permettre, les mœurs des premiers habitans de l'Amérique, & les aventures les plus remarquables de ceux qui l'ont découverte & qui en ont fait la conquête, il me reſte à examiner en détail les avantages que les Européens en ont

retiré, de même que les vûes, les intérêts & les caracteres de ceux qui possédent aujourd'hui la plus grande partie de cette vaste région.

L'Amérique s'étend depuis le pôle Arctique, jusqu'au cinquante-septieme degré de latitude Méridionale, ce qui fait un espace de huit mille de longueur; elle voit l'un & l'autre hémisphére; elle a deux étés & deux hivers, & jouit de toute la variété des climats que le globe fournit, & est baignée par les deux grands Océans. A l'Orient, par l'Océan Atlantique, qui la sépare de l'Europe & de l'Afrique; à l'Occident par la grande mer du Sud, qui la sépare de l'Asie. Ces deux mers lui ouvrent le commerce des trois autres parties du monde. Elle est composée de deux vastes Continents, dont l'un est au Nord & l'autre au Sud, & qui sont joints par le grand royaume du Mexique, qui forme une espéce d'isthme de quinze cens milles de long, & dont la largeur à Darien est si petite, que l'on peut communiquer sans peine de l'un à l'autre Océan. Il y a dans le golfe formé par cet isthme & les deux Continents, une multitude innombrable d'Iles, la plûpart fertiles,

& capables d'être cultivées avec beaucoup de ſuccès.

L'Amérique en général n'eſt point montagneuſe, & cependant on y trouve les plus hautes montagnes qui ſoient dans l'Univers. Les Andes, ou les Cordilleres s'étendent du Nord au Sud, le long de l'Océan Pacifique. Quoiqu'elles ſoient pour la plûpart dans la Zone Torride, elles ſont continuellement couvertes de neiges, & renferment dans leurs entrailles des tréſors inépuiſables. Il y a dans la province de Sainte-Marthe, dans l'Amérique Méridionale, de hautes montagnes, qui communiquent avec les premieres. On n'en connoit point d'autres dans l'Amérique Septentrionale, que cette longue chaîne qui eſt au-delà de nos établiſſements, que nous appellons Apalaches ou Allegeney; ſi tant eſt qu'on puiſſe donner ce nom à un terrein, qui d'un côté a une pente conſidérable, & qui de l'autre eſt preſque de niveau avec le reſte du pays.

Il n'y a point de pays au monde mieux arroſé que l'Amérique, tant pour la commodité du commerce, que pour la communication des différentes

contrées qu'elle renferme. Au Nord, le grand fleuve de Miffiffipi, dont les fource font inconnues, parcourt un pays immenfe du Nord au Sud, & reçoit les vaftes tributs de l'Ohio, de l'Ouabache, & d'autres rivieres immenfes, qui ne le cédent en rien au Rhin, ni au Danube, qui font naviguables jufques près de leurs fources, & s'étendent jufques dans les contrées les plus reculées de ce Continent. Près des fources de ces rivieres, font cinq grands lacs, ou plutôt cinq grandes mers d'eau douce, qui communiquent entr'elles & avec l'Océan, par le fleuve de Saint-Laurent, qui les traverfe. Cela eft fi commode pour le commerce, qu'on ne peut qu'en retirer des avantages confidérables, fi jamais le pays limitrophe vient à être habité par un peuple induftrieux & civilifé. Le côté Oriental de l'Amérique feptentrionale, qui nous appartient, outre les rivieres d'Hudfon, de Delaware, de Sufquehanna, & de Patowmack, en fournit plufieurs autres, dont la navigation eft très commode. La plûpart de nos établiffemens font entrecoupés d'un fi grand nombre de rivieres & de cri-

ques, que les Colons peuvent ſe vanter ſans exagération, d'avoir chacun un Port à ſa porte.

L'Amérique Méridionale, eſt infiniment plus heureuſe à cet égard, s'il m'eſt permis d'uſer de cette expreſſion. Elle contient les deux plus grandes rivieres qui ſoient au monde, ſçavoir celle des Amazones, & celle de la Plata. La premiere prend ſa ſource dans le Pérou, près de la mer du Sud, prend ſon cours de l'Eſt à l'Oueſt, & traverſe preſque tout le Continent de l'Amérique Méridionale, étant navigable par-tout, & recevant dans ſon ſein un nombre de rivieres ſi prodigieux, que M. de la Condamine prétend qu'il eſt preſque impoſſible de trouver ſon principal lit. Celle de la Plata, prend la ſienne dans le cœur du pays, & prenant ſon cours au Sud-Eſt, verſe dans l'Océan une ſi grande quantité d'eau, qu'elle l'adoucit à pluſieurs lieues de la côte. Je ne dis rien ici de l'Orénoque, qui peut paſſer pour la plus grande riviere de l'Amérique. Dans l'impoſſibilité où je ſuis de décrire le ſol & les productions d'une ſi grande variété de climats dans un Taité général, je me réſerve à en parler

en détail dans leur lieu & place.

L'Amérique est possédée par quatre nations. Les Espagnols, qui l'ont découverte les premiers, en ont la plus grande & la plus riche partie. Ils possédent toute cette partie de l'Amérique Septentrionale, qui compose l'isthme du Mexique, & ce qui est au-delà vers la riviere de Mississipi à l'Est, l'Océan Pacifique à l'Ouest & au Nord-Ouest, & toute l'Amérique Méridionale, à l'exception du Bresil, qui est situé entre l'embouchure de la riviere des Amazones, & celle de la Plata, le long de l'Océan Atlantique, & qui appartient aux Portugais. Le reste de l'Amérique Septentrionale, est partagé entre les Anglois & les François. Les Anglois possédent tous les pays qui entourent la Baie d'Hudson, & tout ce qui se trouve à l'Orient, jusqu'au trentieme degré de latitude Septentrionale. La France occupe le pays compris entre celui-ci & les établissements Espagnols à l'Ouest, avec lesquels elle communique par les embouchures du Mississipi, de la Mobile, & du fleuve de Saint-Laurent, qui sont les seules portes de la navigation dans cette vaste contrée. Tou-

tes les Iles ſituées entre les deux Continents, ſont partagées entre les Eſpagnols, les François, & les Anglois. Les Hollandois poſſédent trois ou quatre petites Iles, qui dans d'autres mains, ſeroient de peu de conſéquence. Les Danois en ont une ou deux, mais qui méritent à peine d'être compriſes parmi les poſſeſſions de l'Amérique.

CHAPITRE II.

Climat & ſol de la Nouvelle Eſpagne. Ses Animaux & Végétaux

L'ORDRE que je me propoſe d'obſerver en traitant des Colonies Eſpagnoles, eſt, de décrire d'abord leur ſituation, leur climat, & la nature de leur ſol, & enſuite les denrées & les marchandiſes dont elles commercent, leur maniere de les manufacturer, d'en faire trafic entr'eux, & avec les nations étrangeres. Je dirai enſuite quelque choſe du génie & du caractere de leurs habitans, de leurs coutumes, & de leur gouvernement civil & militaire, autant que j'en ai connoiſſance, & qu'ils peuvent intéreſſer l'attention du lec-

teur. Pour ce qui eſt de la diviſion exacte des provinces, du cours des rivieres, des diſtances des lieux, des dimenſions des Ports, &c. comme il eſt aiſé de s'en inſtruire par le moyen des plans & des cartes, il ſeroit ridicule d'en faire mention dans un ouvrage tel que celui-ci, dans lequel je me propoſe de décrire tout ce qui peut donner une juſte idée de l'Amérique, & de ſacrifier des choſes importantes à la deſcription de celles dont on peut s'inſtruire ailleurs, en cas qu'on s'y intéreſſe, & qui ſeroit ennuyeuſe pour ceux qui n'y prennent aucune part.

Le premier pays que les Eſpagnols ont poſſédé dans le Continent de l'Amérique, eſt le Mexique, & il fait encore aujourd'hui leur principal établiſſement, ſoit que l'on conſidére le nombre de ſes habitans, ſes richeſſes naturelles, & l'étendue de ſon trafic. Comme il eſt preſque entiérement ſitué dans la Zone Torride, il eſt exceſſivement chaud, & très mal ſain du côté de l'Eſt, où le terrein eſt bas, marécageux, & innondé dans les ſaiſons pluvieuſes. Cette côte n'a rien d'agréable par elle-même, étant couverte de forêts impénétrables, d'un aſpect dé-

ſagréable, qui s'étendent bien avant dans la mer. L'intérieur du pays eſt beaucoup plus beau, & l'air beaucoup plus ſain. Le terrein produit quantité de fruits & de plantes, & fourniroit même toutes ſortes de grains, ſi le nombre & l'induſtrie des habitans, étoient proportionnés à la bonté du ſol. Le terrein qui eſt à l'Occident, eſt moins bas que du côté de l'Orient, il eſt de meilleure qualité, & rempli de plantations.

Il y a tout lieu de croire que ſi les Eſpagnols laiſſent la côte Orientale dans l'état de déſolation où elle ſe trouve, c'eſt parce qu'ils jugent qu'une frontiere déſerte & mal ſaine, fournit une meilleure défenſe contre les armées Européennes, que ne le feroient les fortifications & les troupes reglées, qu'on ne peut entretenir qu'avec des frais immenſes, ou que ne le feroient les habitans eux-mêmes, qui naturellement poltrons & efféminés, le deviennent encore plus par la maniere dont on les traite. En effet, il ſeroit preſque impoſſible de faire ſur cette côte un établiſſement avantageux ſans avoir à lutter contre des difficultés ſans nombre; & quant aux irrup-

tions, elles sont impraticables, vu la nature du pays. En général, il y a peu de pays sous le même aspect du ciel, à qui la nature ait été plus favorable, & où l'on trouve en plus grande abondance les choses nécessaires à la vie; mais, de même que tous les pays situés sous le Tropique, il est infiniment plus abondant en fruits qu'en grains. On y trouve quantité de grenades, d'oranges, de limons, de citrons, de figues, de noix de coco. La vigne & le poirier demandent un climat plus tempéré.

Le nombre de leurs bêtes à cornes est infini. On assure que quelques particuliers ont jusqu'à quarante mille piéces de bétail, la plûpart sauvages, dont le cuir & le suif leur rapportent un profit considérable, mais dont ils ne peuvent conserver la chair, à cause de la chaleur excessive du climat. Ils ont aussi quantité de pourceaux, dont le lard est fort recherché dans le pays, parce qu'il tient lieu de beurre aux habitans. Il y a quantité de moutons dans le Mexique, mais je ne sache pas que leur laine soit d'une grande considération dans leur commerce, & il n'y a même pas apparence qu'elle soit de bonne qualité, étant rare qu'elle

ſoit bonne entre les Tropiques ; j'en excepte celle du Pérou, où les moutons ſont d'une eſpéce différente que dans le reſte de l'Amérique, parce que ſon climat différe de celui de tous les autres pays ſitués dans la Zone Torride. Le coton y eſt très bon & très abondant, auſſi en fabrique-t-on beaucoup, les étoffes qu'on en fait étant très légeres & propres au climat. Il n'y a que les gens riches qui ſe ſervent de linge & des draps d'Europe. Il y a quelques provinces qui produiſent de la ſoie, mais elle n'eſt pas aſſez abondante pour l'exporter chez l'étranger. Ce n'eſt pas que le pays n'y ſoit très propre & ne pût produire quantité d'autres choſes précieuſes, mais c'eſt qu'on néglige de la cultiver. L'or & l'argent, qui ſont la gloire du pays, attirent ſeuls toute l'attention des habitans ; c'eſt pour eux ſeuls que les Eſpagnols eſtiment leurs Colonies, & que la Cour les protége, & c'eſt ce qui fait que j'inſiſterai davantage ſur ces articles. Je parlerai enſuite des denrées & des marchandiſes qu'on exporte chez l'étranger, telles que la cochenille, l'indigo & le cacao, dont on fait le chocolat. Quant au ſucre, au

tabac & à l'indigo, quoique aucun pays du monde n'en produise d'aussi bons que le Mexique, & que le Campêche soit en quelque sorte particulier à cette contrée, néanmoins comme on les cultive & manufacture dans d'autres endroits, & que les Anglois sont particuliérement intéressés dans le commerce des deux derniers, je me réserve à en parler à l'article des Colonies Angloises.

CHAPITRE III.

Mines d'or & d'argent. Maniere dont on purifie ces métaux. Réflexions sur la génération des métaux. Quantité d'or & d'argent que l'on tire des Indes Espagnoles.

ON ne sçait point encore positivement si l'on trouve des mines d'or & d'argent dans toutes les provinces de la Nouvelle Espagne, ou seulement dans quelques unes. On convient seulement que les principales mines d'or sont à Veragua & dans la Nouvelle Grenade, qui confinent avec Darien & la Terre Ferme. Celles d'argent,

qui ſont les plus riches & les plus nombreuſes, ſe trouvent dans pluſieurs contrées, mais particuliérement dans la province de Mexique. Mais toutes ces mines, ſoit d'or ou d'argent, ſe trouvent toujours dans les cantons les plus montagneux & les plus ſtériles, la nature récompenſant ſouvent d'un côté, ce qui manque de l'autre.

On trouve l'or, ou dans le ſable des rivieres, dans ſon état naturel & en petits grains, ou bien on le tire de la terre dans le même état par petits morceaux, preſque entiérement métallique, & d'une pureté paſſable; ou bien enfin, on le trouve de même que les mines des autres métaux dans une maſſe opaque, compoſée de terre, de ſoufre, & d'autres métaux. Dans cet état, il eſt de toutes ſortes de couleurs, rouge, blanc, noirâtre; ſi bien qu'on le prendroit pour toute autre choſe. Quelquefois, il fait partie de l'ornement de quelques pierres, dont les couleurs ſont extrêmement vives, & entremêlées de filets de ce métal, dans ſa pureté naturelle. Le lapis lazuli contient toujours quelque peu dor; mais ces apparences ſont ſouvent trompeuſes, & jettent les gens dans des dé-

penſes qui les ruinent, car dans pluſieurs pierres, ces veines ſi brillantes ne ſont ſouvent qu'une marcaſſite, que l'on trouve auſſi dans les mines, & qui contient de l'or réel. Mais l'or, de quelque maniere qu'on le trouve, ſoit naturel ou en mine, eſt toujours mêlé de quelque autre métal, particuliérement d'argent, ou de cuivre.

On obſervera, que quoique les mines d'or renferment le plus précieux de tous les métaux, elles trompent les eſpérances, & ruinent la fortune de ceux qui les font exploiter, quoique leur exploitation & l'affinage du métal, ſoient infiniment moins diſpendieux que ceux des métaux inférieurs. La raiſon en eſt que la veine varie beaucoup, étant tantôt abondante, pleine & riche, tantôt elle diminue par une gradation inſenſible, & ſe perd quelquefois entiérement. Mais les extrémités des veines ſont ſouvent extrêmement riches, ce qui fait qu'on les appelle la bourſe de la veine; & lorſqu'un mineur eſt aſſez heureux pour trouver une de ces bourſes, ſa fortune eſt auſſi-tôt faite.

Après avoir tiré la mine, on la briſe avec un moulin pareil à celui

dont on ſe ſert pour broyer les pommes, & dont la meule ſe meut dans un canal de pierre circulaire. Après avoir ainſi briſé la mine, & avoir ſéparé l'or de la maſſe impure avec lequel il eſt mêlé, on y ajoute une quantité ſuffiſante de vif argent. Ce minéral eſt celui de tous les corps qui attire l'or avec le plus de force, celui-ci rompt les liens qui le retenoient dans ſa mine, & s'attache à la ſubſtance qui lui eſt homogene. On fait enſuite entrer l'eau dans le canal, laquelle étant extrêmement rapide, & trouvant une ouverture pratiquée pour cet effet, emporte la terre, & l'or & le mercure ſe précipitent au fond du vaiſſeau par leur propre poids. On met cet amalgame ou pâte dans un morceau de toile, que l'on preſſe pour faire ſortir le mercure. Pour rendre cette ſéparation plus parfaite, on fait fondre le métal, & la chaleur du feu fait évaporer ce qui y reſte de mercure, en forme de fumée.

Dans pluſieurs endroits de l'Amérique, on emploie une autre méthode pour amaſſer l'or & le purifier. Lorſqu'on eſt aſſuré par des ſignes indubitables, qu'il y a de l'or dans le lit

d'une petite riviere, on dirige ſon courant dans les angles rentrants qu'elle a formés, remuant & fouillant la terre, pour que l'eau l'entraîne plus aiſément. Après qu'on a ainſi lavé la ſurface, & qu'on eſt arrivé à une eſpéce de terre glaiſe, qui eſt le réſervoir de l'or, on fait reprendre à l'eau ſon premier cours, on enleve la terre, & on la porte dans un petit baſſin, fait à-peu-près comme un ſoufflet de forgeron. On y fait entrer un petit courant d'eau extrêmement rapide, pour emporter la matiere étrangere, remuant la maſſe avec un crochet de fer, qui diſſout la terre, & enleve les pierres qui s'y trouvent, & qu'on a ſoin de jetter, pour qu'elles ne bouchent point le paſſage. Par ce moyen, l'or ſe trouvant ſéparé des parties terreſtres avec leſquelles il étoit mêlé, ſe précipite au fond, mais ſi chargé d'un ſable noir & peſant, qu'on a de la peine à l'appercevoir, à moins que les grains ne ſoient fort gros. Pour le ſéparer de ce ſable, on le met dans un plateau de bois, au fond duquel il y a un petit trou d'environ ſix lignes de diametre. On le remplit d'eau, on remue pendant quelque temps le ſable avec les mains, le

ſable fort par-deſſus les bords, & laiſſe l'or au fond dans toute ſa pureté naturelle, ſous la forme de petits grains. Voilà comment on rafine l'or ſans feu & ſans mercure, ſimplement par le lavage; ce qui a fait donner aux endroits où cela ſe pratique le nom de *Lavaderos*. Il y a pluſieurs autres méthodes d'extraire & de purifier ce précieux métal, mais ce ſont là les plus ordinaires dont les Eſpagnols ſe ſervent dans les Indes.

Quoique l'argent tienne le ſecond rang après l'or, il eſt cependant d'une bien plus grande importance dans le commerce des Eſpagnols, parce que les mines en fourniſſent une beaucoup plus grande quantité. On le trouve, de même que tous les autres métaux, dans la terre, ſous différentes formes. Les mines varient ſi fort, qu'il faut beaucoup d'expérience, pour connoître au premier coup d'œil l'eſpéce de métal que chacune contient. J'ai vû des échantillons, dans leſquels l'argent étoit entortillé autour d'une pierre blanche, & pénétroit dans ſes interſtices, de la même maniere que les racines des arbres pénétrent dans les rochers, & s'entortillent autour. Les

unes ſont de couleur de cendre, les autres tachetées de rouge & de bleu, quelques-unes de couleur changeante, & pluſieurs preſque noires, & d'une forme approchante de celle du criſtal. Je ne ſache point qu'on le trouve en grains ou dans le ſable, & dans ſa pureté naturelle, comme l'or.

La maniere dont on rafine l'argent, ne différe point eſſentiellement de celle dont on ſe ſert pour l'or. On les purifie tous deux de même, en les ſéparant de la terre avec laquelle ils ſont mêlés; en les amalgamant avec le mercure, & les ſéparant de ce dernier par le moyen d'un linge & de l'évaporation. Mais le procédé dont on ſe ſert pour purifier l'argent, eſt infiniment plus difficile; parce que ce métal eſt plus intimement uni avec les matieres hetérogenes qui ſont dans les mines, & que le mercure l'attire avec moins de force; de ſorte que cette amalgamation demande beaucoup de ſoins & de temps, avant que d'être parfaite. On y ajoute auſſi une quantité de ſel marin. On ne ſçauroit avoir de l'argent par le ſimple lavage.

Les Chymiſtes ont parlé fort au long de la production de l'or, de l'argent &

& des autres métaux dans la terre; du ſel, du ſoufre, & du mercure qui les compoſent, & de la maniere dont ces ſubſtances doivent s'unir & s'altérer, pour former les différentes eſpéces de métaux & de minéraux. Quelques-uns ont recours au ſoleil, comme au grand agent qui a le plus de part dans ce procédé, ſur-tout, par rapport à l'or & à l'argent, comme les plus dignes de ſon attention. D'autres à des feux ſouterrains, ou à une chaleur centrale, mais on peut dire que ce qu'ils ont avancé là-deſſus, n'eſt point ſatisfaiſant. Ils n'ont jamais pu en uniſſant ces matieres, qu'ils prétendent conſtituer les métaux, ni en ſe ſervant du feu, qui eſt leur plus grand agent, faire un métal de ce qui ne l'étoit point auparavant. Ils n'ont jamais pu trouver les parties qui entrent dans la formation des métaux, au point d'aſſigner le principe auquel ils doivent leur génération. Il y en a quelques-uns, comme l'or, dont ils ne peuvent abſolument faire l'analyſe, quelque art qu'ils emploient pour cet effet; encore qu'ils le définiſſent un compoſé de mercure & de ſoufre extrêmement ſubtils.

Mais c'eſt à eux à nous dire, com-

ment ils le ſçavent, puiſqu'on n'a pu juſques ici extraire ni l'un ni l'autre de l'or, quelque procédé qu'on ait employé pour cet effet. Il y a tout lieu de croire qu'il y a dans la nature quelque principe plaſtique, peut-être même quelque choſe d'analogue au principe ſéminal des plantes & des animaux, quel qu'il ſoit, qui ne reſſemble à aucun corps connu, & qui n'eſt compoſé d'aucune combinaiſon de corps connus, mais aſſez puiſſant par lui-même, pour combiner & varier telle partie de la maſſe commune de matiere, ſuſceptible de ſon opération, qu'il attire, & dont il forme une plante, un animal, un minéral ou un métal, de telle ou telle nature, ſuivant la nature originelle de la ſemence. Que l'on analyſe une plante tant que l'on voudra, & qu'on la mette pour ainſi dire à la torture : on trouvera qu'elle contient différentes matieres, de la terre, de l'eau, une huile, un ſel, un eſprit, & peut-être dans les trois derniers, quelque choſe de ſpécifique, & qui différe des autres plantes. Mais ni la même quantité de matiere ſimilaire, ni ces matieres mêmes, ne formeront jamais une plante ſemblable à l'origi-

nal, ni même quelque chose qui en approche, parce que la vertu séminale manque, & qu'il est peut-être impossible de la découvrir. Quant aux autres matieres, elles ne sont que les parties grossieres de la plante; quoiqu'elles n'ayent aucune activité, elles sont cependant les matériaux, avec lesquels & sur lesquels le principe séminal agit, pour organiser la masse, développer les branches, faire pousser les boutons, meurir le fruit, en un mot, pour faire toutes fonctions d'une plante parfaite. On peut en dire autant des animaux; & pourquoi n'en seroit-il pas de même des minéraux, quoique leur organisation soit plus grossiere? Pourquoi n'auroient-ils pas de même un principe séminal, qui opérant par lui-même, & d'une maniere qui lui est connue, sur les élémens de l'air, de la terre, l'eau, l'huile & le sel, est capable de produire du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent, & tels autres métaux? Le défaut de ce principe nous empêchera toujours de produire un métal avec d'autres choses que des ingrédients métalliques, quand même nous employerions les choses qui ressemblent à ce que les métaux donnent

par l'analyſe, & dans les mêmes quantités qu'on les trouve. Je ſuis bien éloigné, au reſte, de croire que les pierres & les métaux végétent exactement comme les plantes. Il eſt certain qu'on en trouve ſouvent dans les mines où il n'y en avoit plus, & qu'ils croiſſent; mais je n'oſerois avancer qu'ils convertiſſent la matiere hétérogene qui augmente leur volume, en leur propre ſubſtance, d'une maniere analogue aux plantes. Je conviens, & j'ai été témoin moi-même qu'on a trouvé de l'argent, qui pénétroit dans les interſlices des pierres, de même que le lierre, & les autres plantes paraſites; cependant comme on tire un métal qui lui reſſemble, & qui ne lui eſt de tout point inférieur, de mines dont l'apparence eſt tout-à-fait différente, & que c'eſt-là la voie la plus ordinaire, il y a tout lieu de croire que les métaux ne croiſſent pas tous de la même maniere.

Pour éviter les répétitions, je trouve à-propos de traiter dans cet article de l'or & de l'argent, vû qu'ils naiſſent tous deux dans le Mexique, & le dernier en plus grande quantité que l'autre, quoiqu'on en trouve auſſi dans tous les autres établiſſements des Eſpagnols.

On vante beaucoup, & avec raiſon, la quantité prodigieuſe d'or & d'argent que produiſent les mines du Mexique, vû que cette province, de même que les autres Colonies Eſpagnoles dans l'Amérique, fourniſſent en quelque ſorte de l'argent à tout le monde, & produiſent infiniment plus d'or, que n'en contient tout le reſte du globe. Un Auteur fort judicieux, qui vient de nous donner un recueil de voyages, dit, que les revenus du Mexique doivent tout au moins monter à vingt-quatre millions de livres ſterlings. Il ſe fonde ſur la remiſe que font les Evêques du dixieme de leurs revenus, qu'ils n'évaluent certainement pas bien haut, & qu'il fait monter à un million & demi de livres ſterlings. Il prétend que c'eſt-là le quart des revenus du Clergé, & que ces revenus ſont environ le quart de ceux du royaume, qui ſur ce pied, montent à vingt-quatre millions de livres ſterlings. Il ſe ſert d'une autre méthode pour évaluer la richeſſe de cette province, ſçavoir le quint que l'on paye au Roi de l'or & de l'argent que produiſent les mines. Il obſerve que dans l'année 1730, ce quint ſe monta à un million de marcs

d'argent, ſur le pied de huit onces par marc ; deſorte qu'en évaluant chaque once d'argent à cinq shelins, il s'enſuivroit que les habitans tirent dix millions de leurs mines. Quant à moi, ſans vouloir dépriſer ici la ſincérité & le diſcernement de cet écrivain, j'oſe dire, que les mémoires dont il s'eſt ſervi pour faire ſon calcul, ſont abſolument faux. S'il eſt vrai que la Nouvelle Eſpagne tire annuellement dix millions de ſes mines d'or & d'argent, il s'enſuit que le Pérou, qui paſſe pour auſſi riche en argent que le Mexique, même depuis le declin des mines du Potoſi, doit auſſi fournir la même ſomme. Il y a dans le nouveau Mexique quantité de mines d'argent fort riches ; mais pour ne point outrer la choſe, je ſuppoſe que cette province produiſe deux millions, ce qui n'eſt certainement pas trop, eu égard au produit de la Nouvelle Eſpagne. Il n'y a pas beaucoup de mines d'argent dans le Chili, mais ſes mines d'or ſont les plus riches qui ſoient au monde. En comparant donc la richeſſe de cette province avec celle des autres, elle ne peut fournir moins de deux millions, en y ajoutant ce que produit la Terre

Ferme; desorte que l'or & l'argent qu'on tire des Colonies Espagnoles, doivent monter tout au moins à vingt-quatre millions de livres sterlings par an. Uztariz, dans sa fameuse dissertation sur le commerce d'Espagne, Auteur qui étoit certainement bien informé, & dans une matiere, où il étoit de son intérêt de profiter de cette importation, prétend qu'il n'entre tous les ans en Espagne que quinze million de piastres en or & en argent, ce qui est certainement fort au-dessous de quatre millions de livres sterlings. Mais comme il y a lieu de croire que l'on détourne une partie considérable de cette somme, je veux supposer qu'elle se monte à quatre millions. Je mets un million de plus pour le commerce d'Acapulco, ce qui est certainement beaucoup. Il y a encore la contrebande que font les Anglois, les François & les Hollandois, qui se monte à une somme considérable, & que je suppose être de deux millions. Voilà donc sept millions qui sortent tous les ans du pays; desorte que, toute déduction faite, il reste encore dix-sept millions clair & net. Si cela est, les richesses de l'Amérique Espa-

gnole ne doivent-elles pas augmenter en peu de temps à un point qui paſſe toute probabilité ? Puiſque depuis l'année 1730, juſqu'à celle où nous ſommes, il y a un eſpace de vingt-ſix ans, & qu'il n'y a pas lieu de croire que les mines ayent été épuiſées dans ce temps-là. Que ſi depuis 1724, qu'Uztariz écrivoit, il a paſſé plus d'argent en Europe, qu'il n'en paſſoit dans ce temps-là, c'eſt probablement parce que les mines ſont devenues plus abondantes. Si donc l'on multiplie la ſomme annuelle qui reſte dans l'Amérique Eſpagnole, qui eſt de dix-ſept millions, par vingt-ſix, qui eſt le nombre d'années qui ſe ſont écoulées depuis qu'on a fait ce calcul, le produit donnera quatre cens quarante-deux millions en vingt-ſix ans. Si l'on remonte un peu plus haut, à quelle ſomme cela ne doit-il pas s'être monté depuis le commencement du dernier ſiecle, que les mines d'argent étoient auſſi abondantes qu'elles le ſont aujourd'hui, & quelques-unes encore plus. Depuis l'année 1600, juſqu'à celle où nous ſommes, on auroit amaſſé dans les Colonies Eſpagnoles ſix cens cinquante-deux millions de livres ſter-

lings; outre les épargnes des années précédentes, qui ont dû être très considérables. Faites tel rabais qu'il vous plaira; ſuppoſés que les Egliſes ſe ſont enrichies juſqu'à la profuſion; que les particuliers ont leurs batteries de cuiſine en or & en argent, comme on prétend que quelques-uns les ont dans certains endroits; ajoutez-y l'or & l'argent que l'on porte ſur ſoi, on aura toujours de la peine à croire, que l'on trouve de ſi grandes richeſſes dans l'Amérique Eſpagnole, où la plus grande partie du peuple eſt eſclave, ou dans un état approchant de l'eſclavage, & où il y a peu d'Eſpagnols opulents, la plûpart de ceux qui ont fait fortune, ſe hâtant de retourner en Europe pour en jouir. Au reſte, il eſt bien difficile d'apprécier la richeſſe de ce pays, & les tréſors immenſes qu'il produit; ils ſont fort grands ſans doute, mais moins qu'on ne nous les repréſente.



CHAPITRE IV.

De la Cochenille & du Cacao.

LA Cochenille, dont les Eſpagnols font une exportation conſidérable chez l'étranger, ſert à teindre en écarlate, en pourpre & en cramoiſi. Après avoir long-temps diſputé ſur la nature de cette drogue curieuſe, on paroît convenir aujourd'hui qu'elle n'eſt autre choſe qu'un inſecte, de l'eſpéce de ceux qui s'attachent à la noix de galle. Cet animal s'attache à différentes plantes, mais il n'y en a qu'une qui lui communique les qualités, qui le font rechercher dans la médecine & les manufactures. Cette plante eſt appellée *Opuntia* par les Botaniſtes. Elle eſt entiérement compoſée de feuilles ovales, épaiſſes, ſucculentes, jointes bout-à-bout, leſquelles forment de côté & d'autre différentes ramifications. Sa fleur eſt large & ſon fruit a la figure d'une figue. Il eſt rempli d'un ſuc cramoiſi, auquel la Cochenille doit ſa couleur.

Lorſque les ſaiſons pluvieuſes ſont

arrivées, ceux qui cultivent cette plante, coupent les sommités qui sont les plus chargées de ces insectes, lesquels n'ont pas encore atteint leur grosseur, & les mettent à l'abri du mauvais temps & des injures de l'air. Ces branches, quoique séparées du tronc de la plante, conservent long-temps leur fraîcheur, ce qui met non-seulement cet insecte en état de subsister pendant les saisons pluvieuses, mais encore de croître, & de faire ses petits, dès que le mauvais temps est passé. On les sort alors, & on les pose sur les plantes qui leur sont propres, dans de petits nids, faits avec de la mousse. Ils ne sentent pas plutôt la fraîcheur vivifiante de l'air, qu'ils font leurs petits au bout de trois ou quatre jours. Ces petits, qui ne sont pas plus gros qu'une mite, se répandent de tous côtés avec une vîtesse surprenante, de maniere que toute la plantation en est bien-tôt remplie; mais ce qu'il y a de singulier est, que cet animal, qui est si vif dans son enfance, perd entiérement son activité, s'attache à la partie la moins exposée, & la plus succulente de la feuille, & y reste tant qu'il vit, sans se mouvoir, ni sans per-

cer la feuille, suçant la substance qu'elle contient avec une petite trompe que la nature lui a donnée pour cet effet.

Ce qui n'est pas moins remarquable que la façon de vivre de cet animal, est la nature du mâle, qui ne paroît point appartenir à la même espéce; car loin de rester en place, il a des aîles, & est, comme le papillon, dans un mouvement continuel. Il est plus petit que la Cochenille, vit avec elles, & leur marche dessus, sans que ceux qui soignent cet insecte, se doutent qu'il soit une créature de la même espéce, quoiqu'ils soient persuadés que c'est lui qui rend la Cochenille féconde. Mais ce n'est que de la femelle dont on se sert pour teindre.

Les Indiens font quatre récoltes par année, qui sont autant de générations de cet animal. Ceux qui sont soigneux, détachent ces insectes les uns après les autres, avec une espéce de pinceau, & les ramassent à mesure qu'ils tombent; mais souvent ils brossent la plante avec si peu de soin, que les fragmens qui s'en détachent, se mêlent avec les Cochenilles, & que celles-ci se mêlent pêle mêle, les vieilles avec

les jeunes, ce qui diminue beaucoup leur prix. Mais ce qui fait la principale bonté de cette drogue, eſt la maniere de tuer & de faire ſecher les Cochenilles, ce que l'on fait de trois façons différentes. La premiere, eſt de tremper le baquet où elles ſont dans de l'eau bouillante, & de les faire ſécher enſuite au ſoleil, ce que les Eſpagnols appellent *Renegrida*. La ſeconde, eſt de les faire ſécher au four, où elles prennent une couleur griſâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *Jaſpées*. La troiſieme, qui eſt celle que les Indiens pratiquent, eſt de les faire ſécher ſur des pierres plattes avec leurs gâteaux de maïs. Elle eſt la plus mauvaiſe de toutes, parce qu'elles ſe ſéchent trop, ou qu'elles ſe brûlent, & ils diſent alors qu'elles ſont noires, *Negra*.

Cette drogue a une qualité d'autant plus extraordinaire, qu'elle appartient au regne animal, & à l'eſpéce la plus périſſable, & c'eſt, qu'elle ne ſe gâte jamais. Sans autre ſoin que celui de l'enfermer dans une boëte, on l'a gardée juſqu'à cent ans, ſans qu'elle ait rien perdu de ſa vertu pour la médecine & pour la teinture. C'eſt un

des meilleurs cordiaux & des meilleurs ſudorifiques que l'on connoiſſe dans la médecine. Cette propriété, jointe à la rareté dont elle eſt, vû qu'elle ne croît que dans cette contrée, fait qu'elle eſt une branche des plus eſſentielle du commerce, & qu'on l'eſtime autant que l'or & l'argent, à cauſe de la promptitude & de la ſûreté de ſon débit. On compte qu'il en ſort toutes les années neuf cens mille livres peſant du pays.

Le Cocao, ou le Cacao, dont on fait le Chocolat, fait un article conſidérable dans l'Hiſtoire naturelle, & le commerce de la Nouvelle Eſpagne. Il croît ſur un arbre de hauteur moyenne, dont le bois eſt ſpongieux & poreux, & l'écorce unie & de couleur de canelle. La fleur croît en grappes entre la tige & le bois en forme de roſe, mais petite & ſans odeur. Le fruit, qui renferme le cacao, conſiſte en une eſpéce de gouſſe, à-peu-près de la figure & de la groſſeur du concombre. Il contient une pulpe extrêmement rafraîchiſſante & d'un goût acide, qui remplit les interſtices des noix, avant qu'elles ſoient meures; mais après qu'elles ont acquis leur maturité, on a ſoin de les emballer les plus ſerrées,

& avec le plus d'ordre que l'on peut. Elles ont une coque fort dure, au-dedans de laquelle, eſt la ſubſtance huileuſe qui ſert à faire le Chocolat. Ce fruit, à la différence de nos fruits Européens, qui croiſſent ſur les petites branches, ne vient que ſur les groſſes, principalement dans l'endroit des nœuds. Il n'en vient aucun ſur les petites, ce qui eſt une eſpéce de végétation qui, bien qu'inconnue chez nous, eſt commune à pluſieurs autres plantes qui croiſſent ſous les Tropiques. Le Cacaotier eſt extrêmement délicat, il craint également le vent, le froid, le chaud, & ne fleurit qu'à l'ombre, d'où vient que dans les plantations de Cacaotiers, on a ſoin de planter un palmier, pour chaque plant de Cacaotier. Je ne dirai rien de l'uſage de ce fruit, parce que tout le monde le connoît, & que perſonne n'ignore ſes vertus. Malgré la quantité que les Européens en tirent, il ne laiſſe pas que de s'en faire une conſommation prodigieuſe dans le pays, & il s'en fait un commerce immenſe dans le Mexique & la Terre Ferme, où il s'en trouve d'excellent. Le profit qu'on en tire eſt ſi grand, que l'on prétend qu'il y a tel jardin

de Cacaotiers, qui rapporte jusqu'à vingt mille piastres par an. Je crois que cela est exagéré, mais cela prouve le profit immense que produit cette denrée. Elle fait la principale nourriture des habitans, elle est saine, nourrissante, & telle qu'il convient au climat. On confond souvent ce fruit avec la noix de coco, qui est une espéce toute différente.

CHAPITRE V.

Commerce de Mexique. Description de cette ville. Foires d'Acapulco & de la Vera-Cruz. Flotte & vaisseaux de Registre.

ON peut considérer le commerce du Mexique, comme composé de trois grandes branches, par lesquelles il communique avec tout l'Univers; son commerce avec l'Europe, par la Vera-Cruz; avec les Indes Orientales par la voie d'Acapulco; & celui de la mer du Sud, par le même Port. Il y a donc trois places dans la Nouvelle Espagne qui peuvent intéresser un

étranger, sçavoir la Vera-Cruz, Acapulco & Mexique.

Mexique, la capitale du royaume, la résidence du Viceroi, le siége de la premiere audience, ou Chambre de justice, & de l'Archevêque, est sans contredit une des villes les plus riches & des plus florissantes, non-seulement de l'Amérique, mais de tout l'Univers. Quoiqu'elle ne soit point un Port de mer, & qu'elle ne communique avec la mer par aucune riviere navigable, elle fait un commerce prodigieux, & est elle-même le centre de celui qui se fait entre l'Amérique & l'Europe d'une part, & entre l'Amérique & les Indes Orientales de l'autre. C'est-là que les principaux Marchands résident, que la plûpart des affaires s'expédient, & que les marchandises qui passent d'Acapulco à la Vera-Cruz, ou de la Vera-Cruz à Acapulco, pour l'usage des Philippines, & en grande partie pour celui du Pérou & de Lima, passent par cette ville, & occupent un nombre prodigieux de chevaux & de mulets. C'est-là où l'on porte tout l'or & l'argent, pour les convertir en espéces monnoyées; c'est-là que l'on dépose le quint du Roi, & c'est-là enfin

où l'on fabrique cette quantité prodigieuse d'ustensiles & d'ornements de toute espéce, que l'on envoie tous les ans en Europe. Tout y annonce la magnificence & la richesse. Les boutiques brillent de toutes parts de l'or, de l'argent & des bijoux qui y sont exposés. On est frappé d'admiration, en refléchissant sur les trésors immenses qui sont renfermés dans de grandes caisses empilées les unes sur les autres jusqu'au plancher, en attendant l'occasion de les envoyer en Espagne. On prétend que les Négresses qui suivent les carosses de leurs maîtresses, portent des bracelets d'or, des colliers de perles, des pendants d'oreilles de diamants, & que les Négres sont entiérement couverts de broderie. On ne peut dire précisément le nombre d'habitants qu'il y a dans cette ville; il doit certainement être considérable, & quelques-uns le font monter à soixante-dix mille ou quatre-vingt mille ames. La ville est régulierement bâtie, quoique les maisons y soient basses, elle renferme quantité de Monasteres richement fondés, & un grand nombre d'Eglises, dont la richesse passe toute imagination, mais dont l'Ar-

chitecture est des plus pitoyables.

Le Port le plus proche de cette ville est Acapulco, sur la mer du Sud, à plus de deux cens milles de la Capitale. Son Port est un des plus profonds, des plus sûrs & des plus commodes qu'il y ait dans la mer du Sud; on peut même dire qu'il est le seul bon Port que l'on trouve sur la côte Occidentale de la Nouvelle Espagne. Son entrée est défendue par un assez bon château; mais la ville est mal bâtie, & fait une très pauvre figure, excepté dans les temps des foires, qu'elle change d'apparence, & devient un des marchés les plus considérables qui soient au monde. Vers le mois de Décembre, le grand Gallion, qui fait toute la communication qu'il y a entre l'Amérique & les Philippines, après un voyage de cinq mois, & un trajet de trois mille lieues, pendant lequel il ne voit d'autre terre que les petites Iles des Larrons, arrive dans ce Port, chargé des marchandises les plus riches de l'Orient, de gérofle, de poivre, de canelle, de muscade, de macis, de squine, de porcelaine du Japon, de toiles de coton, unies & peintes, de différentes sortes de mous-

ſelines, d'étoffes de ſoie, de pierres précieuſes, de drogues rares, & de poudre d'or. Il arrive vers le même temps un vaiſſeau de Lima, dont la cargaiſon eſt de deux millions de piaſtres, indépendamment du vif-argent, du cacao, des drogues & autres marchandiſes de prix, qu'il échange pour celles des Indes Orientales. Il s'y rend pluſieurs autres vaiſſeaux de différents endroits du Chili & du Pérou; & outre le trafic des marchandiſes des Philippines, il s'y fait un échange conſidérable des denrées de ces contrées, & des différentes marchandiſes d'Europe. La foire dure quelquefois trente jours. Dès que les marchandiſes ſont débitées, le Gallion repart pour les Philippines, chargé d'argent, de marchandiſes d'Europe & de différentes denrées de l'Amérique. Je parle ici, comme s'il n'y avoit qu'un ſeul vaiſſeau qui fît le commerce des Philippines, ſçavoir le Gallion, dont le port eſt d'environ douze cens tonneaux. Mais il y en a un autre qui l'eſcorte pour l'ordinaire, & qui lui nuit infiniment, par la quantité de marchandiſes dont il eſt chargé. Le Gallion a ſouvent plus de mille hommes à bord,

qui font intéressés à sa cargaison, ou simples passagers. Il n'y a point de commerce où l'on fasse de plus grands profits. Le Capitaine du vaisseau, les Pilotes, les Contre-maîtres, & même les simples Matelots, gagnent dans un seul voyage, ce qui suffiroit pour faire la fortune d'un honnête-homme. L'Auteur du voyage du Lord Anson dit que les * Jésuites entretiennent leurs Missions des profits qu'ils font sur cette cargaison. Si cela est, le gain qu'ils font doit être très considérable, & ne peut qu'augmenter la puissance d'une société, qui s'est déja rendue célébre par ses richesses & son crédit.

* On verra le contraire dans l'Histoire de la Californie que l'on imprime actuellement à Paris.

Quoique ce commerce soit très considérable par lui-même, & se fasse directement entre les domaines du Roi d'Espagne, on ne s'apperçoit cependant pas qu'il les enrichisse beaucoup; la plus grande partie des marchandises qui viennent des Philippines, étant fabriquées chez l'étranger. Les Espagnols ne sçavent donner du prix à une chose par leur travail & leur industrie. Les Chinois sont intéressés à cette cargaison, & ce sont eux qui fabriquent leur vaisselle, & lui donnent une forme un peu plus élégante que celle d'un

lingot, ou d'une piéce de monnoie mal frappée. La foire finie, la ville redevient un désert; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit pendant toute l'année l'entrepôt de Mexique, pour le commerce qu'il fait avec le Pérou & le Chili, mais qui n'est pas bien considérable. On transporte les marchandises des Indes Orientales à Mexique à dos de mulets, & après que les habitans s'en sont fournis, on envoie le reste par terre à la Vera-Cruz, & delà dans la Terre Ferme, dans les Iles, & même en Espagne, mais en petite quantité.

C'est par la voie de la Vera-Cruz que toutes les richesses du Mexique passent dans l'ancien monde, & que les Amériquains reçoivent en échange les choses dont ils ont besoin pour fournir aux commodités de la vie & au luxe. C'est dans ce Port que se rend tous les ans vers la fin de Novembre la Flotte de Cadix, après un passage de neuf semaines. Cette Flotte, qui ne part que de Cadix, est composée d'environ trois vaisseaux de guerre, & de quatorze à quinze vaisseaux marchands, du port de quatre cens tonneaux jusqu'à mille. Leur cargaison

consiste en draps, toileries, étoffe de soie, velours, dentelles, verreries, papier, coutelerie, outils de fer, montres, pendules, vif-argent, harnois de chevaux, bas, souliers, livres, tableaux, munitions de guerre, vins, fruits, &c. desorte que toutes les nations commerçantes de l'Europe sont intéressées à la cargaison de cette Flotte. L'Espagne n'envoie presque autre chose que du vin & du fruit. Cela joint aux frais & au droit des commissionnaires, & à ceux du Roi, est presque le seul avantage que ce royaume retire de son commerce avec les Indiens. Il est étroitement défendu d'embarquer aucune marchandise sur cette Flotte, sans avoir préalablement déclaré sa qualité, son prix, & le nom de ceux à qui elle appartient, à la Chambre des Indes de Séville; & lorsqu'elle est de retour, on est obligé de produire un certificat du Juge du lieu, par lequel il conste que les marchandises ont été débarquées dans le lieu de leur destination. Il est défendu de débarquer les marchandises ailleurs qu'à la Vera-Cruz, ni de recevoir à bord d'autres passagers que des Espagnols, encore sont-ils obligés de de-

mander la permiſſion à la Chambre des Indes.

La Cour d'Eſpagne eſt extrêmement jalouſe de tout ce qui a le moindre rapport avec l'Amérique, & ſacrifie ſouvent ſes avantages à la ſûreté de ſes poſſeſſions. Elle ſe propoſe principalement deux objets dans ce commerce, l'excluſion des étrangers, & le débit des marchandiſes qu'elle envoie dans le nouveau monde. Elle croit les remplir en envoyant tous les ans une Flotte, laquelle part d'un ſeul Port d'Eſpagne, pour ſe rendre dans un autre du Mexique. Cette conduite, qui ſeroit contraire à la ſaine politique, chez toute autre puiſſance de l'Europe, eſt extrêmement judicieuſe par rapport à l'Eſpagne, parce que les marchandiſes qu'elle envoie, appartenant preſque toutes aux étrangers, & n'ayant pour elle que le profit qu'on y fait dans les Indes, il eſt de ſon intérêt d'en tirer le meilleur parti qu'elle peut. Il en ſeroit tout autrement, ſi ces marchandiſes étoient toutes, ou du moins la plus grande partie, de ſon cru, ou de ſes fabriques. On ne peut certainement blâmer les Eſpagnols de conſerver ce commerce, quoique les moyens

moyens qu'ils employent pour cet effet, ne ſoient ſouvent pas des meilleurs. En reſtraignant ainſi le commerce à ces deux Ports, ils éteignent l'émulation des habitants du Nouveau Monde, leſquels pourroient non-ſeulement trafiquer avec les étrangers, mais encore fabriquer dans la ſuite des marchandiſes chez eux; au lieu qu'ils ſe trouvent ſur le même pied que les étrangers, par rapport à l'exportation de leurs denrées. Ils ne peuvent les vendre directement, & il eſt certain que le moindre découragement nuit beaucoup dans les endroits où le commerce eſt foible, & pour ainſi dire dans ſon enfance. D'ailleurs une pareille contrainte encourage les interlopes, & ouvre la porte à un commerce illicite, trop avantageux, pour pouvoir l'empêcher, outre qu'on ne manque jamais de moyens pour déſarmer la Juſtice la plus ſevere, & tromper la vigilance la plus attentive. On peut donc douter, avec beaucoup de raiſon, ſi ces ſortes de précautions ſont auſſi avantageuſes à la nation qu'on le prétend. C'eſt vraiſemblablement quelque conſidération de cette eſpéce, qui a donné lieu aux vaiſſeaux

de Regiſtre. On s'apperçut que ce commerce ainſi borné, ne répondoit point aux vûes que l'on avoit, & que ceux qui avoient des marchandiſes de contrebande, ne manqueroient pas de profiter de la diſette, pour les débiter dans l'Amérique. Lors donc que les marchands de Cadix ou de Seville jugent que les marchandiſes manquent dans quelque Port des Indes Occidentales, ils demandent la permiſſion au Conſeil des Indes d'y envoyer un vaiſſeau de trois cens tonneaux, ou audeſſous. Cette permiſſion leur coûte quarante ou cinquante mille piaſtres, indépendamment des préſents qu'ils ſont obligés de faire aux Officiers pour l'obtenir; car quoiqu'elle porte que le vaiſſeau ne ſera que de trois cens tonneaux, il eſt rarement au-deſſous de ſix cens. On enregiſtre ce vaiſſeau & ſa cargaiſon ſur le pied de ſon port. On exige encore qu'il rapporte un certificat du Juge du lieu pour lequel il eſt freté, par lequel il conſte qu'il n'excéde pas le port ſur le pied duquel on l'a enregiſtré. C'eſt-là ce qu'on appelle des vaiſſeaux de Regiſtre, & c'eſt avec eux que l'on fait le commerce de l'Amérique depuis quelques

années, avec autant de préjudice pour le commerce d'Eſpagne, que d'une maniere contraire aux maximes ſelon leſquelles on le faiſoit anciennement. Je reviens à la Flotte.

Après avoit débarqué les marchandiſes à la Vera-Cruz, on charge ſur la Flotte l'argent, les pierreries, la cochenille, l'indigo, le cacao, le tabac, le ſucre, les cuirs qui ſont deſtinés pour l'Eſpagne. Elle repart quelquefois dans le mois de Mai, mais le plus ſouvent dans le mois d'Août. De la Vera-Cruz, elle ſe rend à la Havanne, dans l'Ile de Cuba, qui eſt le lieu du rendez-vous, où elle trouve les Gallions, qui ſont une autre Flotte qui fait le commerce de la Terre Ferme par Carthague, & celui du Pérou par Panama & Porto Belo, de la même maniere que la Flotte fait celui de la Nouvelle Eſpagne. Après s'être jointe dans ce Port avec les Gallions & les vaiſſeaux de Regiſtre, qui s'y rendent de toutes parts, on détache quelques vaiſſeaux légers pour l'Eſpagne, pour y donner avis des cargaiſons de ces différentes Flottes, pour que la Cour puiſſe juger des droits qu'elle peut exiger, & de l'eſcorte dont elles ont be-

ſoin pour leur ſûreté. Ces Flottes font pour l'ordinaire quelque ſéjour à la Havanne, pour donner le temps aux autres vaiſſeaux de les joindre. Auſſitôt qu'ils ſont arrivés, elles partent de la Havanne, traverſent le golfe de la Floride, & paſſant entre les Iles de Bahama, elles font route au Nord-Eſt, juſqu'à ce qu'elles ſoient arrivées à la hauteur de Saint-Auguſtin, après quoi elles continuent leur route pour l'Eſpagne. La Vera-Cruz n'eſt plus rien après que la Flotte eſt partie. C'eſt une ville dont la ſituation eſt mal ſaine, & qui n'eſt preſque habitée que par des Indiens, des Métifs ou des Négres. Tous les marchands font leur réſidence à Los Angeles, qui en eſt éloigné de quelques lieues. Cette ville peut contenir environ trois mille habitans.



CHAPITRE VI.

Trois ſortes de peuples de la Nouvelle Eſpagne. Les blancs, les Indiens & les Négres. Leurs caracteres. Le Clergé & ſon caractere. Gouvernement civil.

LES habitans de la Nouvelle Eſpagne ſont composés de trois ſortes de peuples différents, de blancs, d'Indiens, de Négres, ou d'un mélange de ceux-ci. Les blancs ſont Eſpagnols, ou Créoles. Ceux qui ſont natifs d'Eſpagne poſſédent la plûpart des emplois, ou exercent le commerce, & ont le même caractere & les mêmes mœurs que les Eſpagnols d'Europe; ils ſont graves, ſpirituels, remplis de bons ſens, indolents, fiers & préſomptueux. Ils tirent vanité de leur origine, ce qui fait que les Créoles les haïſſent & leur portent envie. Ces derniers n'ont ni cette fermeté, ni cette patience, qui caractériſent les Eſpagnols. Ils ont peu de courage, & ſont en général mous & efféminés. Nés dans un climat dont la chaleur les énerve, vivant dans l'abondance de toutes choſes, &

s'adonnant à l'oiſiveté & aux plaiſirs; ils manquent des qualités néceſſaires pour figurer dans le monde. Ils haïſſent l'étude, & ſi quelques-uns s'y appliquent, ils ſont en tres petit nombre. Plongés dans le luxe, ſans goût ni diſcernement, ils dépenſent leur bien par pure oſtentation, & ſans ſavoir en profiter, & ſont plus jaloux de l'apparence que de la réalité.

Ils ſont très modérés dans le boire & dans le manger, mais par un effet de leur oiſiveté & de leur tempérament, ils ne s'occupent que d'amour & d'intrigues amoureuſes. Ils les ménagent dans le goût des anciens Eſpagnols, s'efforçant de ſe rendre agréables au beau ſexe, par des propos & des actions extravagantes, par une mauvaiſe muſique, des poëſies pitoyables, & de folles dépenſes. Les femmes ne ſont pas fort diſtinguées par leur chaſteté, ni par leurs vertus domeſtiques; elles ſauvent cependant les apparences, pour ſe conformer à l'ancienne étiquette, & ont aſſez de génie pour ſupporter ſans ſe plaindre la contrainte dans laquelle elle les tient.

Le Clergé eſt extrêmement nombreux, & ne peut manquer d'être ri-

che, chez un peuple aussi opulent & aussi superstitieux. On prétend qu'il posséde lui seul le quart des revenus du royaume, qui montent à plusieurs millions. Quant au nombre, on peut dire sans exagérer, que les prêtres, les moines & les religieuses, excédent d'un cinquieme les blancs, tant dans cette province, que dans les autres contrées de l'Amérique Espagnole. Mais comme il est en général trop ignorant, pour instruire par ses prédications, & trop débauché pour édifier par sa conduite, les mœurs des peuples ne se ressentent nullement de son nombre, de ses richesses, ni de son crédit. La plûpart ne sont que des aventuriers sortis d'Espagne, qui n'ayant aucun égard pour leur caractere, ni pour les vœux qu'ils ont fait, ne cherchent qu'à s'enrichir promptement, en abusant de l'ignorance & de la crédulité du peuple. Scrupuleusement attachés à certaines méthodes méchaniques de dévotion, ils se mettent très peu en peine des mœurs. Tous leurs sermons ne tendent qu'à lui inspirer beaucoup de vénération pour les Saints qui ont fondé leurs ordres, ou qui les protégent, laquelle est extrêmement lu-

crative pour eux. C'eſt-là leur ſujet ordinaire, & ils cherchent plutôt à lui inſpirer une admiration ſtupide pour les miracles qu'ils ont fait, qu'à les engager à imiter la ſainteté de leur vie. Au reſte ce que je dis ici, ſouffre quelque exception; & malgré les défauts des prêtres & des religieux, on ne peut s'empêcher de louer leur zele. On leur doit quantité de fondations charitables; ce ſont eux qui ont donné aux Indiens & aux Négres quelque connoiſſance de Religion, & qui ont adouci en quelque ſorte leur eſclavage, ce qui a produit un très bon effet; car ces eſclaves ſont plus fideles que les nôtres, & n'abuſent jamais de la liberté qu'on leur donne. Je ne ſache pas qu'ils ayent jamais cauſé aucune révolte, & les Indiens ſont beaucoup plus civiliſés qu'ils ne le ſont dans les Colonies des autres nations Européennes.

Ces peuples ſont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, humbles, ſoumis, craintifs & dociles. On les traite en général avec beaucoup d'indignité, ce qui n'eſt pas étonnant, car l'état de tout peuple ſoumis à un autre, eſt infiniment pire qu'il ne le

seroit, s'il étoit gouverné par ses propres loix, quelque mauvaises qu'elles fussent.

Comme les Négres qui sont dans le pays, y ont été transportés d'Afrique, ils ont le même caractere que ceux de nos Colonies. Ils sont opiniâtres, endurcis à la fatigue, peu spirituels, & très propres à l'esclavage auquel ils sont assujettis.

Tel est le caractere des habitans, non-seulement de la Nouvelle Espagne, mais de toute l'Amérique Espagnole. Dans le cas où j'y remarque quelque différence essentielle, j'ai soin d'en avertir.

Le Gouvernement civil est administré par des tribunaux, auxquels on donne le nom d'Audiences, lesquels sont composés d'un certain nombre de Juges, partagés en différentes Chambres, qui ressemblent plutôt aux Parlements de France qu'à nos Cours. Le Viceroi est à la tête de la premiere, & y préside lorsqu'il lui plaît. Cette place est une des plus grandes que le Roi d'Espagne puisse donner ; & c'est aussi le plus riche Gouvernement qu'il y ait au monde. Les emplois ne sont occupés que par les Espagnols, mais

ce n'eſt que pour un temps limité; qui va rarement au-delà de trois ans. C'eſt la jalouſie qui influe ſur tous les réglements, tant à cet égard, que par rapport à toutes les autres affaires relatives aux Indes. Elle a ce mauvais effet, que tous les Officiers, depuis le premier juſqu'au dernier, dévorés par cette cupidité que les poſtes lucratifs inſpirent, voulant profiter du temps, oppriment les peuples, & fruſtrent la Couronne de ce qui lui appartient. Ceux qui leur ſuccédent, étant dans les mêmes diſpoſitions, il arrive delà que perſonne ne ſe met en peine de faire aucun réglement utile, perſuadé que ſon ſucceſſeur ne s'y conformera point, pour peu qu'il ſoit contraire à ſes intérêts; deſorte que ce malheureux peuple ne ſçauroit uſer de la politique du renard, je veux dire, garder ſes ſangſues, & eſt obligé de ſe laiſſer ſucer, par une ſuite continuelle de harpies avides & affamées.

Il y a quelques troupes dans la Nouvelle Eſpagne, pour l'entretien deſquelles on a aſſigné un aſſez bon revenu, de même que pour celui des fortifications. Mais les ſoldats ſont en très petit nombre, mal vêtus, mal

payés, & encore plus mal disciplinés. Le Gouvernement militaire n'est pas mieux reglé que le civil & l'ecclésiastique, & tout y est dans le plus grand désordre du monde.

CHAPITRE VII.

LE NOUVEAU MEXIQUE.

Sa découverte. Son climat. Ses productions. Vûes des Anglois sur la Californie.

LE Nouveau Mexique est situé au Nord & au Nord-Est de la Nouvelle Espagne. On ignore ses limites du côté du Nord. En y comprenant la Californie, il est borné à l'Ouest par la grande mer du Sud, & à l'Est par le Mississipi. Cette contrée est située pour la plus grande partie dans la Zone tempérée, ce qui fait qu'elle jouit d'un climat agréable, & que son terrein produit dans plusieurs endroits toutes les choses nécessaires pour le plaisir & la commodité de la vie. On y trouve des mines d'or & d'argent que l'on exploite tous les jours avec beaucoup

de ſuccès, & quantité de pierres précieuſes ; mais elle n'a aucune communication directe avec aucune partie de l'Europe. Ce pays eſt fort peu connu des Européens, & les Colonies Eſpagnoles y ſont plus foibles qu'ailleurs ; elles augmentent cependant à proportion que l'on découvre des mines, leſquelles ne ſont inférieures à aucune de celles qu'on a découvertes dans les autres contrées de l'Amérique. Il eſt habité par des Indiens, dont la plûpart ont été convertis depuis peu au Chriſtianiſme par les Miſſionnaires Eſpagnols. Ils les ont civiliſés, leur ont appris le commerce, & à cultiver le froment & la vigne ; de maniere qu'aujourd'hui ils envoient quantité de bled & de vin dans le Vieux Mexique. On doit cet heureux changement au Marquis de Velaſco, gentilhomme Eſpagnol.

La fameuſe Peninſule de Californie *, fait une partie conſidérable de cette contrée. C'eſt un pays avantageuſement ſitué pour le commerce, & où il y a une pêcherie de perles fort riche & fort abondante. Ce fut Ferdinand Cortez qui le découvrit le premier. L'Amiral François Drake y débarqua, & en prit poſſeſſion l'an 1578

* On imprime actuellement à Paris l'Hiſtoire Naturelle & Civile de cette contrée ; & elle ne peut manquer de flatter la curioſité du public.

& obtint l'investiture de cette principauté du Souverain qui y régnoit dans ce temps-là. Je ne ſache pas que nous ayions jamais penſé à faire valoir ce droit; mais ſelon toute apparence il emploiera dans la ſuite la plume de ces Juriſconſultes, qui diſputent avec des mots ce qu'on ne peut décider qu'avec l'épée, & leur fournira occaſion de s'étendre fort au long ſur ce qu'on appelle droit de découverte, de poſſeſſion & d'établiſſement.

CHAPITRE VIII.

LE PÉROU.

Son climat & ſon ſol. Ses mines, la Coca, & l'herbe du Paraguay.

LA Conquête du Pérou, achevée d'une maniere auſſi extraordinaire, ſoumit à la domination Eſpagnole une contrée qui n'eſt ni moins riche, ni moins étendue que le Mexique, mais qui l'emporte beaucoup ſur lui par ſa ſituation & la température de ſon climat. Elle eſt ſituée, comme le Mexique, dans la Zone Torride; mais

ayant d'un côté la mer du Sud, & de l'autre une chaîne de montagnes, appellées les Andes, qui la traversent d'un bout à l'autre, les effets réunis de l'Océan & des montagnes, tempérent la chaleur qu'on éprouve sous la ligne, d'une maniere aussi agréable que surprenante. Sous un ciel presque toujours couvert de nuages, qui la garantissent des rayons verticaux du soleil, il ne pleut jamais dans le pays; mais il tombe toutes les nuits une rosée sur la terre, qui humecte les herbes & les plantes, & rend le terrein extrêmement fertile. Ajoutez à cela une infinité de ruisseaux, formés par les pluies & la fonte des neiges qui tombent sur ces montagnes prodigieuses, qui, bien que situées sous les Tropiques, sont continuellement couvertes de neige, d'une maniere qui n'a point d'exemple, dans le même climat. La côte du Pérou n'est qu'un amas de sable sec & stérile, excepté sur les bords des ruisseaux & des rivieres dont je viens de parler, où elle est extrêmement fertile, de même que le sont toutes les vallées dans les pays montagneux.

Il est difficile d'assigner la cause de

ce défaut de pluie dans tout le plat pays du Pérou ; mais il y a toute apparence qu'il vient du vent du Sud-Oueſt, qui régne pendant la plus grande partie de l'année, & de la hauteur prodigieuſe des montagnes, dont le ſommet eſt continuellement couvert de neige. Le plat pays d'entre deux, refroidi, comme il l'eſt d'un côté par les vents qui ſoufflent des régions froides du Midi, & échauffé auſſi uniformement par les rayons directs du ſoleil équinoxial, conſerve une température ſi égale, que les vapeurs qui s'élevent ne peuvent retomber en forme de pluie. Il n'en eſt pas de même dans la partie montagneuſe du pays, & la raiſon en eſt que la condenſation & la raréfaction alternatives de l'air, cauſées par la chaleur du jour, & par la froideur que les neiges lui communiquent dans l'abſence du ſoleil, jointes à la température inégale qui régne ſur les montagnes, donnent lieu à des pluies très abondantes. Le climat dans les contrées montagneuſes eſt extrêmement changeant, & ſes variations très ſubites.

Il régne le long de la côte du Pérou un courant qui ſe porte vers le Nord,

& qui, un peu plus avant dans la mer, reflue avec la même rapidité vers le Sud. Ce courant est vraisemblablement une espéce de mascaret *; car s'étant avancé aussi loin que sa cause mouvante le pousse, il retourne ensuite naturellement dans l'endroit où il trouve le moins de résistance. L'ignorance de ce double courant, rendoit autrefois la navigation de la mer du Sud aussi incertaine que fatiguante; mais aujourd'hui la route est, pour ceux qui passent du Chili au Pérou, de ranger la côte en allant à Callao, & à leur retour, de gagner la haute mer, pour profiter du courant, & s'en retourner chez-eux. On observe la même méthode, mais dans un sens contraire, dans les voyages entre Panama, & les autres contrées du Nord, & les Ports du Pérou.

* On appelle ainsi un reflux violent de la mer dans une riviere près de son embouchure.

Les marchandises que l'on tire du Pérou, peuvent se réduire aux articles suivants. 1°. L'or & l'argent; 2°. le vin, l'huile & l'eau-de-vie; 3°. la laine de Vigogne; 4°. le quinquina; 5°. le poivre de Guinée ou de la Jamaïque. J'ai déja parlé des deux premiers articles dans la description que j'ai donnée du Mexique. Les mines d'or

du Pérou ſont preſque toutes dans la partie Septentrionale, à peu de diſtance de Lima; celles d'argent ſont dans la partie oppoſée. Les voyageurs qui parlent de ce pays, s'étendent ordinairement fort au long ſur les principaux lieux, où ſont les mines. Je ſuis d'autant moins porté à ſuivre leur exemple, que cette matiere eſt très peu intéreſſante par elle-même; & quand même elle le ſeroit, pourquoi inſiſter ſur une choſe qui varie continuellement? On découvre tous les jours de nouvelles mines; les anciennes s'épuiſent, ou on les abandonne. Les villes changent avec les mines. Chaque nouvelle mine que l'on découvre, donne lieu à la fondation d'une ville, laquelle eſt plus ou moins opulente, à proportion de ſon produit. Elle ſubſiſte tant quelle donne, & diſparoît dès que la mine eſt épuiſée. Il eſt vrai cependant que les grandes mines du Potoſi, dans la province de Los Charcos, ſont l'héri-age des ſiecles; & qu'après avoir enrichi le monde pendant pluſieurs âges, elles ſont encore aujourd'hui une ſource inépuiſable de richeſſes. Elles ont cependant beaucoup diminué; ce qui vient bien moins de l'é-

puiſement de la veine, que de la profondeur immenſe qu'elles ont, & qui exige un travail, dont on n'eſt point dédommagé. On ouvre tous les jours de nouvelles mines, que l'on exploite à moindres frais ; deſorte que ce que M. Frezier nous dit du grand nombre d'habitans que contenoit la ville de Potoſi, ſouffre aujourd'hui quelque rabais. Elle contenoit alors ſoixante-dix mille ames, tant Eſpagnols qu'Indiens, mais il y avoit ſix de ceux-ci pour un Eſpagnol.

Les Eſpagnols obligent ce malheureux peuple à envoyer tous les ans un certain nombre d'hommes, qu'ils forcent de travailler aux mines pendant un certain temps limité, après quoi ils leur permettent de s'en retourner. Mais comme la plûpart perdent leurs connoiſſances, ceux qui ſurvivent à cet eſclavage, s'établiſſent pour l'ordinaire dans la ville de Potoſi. On ne ſçauroit croire combien ces mines, qui ſont le plus terrible fléau dont Dieu puiſſe affliger les hommes, ont contribué à dépeupler ce pays. Elles ſont infiniment pires que la guerre & la peſte, elles font périr des millions d'habitans, & ceux qui en échappent,

ſe trouvent réduits à un eſclavage ignominieux, ſans aucune eſpérance de voir jamais adoucir leur ſort. Les effets de cette ſervitude ſeroient encore plus funeſtes, ſans l'uſage d'une herbe, que les habitans appellent *Coca*, dont ils uſent conſtamment, & à laquelle ils attribuent des vertus extraordinaires. Ses qualités ſont à-peu-près les mêmes que celles de l'opium & du tabac ; car elle produit une eſpéce de ſtupidité. Elle eſt un antitode contre le poiſon & les effluves empoiſonnés, & fait que ceux qui en uſent, peuvent vivre long-temps ſans nourriture. Quoiqu'elle ne ſoit néceſſaire qu'à ceux qui travaillent aux mines, les Indiens en uſent par plaiſir, & en mâchent continuellement ; mais elle rend leur haleine extrêmement puante. Les Indiens la cueillent avec quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes, ce qui fait qu'elle eſt défendue dans pluſieurs endroits du Pérou ; parce que les Eſpagnols, de même que les Indiens, attribuent ſes vertus à la magie, & lui en attribuent même plus qu'elle ne le mérite ; s'imaginant que c'eſt à celle que les Indiens doivent la ſupériorité de leurs forces. Cependant, malgré la ſévérité de l'In-

quiſition, qui eſt établie dans tous les domaines d'Eſpagne, la néceſſité fait que l'on ferme les yeux ſur cette pratique, dans les endroits où il y a des mines.

Ils uſent encore d'un autre préſervatif: ſçavoir, d'une infuſion de l'herbe du Paraguay, laquelle eſt approchante du thé. On en fait une conſommation prodigieuſe au Pérou. On en porte tous les ans dans cette province & dans le Chili dix-huit mille quintaux, qui rapportent, tous frais faits, quatre-vngt mille livres ſterlings. La meilleure vient du pays qui eſt ſous la domination des Jéſuites.

CHAPITRE IX.

Vignobles du Pérou. Lamas & Vicunnas; moutons du Pérou. Le Quinquina. Le poivre de Guinée. Fiente de l'Iquiqua. Mines de vif-argent.

LA partie Méridionale du Pérou, qui eſt au-delà du Tropique du Capricorne, produit quantité de vin, mais qui n'eſt pas des meilleurs. Les Eſpagnols le mépriſent, & le laiſſent aux

Indiens & aux Négres, & par un goût assez bizarre, ne se régalent qu'avec l'eau-de-vie qu'on en tire, & dont on envoie une grande quantité, non-seulement dans les différentes provinces du Pérou, mais encore à Panama, & dans tous les Ports de la Nouvelle Espagne. L'endroit où on en fait le plus, est un canton situé près d'un village appellé Moquaga, qui n'a rien de considérable d'ailleurs. On prétend qu'on y recueille tous les ans cent mille jarres de vin ou d'eau-de-vie, ce qui revient, suivant M. Frezier, à trois millions, deux cens mille pintes, mesure de Paris, ce qui est prodigieux, vû la petitésse du territoire. Elles rapportent quatre cens mille piastres. Il y a d'autres endroits, comme Pisco, qui trafiquent en vin; mais sa qualité n'est pas des meilleure. On recueille aussi de l'huile dans le Pérou, mais ces deux denrées sont beaucoup plus abondantes dans les pays situés au-delà du Tropique méridional.

La laine fait la principale richesse du pays, & elle est bien moins remarquable par sa qualité, que par la singularité de l'animal qui la donne. On la tire d'une espéce de mouton, appellé

Lamas ou *Vicunnas*. Les Lamas ont une petite tête, qui tient en quelque ſorte de celle du cheval & du mouton. Ils ont la levre ſupérieure fendue comme les lievres, & lorſqu'ils ſont enragés, ils jettent par cette fente, & à dix pas de diſtance, une liqueur venimeuſe, qui venant à tomber ſur la peau, y cauſe une rougeur accompagnée de demangeaiſon. Ils ont le col long comme le chameau, & le corps fait comme celui d'un mouton, mais les jambes beaucoup plus longues à proportion. Cet animal a une odeur déſagréable; mais la chair en eſt bonne; & il eſt extrêmement utile, non-ſeulement à cauſe de ſa laine, mais encore, en ce qu'il ſert de bête de ſomme, étant extrêmement fort, patient, & facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres, mais il fait de grandes journées ſans ſe fatiguer, mange peu, & ne boit jamais. La nuit n'eſt pas plutôt venue, que le Lama ſe couche, mais lorſqu'il eſt une fois couché, on a beau le battre pour l'obliger à ſe lever, il ne fait pas un pas de plus, ne voulant point perdre le temps deſtiné à ſa nourriture & à ſon repos.

Le Vicunna eſt un animal, qui eſt à l'égard du Lama, ce que le Dromadaire eſt à l'égard du Chameau. Il eſt plus petit & plus agile, ſa laine eſt beaucoup plus fine, mais il reſſemble au Lama à tout autre égard. La laine de ces animaux eſt preſque auſſi fine que de la ſoie. Il y a toute apparence que le fameux mouton de Cachemir, dont on fait ces petits draps blancs, ſi eſtimés dans l'Inde, eſt de la même eſpéce. Je ne puis dire préciſément à quoi ſe monte l'exportation de cette laine, qu'on envoie du Pérou dans la nouvelle, ou dans la vieille Eſpagne; mais j'ai tout lieu de croire qu'elle eſt très conſidérable.

Le quatrieme article de leur commerce eſt le Quinquina, dont on fait un ſi grand uſage dans la médecine pour la cure des fievres intermittentes, & de quantité d'autres maladies, & toujours avec le même ſuccès. L'arbre qui produit cette écorce précieuſe, croît principalement dans les montagnes du Pérou, mais la meilleure vient de la province de Quito. M. de la Condamine aſſure qu'il en croît auſſi dans les Andes, qui ne le céde à celui du Pérou, ni pour la quantité ni pour

la bonté. Le meilleur croît ſur le haut des rochers, & cela eſt aſſez naturel, car l'on remarque que toutes les plantes, dont le ſuc eſt fort & actif, naiſſent dans ces ſortes de ſituations. L'arbre qui donne le Quinquina, eſt à-peu-près de la groſſeur d'un ceriſier. Ses feuilles ſont rondes & dentelées, & il porte une fleur longue & rougeâtre, d'où ſort une eſpéce de gouſſe, qui renferme un noyau plat & blanc, fait à-peu-près comme une amande. Cette écorce fut apportée pour la premiere fois en France, vers l'an 1650, par le Cardinal Lago, qui avoit été Jéſuite, ce qui lui a fait donner le nom d'écorce des Jéſuites. On prétend qu'elle fut découverte par hazard par un Indien, qui ayant la fievre, but de l'eau d'un lac dans lequel quelques-uns de ces arbres étoient tombés, & qui en fut radicalement guéri. La Faculté ſe méfia pendant quelque temps de l'efficacité de ce reméde, mais elle fut enfin obligée de ſe rendre & d'en preſcrire l'uſage. Il produiſit d'abord quelques mauvais effets, mais tout le monde convient aujourd'hui de ſon efficacité dans pluſieurs cas; & c'eſt ce qui fait que les Gallions en chargent beaucoup.

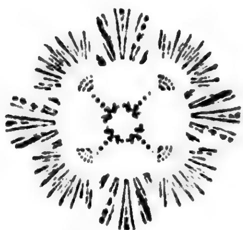
Le

Le poivre de Guinée, *Agi*, que nous appellons poivre de Cayenne, eſt un des plus grands articles du commerce du Pérou, à cauſe de la grande conſommation qui s'en fait dans toute l'Amérique Eſpagnole. Il croît en quantité dans la vallée d'Arica, au midi du Pérou, d'où l'on en tire tous les ans la valeur de ſix cens mille piaſtres. Le canton qui produit ce poivre en ſi grande abondance, eſt petit, & naturellement ſtérile. Sa fertilité en poivre, en grain & en fruits, eſt due à un engrais d'une nature extraordinaire, que l'on tire d'une Ile appellée *Iquiqua*. C'eſt une eſpéce de terre jaunâtre, de très mauvaiſe odeur. On croit qu'elle n'eſt que de la fiente d'oiſeaux, à cauſe de la reſſemblance de l'odeur, des plumes que l'on trouve dedans, & de la quantité prodigieuſe d'oiſeaux marins, qui fréquentent cette Ile, de même que les côtes voiſines. Mais d'un autre côté, ſoit que l'on regarde cette ſubſtance, comme la fiente de ces oiſeaux marins, ou comme une eſpéce particuliere de terre, il eſt preſque également difficile de concevoir, comment la petite Ile d'Iquiqua, qui n'a pas plus de deux milles de circuit, peut

en fournir une quantité auſſi prodigieuſe; & qu'après en avoir chargé plus de douze vaiſſeaux tous les ans, depuis plus de cent ans, & en avoir conſommé encore davantage dans les contrées voiſines, on ne s'apperçoive point que l'Ile, ni ſa hauteur ayent diminué d'un pouce. Il faudroit pour traiter ces matieres pertinemment, avoir infinement plus de connoiſſances là-deſſus, qu'on n'en acquiert par la lecture des voyageurs.

Le vif-argent eſt encore un article conſidérable du commerce des Péruviens, parce qu'ils ne peuvent s'en paſſer pour purifier l'or & l'argent. Je ne ſache pas qu'on en trouve dans aucun canton de l'Amérique Eſpagnole; c'eſt l'Eſpagne qui en fournit au Mexique & à la Terre Ferme, pour le compte du Roi, à moins qu'on n'en porte au Pérou par contrebande. Il eſt pareillement de contrebande dans le Pérou. La principale mine de cette ſubſtance extraordinaire, eſt dans un endroit appellé Guancavelica, où on le trouve ſous la forme d'une maſſe blanchâtre qui reſſemble à de la brique mal cuite. On la peſe, & on la met dans un four, dont le haut eſt

vouté, sur une grille de fer couverte de terre. Le feu passant à travers, volatilise le minéral, & le fait élever en forme de fumée, qui ne trouvant aucun passage, si ce n'est un petit trou pratiqué pour cet effet, se rend dans plusieurs petits vaisseaux ronds, joints les uns aux autres par leurs cols; dans lesquels la fumée circule, & se condense par le moyen d'un peu d'eau qui est au fond, & dans laquelle le mercure tombe sous la forme d'un fluide pur & extrêmement pesant. Ceux qui travaillent aux mines de ce minéral, sont infiniment plus sujets aux maladies, que ceux qui sont employés aux autres mines, & se servent des mêmes préservatifs, sçavoir l'infusion de l'herbe du Paraguay & la Coca.



CHAPITRE X.

Caractere des Péruviens. Leurs divisions. Fête indienne. Honneurs rendus à un descendant de l'Ynca.

LES mœurs des Espagnols & des Créoles du Pérou, sont à-peu-près les mêmes que celles des Espagnols & des Créoles du Mexique, excepté que les naturels du Pérou sont plus généreux & plus spirituels, quoique généralement très mal élevés. Les Indiens y gémissent sous un plus dur esclavage. Les Magistrats & les Prêtres dévorent leur substance, & chaque Espagnol les insulte impunément. Le voyageur prend tout autant de leurs provisions qu'il lui plaît, en taxe le prix, & même ne les paye point du tout. On répond à leurs plaintes par de nouvelles indignités, ou par des coups, & c'est un crime à eux de se revencher. Ce cruel & indigne esclavage, dépeuple infiniment plus le pays, que la tyrannie la plus inique. Pour s'y soustraire, un pere de famille ne seme souvent qu'autant de grain qu'il en faut

pour la ſubſiſtance de ſa famille ; il l'enterre, & le tient caché, & n'en tire que ce qu'il lui faut pour ſon uſage journalier. S'il vient par hazard à mourir ſubitement, ſa famille périt de faim ; le mauvais temps vient-il, les vivres lui manquent, & lui & ſes enfans ſont réduits à l'aumône. Qui pis eſt, ils ſont les eſclaves d'autres eſclaves ; car les Eſpagnols encouragent leurs Négres à les traiter avec la derniere inſolence, & eux, par politique, diſſimulent la haine qu'ils ont pour eux, haine qui eſt devenue héréditaire entre ces deux peuples. Il leur eſt défendu ſous de peines très ſévéres de ſe marier, ni d'avoir aucun commerce clandeſtin. La diviſion eſt le grand inſtrument dont les Eſpagnols ſe ſervent, pour s'aſſurer la poſſeſſion de leurs Colonies. Un naturel Eſpagnol poſſéde lui ſeul toutes les charges lucratives, ſoit civiles, eccléſiaſtiques ou militaires. Il mépriſe le Créole, & celui-ci le mépriſe à ſon tour, & lui porte envie. Tous deux mépriſent & maltraitent les Indiens, qui de leur côté n'oublient point les indignités qu'on leur fait ſouffrir. On encourage les Négres à fouler aux pieds les

Indiens, & à regarder leurs intérêts comme entiérement opposés tandis que les Indiens, avec leur liberté chimérique, portent envie à l'esclavage des Négres, qui les rend leurs maîtres.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, est que les Espagnols, non contents d'avoir réduit cette malheureuse nation sous le joug, pour lui en faire d'avantage sentir le poids, permettent aux Indiens de célébrer tous les ans une fête, dans laquelle on joue des Comédies, dont le sujet est tiré de la conquête de leur pays. Elles sont représentées avec toutes les circonstances qui accompagnerent cet événement tragique, ce qui irrite tellement le peuple, que les Espagnols n'osent sortir pendant tout le temps que la fête dure. On célébre tous les ans à Lima une pareille fête, accompagnée d'une espéce de procession, dans laquelle on mene en triomphe, le descendant des Yncas du Pérou & sa femme; lesquels reçoivent dans cette occasion les hommages d'un peuple humilié par le souvenir de son esclavage, & de celui de son Prince. Aussi la fête est-elle extrêmement triste & lugubre. C'est à cet Ynca que le Viceroi du

Pérou rend hommage, lorſqu'il vient prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement. L'Ynca eſt aſſis ſur un trône magnifique, & le Viceroi lui rend hommage ſur un cheval, qu'on a inſtruit à s'agenouiller devant lui. Je ſuis perſuadé que bien des gens regarderont ce procedé comme tyrannique, & inſultant, & comme contraire à la bonne politique; mais il y a toute apparence qu'ils n'en agiſſent ainſi, que pour prévenir les mauvais effets que pourroit avoir l'indignation des habitans, ſi on ne lui donnoit cette occaſion de s'exhaler. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que les Eſpagnols, par la diviſion qu'ils entretiennent, par le ménagement du Clergé; ou par tel autre moyen que j'ignore, conſervent leur conquête avec très peu de troupes. Les Indiens ſont toujours armés, & ſont une partie conſidérable de leur milice. Il eſt vrai qu'on leur défend le port des armes, mais on le leur accorde ſans peine. Ils ont auſſi quantité de Négres libres, dont ils forment différentes compagnies. Il eſt certain que tant dans les Colonies Eſpagnoles, que dans les Colonies Portugaiſes, on juge l'eſclavage compatible avec la

plus grande licence, à certains égards; & même avec la sûreté des maîtres. Ces choses méritent d'autant plus notre attention, que nous paroissons ignorer dans les nôtres l'art de concilier les différentes espéces de gouvernement, & qu'il y a des choses qu'on peut effectuer par d'autres voies que celle de la terreur & de la violence.

CHAPITRE XI.

Description de Lima, de Cusco & de Quito. Commerce de Callao & sa destruction. Du Viceroi du Pérou, de sa jurisdiction & de ses revenus.

IL y a trois villes dans le Pérou, fameuses par leur opulence & leur commerce; Lima, Cusco & Quito. Lima est situé dans la partie Septentrionale du Pérou, environ à deux lieues de la mer, sur une riviere appellée Rimac, sur laquelle on ne sçauroit naviger à cause de sa petitesse. Cette ville, qui est la capitale du Pérou & de toute l'Amérique Méridionale, est fort belle & fort réguliere, ses rues se coupant à

angles droits à égale distance les unes des autres. Comme le climat est extrêmement chaud, les maisons ne sont couvertes que de nattes, & elles sont fort basses, à cause des tremblemens de terre, qui sont très fréquents, & très à craindre dans ce pays. Elles sont peintes par dedans & par dehors de fleurs, de païsages, &c. assez bien exécutés. Pour rendre cette ville plus élégante & plus commode, la plûpart des maisons ont un petit jardin, lequel est arrosé par de petits canaux tirés de la riviere, de maniere que chaque propriétaire a un petit ruisseau d'eau courante pour son usage, ce qui n'est pas un petit avantage dans un pays aussi chaud & aussi sec que le Pérou. Il y a sur le bord de la riviere une promenade de cinq cens brasses de long, composée de cinq rangs de très beaux orangers, où la Compagnie se rend tous les jours sur le cinq heures du soir en carrosse. Cette ville est si opulente, qu'il y en avoit quatre mille l'an 1715. Il y a dans cette capitale cinquante-quatre Eglises, y compris la Cathédrale, les paroisses & les couvents; vingt monasteres d'hommes, dont l'un contient cinq cens religieux,

& freres convers, un autre sept cens; douze couvents de filles, dans l'un desquels il n'y a pas moins de trois cens religieuses; & douze hôpitaux, indépendamment de plusieurs fondations pour doter les filles qui n'ont pas du bien. Cependant, l'on prétend que le nombre des habitans, ne va pas au-delà de trente mille ames.

Voici un fait qui prouve l'opulence immense de cette ville. Lorsque le Viceroi, le Duc de la Palata, fit son entrée publique, l'an 1682, les habitans firent paver deux des principales rues par lesquelles il devoit passer de lingots d'argent, dont on avoit payé le quint au Roi, d'environ douze à quinze pouces de long, quatre à cinq pouces de large, & deux ou trois d'épaisseur, dont la valeur montoit au moins à seize à dix-sept millions de livres sterlings. Le commerce des François au Pérou, durant la guerre générale qui s'éleva en Europe, à l'occasion de la succession d'Espagne, fit un peu décheoir cette ville, en répandant le commerce, dont elle étoit auparavant le centre, parmi les autres villes situées le long de la côte. Mais comme on leur a ôté depuis ce privilege, Lima

commença à revivre & conserva sa splendeur jusqu'en 1747, qu'un tremblement de terre effroyable, combla entiérement le Port de Callao, qui lui appartient, & détruisit jusqu'aux fondemens les trois quarts de cette ville. La destruction de Callao, fut telle, qu'on a de la peine à la concevoir. Il n'y eut qu'un seul habitant qui échappa, & cela par un effet singulier & extraordinaire de la Providence. Cet homme étoit dans le Fort qui domine sur le Port, où il étoit allé pour amener le pavillon, lorsqu'il s'apperçut que la mer se retiroit à une distance considérable, & retournoit en élevant ses vagues aussi haut qu'une montagne. Les habitans sortirent effrayés & en désordre de leurs maisons, & il ouit un cri lugubre, qui s'élevoit de tous les endroits de la ville, auquel succéda tout-à-coup un morne silence. La mer avoit entiérement englouti la ville, & l'avoit ensévelie pour jamais dans son sein; mais la même vague qui l'avoit détruite, poussa un petit bâteau dans l'endroit même où cet homme étoit, dans lequel il se jetta, & ce fut ainsi qu'il fut sauvé. Ce qu'il y eut de remarquable dans cette occasion, fut,

que M. Frezier, de qui je tiens une partie de mes matériaux, ayant examiné la ſituation de cette ville, & la nature du pays, prédit qu'elle périroit un jour, & c'eſt ce qui eſt arrivé de notre temps. Pendant que cette ville ſubſiſtoit, elle contenoit environ trois mille habitans de toute eſpéce, on y comptoit cinq couvents, & ſon Port étoit le meilleur qui fût au Pérou. C'étoit-là qu'étoient les magaſins des marchandiſes les plus riches de l'Europe, leſquelles après avoir été débarquées par les Galions à Porto Belo, étoient tranſportées par terre à Panama, & de là à Callao par l'Armadille ou Flotte, ſous l'eſcorte de trois vaiſſeaux de guerre. C'eſt dans ce Port que ſe rendoit tous les ans le galion d'Acapulco, chargé de toutes les richeſſes de l'Orient. Il tiroit du Chili, du bled, du bœuf & du porc ſalé, du cuir, du ſuif, des planches, & différentes étoffes de laine, & particuliérement des tapis, dans le goût de ceux de Turquie. Des ports du Pérou, du ſucre, du vin, & de l'eau-de-vie, des agrès pour les vaiſſeaux, du cacao & du tabac. Du Mexique, de la poix & du goudron, des bois pour la teinture, & ce baume

qu'on appelle improprement du Pérou, puisqu'on le tire de Guatimala. Comme le Port de Callao est excellent, & que c'est par sa voie que se fait le commerce de Lima & d'une partie du Pérou, je ne doute point qu'on n'y ait rebâti une ville, & que Lima n'ait repris son premier éclat, d'autant plus que cette derniere est le siége d'un grand gouvernement; car le Chili & la Terre Ferme dépendent de la Viceroyauté du Pérou. Le revenu ordinaire du Viceroi est de quarante mille piastres par an, indépendamment du casuel, qui est très considérable. Toutes les fois qu'il va à Callao, cette promenade lui vaut trois mille piastres; s'il va plus loin, dix mille. Il dispose de plus de cent grandes charges de magistrature; en un mot, de tous les emplois triennaux, tant civils que militaires, dans toute l'étendue de sa jurisdiction, qui est immense. On ne sçauroit donc douter, que son casuel légitime, indépendamment de ce qu'on appelle le tour du bâton, ne monte au moins au double de ses honoraires. Certainement, quelque perte que le Roi d'Espagne souffre par la mauvaise régie de ses affaires, il n'y a point de

Souverain au monde qui ait de pareils moyens de récompenser les services de ses sujets, sans prendre sur ses revenus.

Cusco, autrefois la capitale de l'Empire, est encore aujourd'hui une ville très considérable. Elle est éloignée de la mer, & située dans la partie montagneuse du pays. Elle ne contient pas moins de quarante mille habitans, dont les trois quarts sont Indiens, & extrêmement spirituels & industrieux. La plûpart ont beaucoup de goût pour la peinture, & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux, qui sont répandus dans le Pérou & le Chili. Ils fabriquent aussi quantité d'étoffes de coton, & travaillent très bien en cuir.

Quito est aussi dans l'intérieur du pays, & dans la partie la plus Septentrionale du Pérou. C'est une ville considérable, qui fait un grand commerce avec les Indiens ; mais j'ignore le nombre de ses habitans, & les genres de manufacture auxquels ils s'emploient.

Il n'est pas aisé de sçavoir au juste le nombre des habitans du Pérou, ce calcul demandant des connoissances qu'on n'a point. Il y a quantité de villes, grandes & très peuplées, dispersées dans le pays ; mais il y a plu-

ſieurs cantons qui ne valent guéres mieux qu'un déſert, ce qui vient en partie de la diſette d'eau, mais plus encore de l'orgueil d'une partie des habitans, de la miſérable ſujétion de l'autre, & de la pareſſe de tous. Il eſt certain que les mines contribuent beaucoup à dépeupler le pays, parce qu'elles détournent les habitans de l'agriculture & des manufactures, qui ſont des profeſſions qui prolongent la vie, & qui ſervent à l'entretenir, pour s'appliquer à la fabrique des métaux, laquelle eſt extrêmement nuiſible à la ſanté, & les rend dépendants d'autrui pour leur ſubſiſtance. Les nations qui ſont pauvres en or, & que leur pauvreté à cet égard rend induſtrieuſes, ont tort d'envier les richeſſes des Péruviens, leſquels ſous des dehors pompeux & éblouiſſants, vivent d'une maniere meſquine & ſordide; & manquent ſouvent du néceſſaire dans un pays, qui dans pluſieurs endroits, eſt un des plus fertiles qui ſoient au monde. En effet, les pays dont les habitans s'adonnent aux arts & à l'agriculture, & qui reçoivent en échange l'or & l'argent des étrangers qui poſſédent ces métaux, ſont à proprement

parler, les vrais propriétaires des mines ; ceux qui les possédent ne sont que leurs œconomes, ou leurs esclaves ; ce sont eux qui les exploitent, tandis qu'ils ne s'occupent que d'un travail aisé, utile à la santé, & nécessaire pour leur bien être.

CHAPITRE XII.

LE CHILI.

Température de l'air du Chili. Son sol, sa fertilité. Description de ses principales villes. Son commerce.

LE Chili est immédiatement situé au midi du Pérou, dans la Zone tempérée méridionale, le long de la côte de la mer du Sud, sous un ciel extrêmement clair & serein. Le temps n'y varie presque jamais pendant neuf mois de l'année, & il y pleut très peu pendant ce temps-là. Mais la rosée qui tombe toutes les nuits, jointe à la quantité de ruisseaux qui sortent des Andes, fertilise le plat pays, & lui fait produire autant de bled, de vin, d'huile & de fruits, que le nombre

des habitans, qui eſt très petit, & leur induſtrie, qui eſt fort médiocre, leur permettent d'en cultiver. Si le pays étoit mieux gouverné, & mieux peuplé, ce ſeroit un des meilleurs qui fût au monde. Car comme l'air y eſt fort ſain, & la chaleur modérée, il produit quantité de fruits, qui ont peine à croître hors de la Zone Torride. Indépendamment des choſes néceſſaires à la vie, on y trouve quantité de mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de vif-argent & de fer. Celles d'or occupent toute l'attention des habitans, & il n'y a point de ruiſſeau dans le pays où l'on ne trouve plus ou moins de ce métal; mais la diſette d'habitans, qui eſt plus grande ici que dans les autres Colonies Eſpagnoles, fait qu'on ne peut exploiter toutes les mines, & qui pis eſt, que l'agriculture y eſt fort négligée. Quoique le pays ait plus de douze cens milles de long, ſur plus de cinq cens milles de large, on n'y trouve pas plus de vingt mille blancs en état de porter les armes, & environ ſoixante mille hommes, tant Indiens, que noirs & mulâtres. Cependant, avec ce petit nombre d'habitans, & nonobſtant leur peu d'induſtrie, on

exporte tous les ans des Ports du Chili à Calao & dans les autres Ports du Pérou, aſſez de bled pour nourrir ſoixante-mille hommes, du vin, du chanvre, (cette plante ne croît dans aucun autre des pays ſitués ſur la mer du Sud), des cuirs, du ſuif, & des viandes ſalées, ſans compter l'or & les autres minéraux qui ſont ſa plus grande richeſſe. Ce pays, en général, n'eſt pas propre pour les pâturages, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait quantité de beſtiaux de toute eſpéce. Ceux dont on ſale la chair, & dont on vend les cuirs au Pérou, viennent de l'autre côté des Andes, ſçavoir de la province de Tucumam dans le Paraguay. Il y a peu de bêtes de proie dans le Chili, encore ſont-elles très timides; & quoique les crapauds, les ſerpens & les ſcorpions y ſoient auſſi nombreux que dans les pays chauds, on ne s'apperçoit pas qu'ils faſſent aucun mal.

Il n'y a dans le Chili que quatre villes un peu conſidérables, St. Jacques, qui en eſt la capitale, la Conception, Coquimbo ou la Serena, & Baldivia. Ces villes ſont ſituées ſur le bord de la mer, ou tout auprès. Les trois premieres ſont exactement ſem-

blables. Leurs rues, de même que celles de Lima, se coupent à angles droits, & forment des quarrés pareils à ceux d'un échiquier. Les maisons sont séparées par des jardins, où l'on a conduit l'eau des rivieres voisines pour les arroser; mais elles sont si basses & si mal bâties, (leurs murailles sont de torchis, & leurs toits de chaume), qu'on les prendroit plutôt pour des villages que pour des villes. Il s'en trouve cependant d'assez riches, & l'on prétend qu'il y en a plusieurs à St. Jacques, où la batterie de cuisine est d'or & d'argent. Quant à Baldivia, elle n'est pas plus célébre par ses fortifications, que par le nombre de ses habitans. C'est-là que l'on transporte les criminels du Pérou, & des autres contrées du Chili, pour travailler aux fortifications, & aux autres ouvrages publics. Ce qu'il y a de singulier, est que ces criminels sont tout à la fois prisonniers & geoliers, car ce sont eux qui composent la garnison, & le corps des officiers & des soldats. La ville contient environ deux mille ames, & n'est peuplée que de bannis, ou des descendants de ceux qui ont été exilés pour leurs forfaits.

Le commerce du Chili eſt entiére-ment borné à celui que les habitans font avec le Pérou, un ou deux Ports de la Nouvelle Eſpagne, & Panama. Leurs vaiſſeaux ne traverſent jamais le détroit de Magellan, ni ne doublent le Cap de Horn. Ils envoient leurs denrées dans les Ports du Mexique & du Pérou, & tirent leurs marchandiſes d'Europe de Panama.

CHAPITRE XIII.

Petit nombre des Eſpagnols dans cette Province. Amériquains. Il y en a quelques-uns de libres.

COMME le Chili eſt mal peuplé, qu'il y a ſur ſes frontieres quantité d'Indiens indépendants, que les Eſpagnols ſçavent que les Hollandois ont tenté de s'y établir, & que d'autres nations ont formé le même projet, ils ont grand ſoin de garder leurs côtes, & il ne paroît pas plutôt un vaiſſeau étranger, que tous les habitans courent aux armes. Cependant, malgré toute leur précaution, ils ſont plutôt redevables de leur ſûreté au ſyſtême de

l'Europe, qui eſt de laiſſer aux Eſpagnols les pays qu'ils poſſédent, & à la difficulté & au danger qu'il y a de traverſer le détroit de Magellan, & de doubler le Cap de Horn, qu'à leurs forces & à leur vigilance.

Les Indiens qui habitent le Chili, ſont des peuples braves & guerriers, qui ont défendu leur liberté avec beaucoup de vigueur, qui ſe ſont révoltés pluſieurs fois avec ſuccès, qui ont tué Pierre Baldivia, le Conquérant du pays, & ſoutenu la guerre pendant pluſieurs années contre toutes les forces de l'Eſpagne, laquelle ne s'eſt terminée qu'à l'avantage des diverſes nations qui habitent les montagnes, par une paix honorable, qui dure encore aujourd'hui. Il n'y a pas de peuple au monde plus jaloux de ſa liberté. Il eſt vrai qu'il trafique avec les Eſpagnols, mais il le fait avec tant de précaution, qu'ils ne ſçauroient tirer aucun avantage de cette communication. Quant à ceux qui ont été obligés de ſe ſoumettre, il s'en faut beaucoup que leur joug ſoit auſſi peſant, que celui qui opprime les peuples des autres provinces Eſpagnoles; ce qui vient en partie des conditions ſous leſquelles ils ſe

ſont rendus, & en partie de la crainte qu'on a d'une nation brave & courageuſe, entourée de voiſins qui ne le ſont pas moins, & qui a défendu ſa liberté avec beaucoup de ſuccès. On voit par cet exemple, que le zele avec lequel on défend ſa liberté, produit du moins cet avantage, qu'on obtient, lors même qu'on a le malheur de la perdre, des conditions plus douces & moins onéreuſes. Les Indiens du Chili reſſemblent beaucoup plus à ceux de l'Amérique Septentrionale, quoique plus humains & plus civiliſés, qu'à ceux du Pérou ou du Mexique. Ils ſont moins ſuperſtitieux, & loin d'avoir pour leurs Princes cette vénération exceſſive, que ces nations ont pour les leurs, ils n'en ont point du tout, & ne connoiſſent aucune forme de gouvernement, chaque famille étant elle-même ſouveraine & indépendante. Leurs affaires ſe traitent dans les aſſemblées générales de la nation, & c'eſt la pluralité des voix qui décide. Ils ſont très adonnés aux liqueurs fortes, & très enclins à la polygamie, en quoi ils différent des autres Amériquains, chez qui elle eſt fort rare. Les miſſionnaires Eſpagnols ont cependant fait de

grands progrès chez eux. Ils ont fondé un Collége pour l'éducation de la jeunesse, & leur présence ne contribue pas peu à maintenir la paix entre les Espagnols & les Indiens indépendants, ce qui sans leurs secours seroit très difficile. Car tous portés qu'ils sont pour les prêtres Espagnols, ils haïssent néanmoins leur nation, & prennent toutes les précautions possibles, pour ne point être assujettis à leur domination.

CHAPITRE XIV.

LE PARAGUAY.

Son climat, ses rivieres. Province de la Plata. Ville de Buenos-Ayres. Son commerce.

LA province du Paraguay, ou de la Plata, est bornée à l'Occident par le Chili & le Pérou, à l'Orient par le Bresil, au Midi par l'Océan Atlantique; elle a plus de 1000 milles de largeur, sur 1500 milles de longueur, à compter depuis l'embouchure de la riviere de la Plata, jusqu'au pays des Amazones, qui lui sert de bornes

du côté du Nord. Cette vaſte Contrée n'eſt point entiérement ſoumiſe aux Eſpagnols. Il y a pluſieurs cantons qui leur ſont inconnus, de même qu'aux autres peuples de l'Europe. Dans un pays auſſi vaſte, & ſitué ſous tant de climats différents, car il eſt ſitué du côté du Nord ſous la ligne équinoxiale, & s'étend du côté du Midi juſqu'au trente-ſeptieme degré de latitude, bien avant dans la Zone tempérée, on doit s'attendre à trouver beaucoup de variété dans ſon ſol & dans ſes productions. Cependant, ce pays eſt en général très fertile ; & les pâturages y ſont ſi gras, qu'ils nourriſſent une quantité prodigieuſe de bêtes à cornes, de chevaux & de mulets, que perſonne ne cherche à s'approprier. Chacun en prend & en tue autant qu'il lui plaît.

Ce pays eſt arroſé par trois grandes rivieres, indépendamment d'une infinité d'autres plus petites, qui ſe joignent près de la mer, pour former le fameux Rio de la Plata. La premiere eſt le Paraguay, dont le pays porte le nom, & elle forme le principal canal. Elle prend ſa ſource dans un grand lac, ſitué dans le centre de l'Amérique Méridionale, appellé le lac de Xarayes,

&

& coule à-peu-près du Nord au Sud. La Parana prend la ſienne dans les montagnes qui ſont ſur les frontieres du Breſil, & ſe portant vers le Sud-Oueſt, elle ſe joint avec le Paraguay, à une grande diſtance de l'Océan, environ au vingt-ſeptieme degré de latitude méridionale. L'Uraguay prend pareillement ſa ſource dans le même endroit, & ſuit à-peu-près le même cours, après quoi ſe joignant avec ces deux rivieres, à peu de diſtance de l'Océan, elle s'y jette avec elles.

La principale province qui nous intéreſſe dans cette vaſte Contrée, eſt celle qu'on appelle *Rio de la Plata*, vers l'embouchure des rivieres ſuſdites. Elle ne forme qu'une plaine continue de pluſieurs centaines de milles d'étendue de tous côtés, & eſt extrêmement fertile ; mais, ce qui eſt très rare dans l'Amérique, elle manque de bois, ce qui oblige les habitans de planter quantité d'arbres fruitiers, qui réuſſiſſent admirablement bien. L'air eſt très doux & très ſerein, & l'eau de la riviere, pure & ſaine. Elle inonde tous les ans le pays, & dépoſe en ſe retirant un limon, qui le fertiliſe à un point extraordinaire.



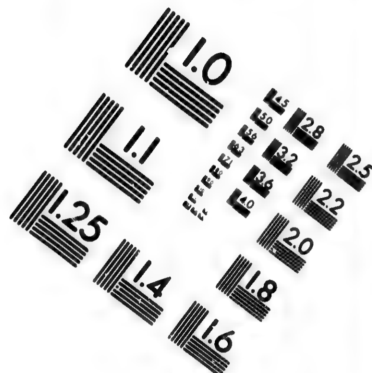
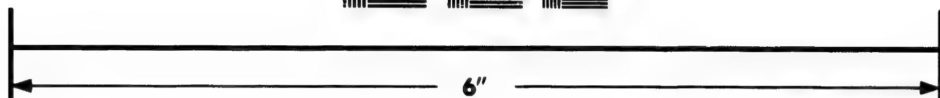
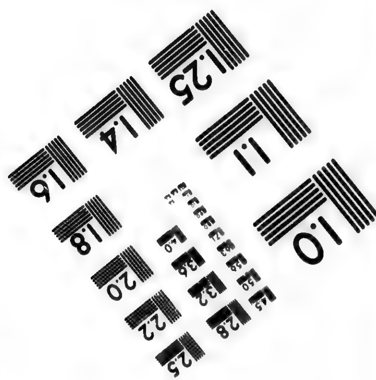


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Sa capitale eſt Buenos-Ayres, ſur la rive méridionale de la riviere. On lui a donné ce nom à cauſe de la bonté de ſon air. C'eſt la ſeule ville de commerce qui ſoit au Midi du Breſil, mais ce commerce eſt fort peu de choſe, eu égard à la richeſſe & à l'étendue du pays avec lequel elle confine. Les flottes n'y arrivent point régulierement comme dans les autres Ports de l'Amérique Eſpagnole. Deux ou trois vaiſſeaux de regiſtre font tout ſon commerce avec l'Europe. Ils en rapportent de l'or, de l'argent, du ſucre & des cuirs. Je n'ai point oui dire qu'on eût ouvert aucune mine conſidérable dans cette province ; mais il y a apparence qu'il y en a de très riches dans les cantons ſitués à l'Eſt des Andes. D'ailleurs il eſt certain qu'elle tire beaucoup d'or du Chili, en échange des mulets, du bétail & du thé qu'elle y envoie, & que l'argent de la province de Los Charcas dans le Pérou, y paſſe en grande partie par terre. On peut auſſi tranſporter aſſez commodément les marchandiſes par eau, y ayant une grande riviere, appellée Pilcomayo, laquelle prend ſa ſource près des mines du Potoſi, traverſe les Cor-

dilleres, & va se jetter dans le Paraguay. Cette riviere seroit navigable jusqu'à sa source, sans les cataractes qui s'y trouvent, de même que dans celle de la Plata. Je crois que c'est par cette voie, que l'on transporte l'argent à Buenos-Ayres. En effet, il est très abondant dans cette province, & ceux qui y portent de temps à autre de la contrebande, y trouvent infiniment mieux leur compte, que dans tout autre commerce.

CHAPITRE XV.

Domaine des Jésuites dans le Paraguay. Maniere dont ils s'y sont pris pour peupler le pays & le gouverner. Obéissance du peuple. Réflexions sur les derniers événements qui s'y sont passés.

LE commerce du Paraguay, & les mœurs des peuples qui l'habitent, ressemblent si fort à celles des autres Colonies Espagnoles, établies dans l'Amérique Méridionale, qu'il est inutile de rien dire de plus sur ces arti-

cles : mais je ne puis quitter ce pays sans parler de cette espéce de gouvernement extraordinaire, que les Jésuites ont établi dans les provinces intérieures.

Vers le milieu du dernier siécle, ces Religieux représenterent à la Cour de Madrid, que le peu de succès qu'ils avoient dans leurs Missions, venoient de la vie scandaleuse que menoient les Espagnols, & de la haine qu'ils s'attiroient par leur conduite insolente. Ils insinuerent adroitement, que sans cet obstacle, ils auroient étendu l'Empire de l'Evangile jusques dans les contrées les plus reculées de l'Amérique ; & qu'ils se faisoient forts de les soumettre à Sa Majesté Catholique, sans dépense ni troupes. On goûta leurs remontrances, on fixa l'étendue de leurs Missions, & on leur permit d'agir comme bon leur sembleroit, avec défenses aux Gouverneurs des Provinces limitrophes de se mêler de leurs affaires, & aux Espagnols d'entrer dans leur district, sans la permission de ces Religieux. Ils s'obligerent de leur côté, de payer une certaine taxe proportionnée au nombre de leurs troupeaux, de fournir aux mi-

nes la quantité d'ouvriers dont le Roi auroit besoin, lorsque leurs Missions seroient suffisamment peuplées.

Ce fut à ces conditions que les Jésuites ouvrirent leur campagne spirituelle. Ils commencerent à rassembler environ cinquante familles errantes, auxquelles ils persuaderent de se fixer, & en formerent une petite Jurisdiction. Tels furent les foibles fondemens sur lesquels ils ont élevé un édifice qui étonne tout l'Univers, & qui a augmenté la puissance de même que la jalousie que l'on porte à cette Société. Car ce pas fait, ils se sont donnés tant de peines, ils ont agi avec tant de politique, qu'ils sont venus à bout d'adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages, de fixer ceux qui étoient les plus errans, & d'assujettir ceux qui aimoient le plus l'indépendance. Ils ont persuadé à plusieurs milliers de Tribus dispersées, d'embrasser leur religion, & de se soumettre à leur Gouvernement, n'oubliant rien pour les tenir dans cette sujétion, & pour augmenter leur nombre autant que cela étoit nécessaire à leur Société, & ils y ont parfaitement réussi.

Malgré ces foibles commencemens, leur République s'est si fort accrue, que l'on prétend qu'il y a quelques années que leurs sujets se montoient à trois cens mille familles. Ils vivent dans des Villes; ils sont très-bien vêtus; ils s'adonnent à l'Agriculture & aux Manufactures, & quelques-uns même aux Arts libéraux. Ils sont très-bien disciplinés, & peuvent former une Armée de soixante mille hommes. Pour cet effet, ils font venir de temps en temps de l'Europe des Ouvriers, des Musiciens & des Peintres qui, à ce qu'on m'a dit, sont la plupart Allemands & Italiens.

Il s'en faut beaucoup que je sois en état de décrire avec l'exactitude nécessaire, les moyens qu'ils ont employés pour exécuter une conquête aussi extraordinaire sur le corps & l'esprit de tant de peuples, sans le secours des armes ni de la violence, & cela par une méthode différente de celle que suivent les autres Conquérans; non point en détruisant un grand nombre d'habitans pour s'assurer des autres, mais en multipliant leurs sujets, à proportion qu'ils étendent leurs domaines. Leurs

relations ne ſont pas fort amples, & il y regne beaucoup de partialité. Ce que les autres ont écrit là-deſſus, a été dicté par la jalouſie dont on eſt animé contre eux. Voici les ſeules particularités ſur leſquelles les uns & les autres s'accordent.

On convient donc, que dans chaque Miſſion ou Diſtrict (le Pays eſt diviſé en quarante-ſept Diſtricts) il y a un Jéſuite qui préſide en chef. Il eſt logé dans une maiſon ſpacieuſe & commode, que l'on appelle le Preſbytere. Attenant, ſont l'Egliſe & les Magaſins publics. Perſonne n'a rien en propre. On aſſigne à chacun ſa tâche, ſelon ſa force & ſa capacité. Il apporte ce qu'il gagne dans le Magaſin public, & on a ſoin de lui fournir tout ce dont il a beſoin pour ſon entretien & celui de ſa famille. Cette diſtribution ſe fait deux fois par ſemaine; & les Magaſins ſont toujours fournis de maniere que les Habitans ne manquent jamais du néceſſaire dans les temps de diſette, & que l'on fournit même de quoi vivre à ceux que les accidens, la vieilleſſe ou les maladies mettent hors d'état de travailler.

Ils ont ſoin de marier les jeunes gens

de très-bonne heure, tant pour empêcher la débauche, que pour augmenter le nombre de leurs ſujets. Comme l'intérêt n'a aucune part à leur union, les difficultés ſont bientôt applanies. Le jeune homme s'adreſſe au Jéſuite qui gouverne, lui fait part du deſſein qu'il a de ſe marier, & lui nomme la fille qu'il a choiſie. On la conſulte; & ſi elle y conſent, le mariage eſt bientôt conclu. On leur fournit tout ce dont ils ont beſoin pour ſe mettre en ménage. On leur preſcrit leur tâche, pour qu'ils puiſſent dédommager le public des avances qu'il a faites, & le mettre en état d'en faire d'autres.

Le Jéſuite a ſous lui des Magiſtrats ou des Caciques pris parmi les Indiens, qui ſe mêlent des affaires, décident les différends qui ne ſont point dignes de ſon attention, lui rendent compte de l'état du Diſtrict, & l'inſtruiſent de la bonne & de la mauvaiſe conduite de ceux qui l'habitent. C'eſt ſur leur rapport qu'on les punit, ou qu'on les récompenſe. Le fouet eſt le châtiment le plus uſité; & l'on aſſure que les premiers Magiſtrats eux-mêmes n'en ſont point exempts lorſqu'ils l'ont mérité. Les récompen-

ſes ſe réduiſent à quelques bénédictions, ou à quelques légeres marques de l'amitié des Jéſuites, dont ces peuples ſont extrêmement flattés.

Rien n'égale l'obéiſſance des Habitans de ces Miſſions, que le contentement qu'elle leur procure. Loin de murmurer de ce qu'ils n'ont que les choſes néceſſaires à la vie, lorſque par leur travail ils pourroient ſe procurer les ſuperflues, ils s'eſtiment heureux d'en être privés, & ils regardent leur obéiſſance comme un devoir, qui non-ſeulement aſſure leur repos & leur tranquillité dans ce monde, mais encore leur bonheur dans l'autre. C'eſt ce que les Jéſuites ont ſoin de leur inculquer; & l'on peut dire qu'indépendamment de leur attention pour le Gouvernement, ils ne négligent rien pour les inſtruire de leurs devoirs & les rendre honnêtes gens, de maniere que les Indiens menent une vie innocente, & ſont civiliſés ſans être corrompus.

On prétend que les Jéſuites qui les gouvernent, maintiennent avec ſoin le privilege qu'ils ont d'empêcher qu'aucun étranger n'entre dans le pays. Si quelqu'un y arrive par hazard, on le

conduit auſſitôt au Preſbytere, où on le reçoit pendant un jour ou deux tout au plus avec beaucoup d'hoſpitalité, en même-temps que l'on veille ſur lui avec beaucoup d'attention. Le Jéſuite lui montre les curioſités du pays, & empêche qu'il n'ait aucune converſation avec les Habitans. Le terme de ſon ſéjour expiré, on le congédie avec beaucoup de politeſſe, & on lui donne un garde qui le conduit juſqu'au Diſtrict voiſin, où il eſt reçu & nourri ſans qu'il lui en coûte rien, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'il ſoit hors des Miſſions. On obſerve les mêmes précautions à l'egard des Indiens qui ſortent du pays pour aller travailler aux Fortifications, de même qu'à l'égard des troupes qui entrent au ſervice du Roi. Ils évitent toute converſation avec les étrangers, qu'ils regardent avec une eſpece d'horreur, & retournent chez eux auſſi ignorans & auſſi ſimples que lorſqu'ils en ſont ſortis.

Je ſcai que bien de gens ont mal jugé de la conduite des Jéſuites dans cette Miſſion; mais leurs réflexions me paroiſſent très-mal fondées, & ſont même démenties par les faits ſur leſquels ils

les appuyent. Pour juger ſainement du ſervice qu'ils ont rendu à ce peuple, on ne doit point le comparer avec les nations floriſſantes de l'Europe, mais avec ſes voiſins, je veux dire les Sauvages de l'Amérique méridionale, ou avec les Indiens qui gémiſſent ſous le joug des Eſpagnols. En le conſidérant dans ce point de vue, on verra que la ſociété humaine leur eſt infiniment redevable de l'avoir augmentée de trois cens mille familles civiliſées & réduites en un corps de Communauté, au lieu d'un petit nombre de ſauvages ignorans & vagabonds. En effet, il faut qu'un gouvernement ſoit bien parfait, pour avoir en lui un principe d'accroiſſement qui engage des peuples étrangers à ſe joindre au tronc & à pouſſer de nouvelles branches. On ne ſçauroit non plus blâmer un ſyſtême qui produit des effets auſſi ſalutaires, & qui a trouvé cette voie difficile mais heureuſe, que les politiques cherchent depuis ſi long-temps, de concilier l'obéiſſance avec le contentement des peuples. Il ſeroit à ſouhaiter que nous étudiaſſions ces matieres plus attentivement que nous ne le faiſons; & qu'au lieu de nous mocquer des ſoins & de la

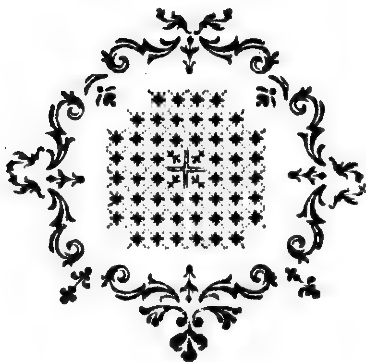
diligence de notre ennemi, nous ſuiviſſions ſon exemple, au lieu que nous ne connoiſſons d'autres inſtrumens que la force & l'argent.

Cette République a fourni de nos jours un ample ſujet de converſation au public, à l'occaſion de la ceſſion que l'Eſpagne vient de faire d'une partie de ce pays à la Couronne de Portugal. On ſçait que les habitans de ſept Miſſions ont refuſé d'y acquieſcer, & n'ont pas voulu ſouffrir qu'on les tranſportât comme des beſtiaux d'un pays dans l'autre. J'ignore la maniere dont les Jéſuites ſe ſont tirés de ce pas auprès des Cours de Madrid & de Liſbonne. Les gazettes nous ont appris que les Indiens avoient pris les armes, & que malgré l'exactitude de leur diſcipline militaire, ils avoient été battus par les troupes Européennes qu'on avoit envoyées pour les appaiſer. Il me paroît que ç'a été une imprudence à des gens qui n'ont jamais ſervi, & qui manquent d'Officiers expérimentés pour les conduire, de hazarder une bataille contre des troupes Européennes. Ils auroient dû plutôt s'exercer à l'action, en attaquant de petits partis, leur interceptant leurs con-

vois, & uſant de ſurpriſe juſqu'à ce que leurs bons ſuccès dans ces ſortes de petits combats, les euſſent mis à même de confier leur fortune au ſort d'une bataille rangée. Néanmoins il y a tout lieu de croire que cette oppoſition tirera les Eſpagnols de leur indolence, & les engagera à ôter le gouvernement du pays à ceux qui en ſont actuellement en poſſeſſion. S'ils le font, il eſt aiſé de prévoir qu'on ne tardera pas à éprouver dans cette Province la même dépopulation, la même détreſſe & le même mécontentement qui diſtinguent les Indiens dans les autres Colonies Eſpagnoles. Il ne leur ſera pas difficile de conquérir ce pays, les Jéſuites ayant trop de ménagement à garder dans l'ancien & dans le nouveau monde, pour oſer le diſputer à cette Cour, lorſqu'elle jugera à propos de le demander, ſurtout s'il eſt vrai, comme on le prétend, qu'ils ayent un ſi grand aſcendant ſur les peuples qui l'habitent.

Ce n'a pas été au commencement une auſſi mauvaiſe politique qu'on ſe l'imagine, d'avoir donné tant de pouvoir aux Jéſuites, vu que l'événement a montré qu'ils ont acquis à la Cou-

ronne d'Eſpagne un pays inconnu, dépeuplé & inculte, qu'elle ſera maîtreſſe de reprendre lorſqu'il lui plaira. Quant aux richeſſes du Paraguay, je ne puis dire en quoi elles conſiſtent, les Jéſuites gardant là-deſſus un profond ſilence. S'il eſt vrai qu'ils ſoient auſſi bons politiques qu'on le prétend, ils n'auront jamais ſouffert qu'on ait ouvert aucune mine d'or ou d'argent dans le pays. J'ignore au reſte ce qui en eſt.



CHAPITRE XVI.

La Terre-Ferme. Son étendue & ſes productions. Les villes de Panama, de Carthagene & de Porto-Bello. Galions. Iſle de Cuba. La Havanne. Hiſpaniola. Porto-Rico. Réflexions ſur la politique de l'Eſpagne par rapport à ſes Colonies.

LES Eſpagnols n'ont fait aucun autre établiſſement dans les autres contrées de l'Amérique méridionale, qu'ils diſent leur appartenir au midi de Buenos-Ayres, non plus que dans le Nord, excepté dans la Terre-Ferme dont il convient de dire deux mots. La province des Amazones, quoique extrêmement vaſte, fertile & arroſée par cette fameuſe riviere, eſt entiérement négligée. Le pays des Patagons, qui eſt au midi de Buenos-Ayres, & dans la Zone tempérée, s'étend tout le long de l'Océan Atlantique. C'eſt un pays plat où il ne croît aucun arbre, ce qui lui eſt commun avec celui de Buenos-Ayres. On prétend que cette contrée eſt déſerte & ſté-

rile ; mais ce qu'il y a de certain eſt qu'elle n'eſt habitée par aucune nation Européenne, & qu'elle eſt peu connue, quoiqu'elle ſoit ouverte de toute part, & par conſéquent à la bienſéance de qui voudroit s'en emparer, & y fonder une Colonie.

La derniere province, dans l'ordre que j'ai obſervé, & qui cependant n'eſt pas la moins conſidérable de celles que les Eſpagnols poſſédent dans l'Amérique, eſt la Terre-Ferme, laquelle a plus de deux mille lieues de long ſur cinq cens de large. Elle confine avec le Mexique, le Pérou & le pays des Amazones, & s'étend le long de la mer du Nord, depuis l'Océan pacifique juſqu'à l'embouchure de la riviere des Amazones dans l'Atlantique. Elle eſt diviſée en douze grandes provinces, la plupart montagneuſes, particuliérement celle de Sainte-Marthe où l'on prétend qu'il y a des montagnes plus hautes que le Pic de Teneriffe, leſquels communiquent avec les Andes. Les vallées ſont très-profondes & très-étroites, & inondées pendant la plus grande partie de l'année ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne ſoient très-fertiles. Elles produiſent

du froment, quantité de fruits, des drogues précieuſes, du Cacao, de la Vanille, de l'Indigo, du Piment, du Gayac de la Salſepareille & du baume du Pérou. Il n'y a point de pays qui produiſe de ſi bons pâturages, ni où il y ait une plus grande quantité de bétail. Les rivieres contiennent beaucoup de ſable d'or; les mines de ce métal ſont extrêmement abondantes, & les rubis & les émeraudes y fourmillent. Cependant, malgré toute cette fertilité, la Terre-Ferme eſt pour la plus grande partie, le pays le plus déſagréable & le plus mal ſain qui ſoit dans la Zone Torride.

Cette province entretient un commerce conſidérable avec l'Europe, non-ſeulement à cauſe de ſes denrées & de ſes productions, mais encore parce que celui du Pérou & du Chili avec l'Eſpagne ſe fait entiérement par cette voie-là. Sa Capitale eſt Panama, qui eſt le grand entrepôt de la mer du Sud. C'eſt là qu'abordent les tréſors que les riches mines du Pérou & du Chili, ou la Province fourniſſent au Roi.

Le port de Panama eſt le meilleur qu'il y ait ſur la mer du Sud. Les gros

vaiſſeaux mouillent à quelque diſtance de la ville, & les petits ſous ſes murailles. Cette ville, qui eſt une des plus grandes de l'Amérique, contient, à ce qu'on prétend, cinq mille maiſons bâties de briques & de pierres, leſquelles forment un demi-cercle, & dont la beauté eſt relevée par les clochers & les domes de quantité d'égliſes & de monaſteres. Elle eſt entourée du côté du Continent d'une infinité de vergers & de jardins, & plus loin d'un pays agréable entrecoupé de coteaux, de vallées & de bois. La ville eſt bâtie dans un terrein ſec & ſalubre, & entretient un commerce lucratif avec le Pérou, le Chili & la côte occidentale du Mexique d'une part, & de l'autre avec l'Europe par la voie de l'iſthme de Darien & la riviere Chagra.

La ſeconde ville qui mérite quelque conſidération dans la Terre-Ferme, eſt Carthagene. Elle eſt bâtie dans une peninſule, & renferme un des meilleurs ports, pour la force & la bonté, qu'il y ait dans l'Amérique Eſpagnole. La ville elle-même eſt très-bien fortifiée, & bâtie comme le ſont la plupart des villes Eſpagnoles, avec une grande

place dans le milieu où aboutiſſent des rues tirées au cordeau, & qui ſe coupent à angles droits. Il y a quantité d'égliſes & de monaſteres fort riches, parmi leſquels celui des Jéſuites ſe diſtingue par ſa magnificence. C'eſt là qu'abordent les Galions d'Eſpagne; ils y déchargent une partie conſidérable de leurs marchandiſes que l'on diſtribue enſuite dans les provinces de Sainte-Marthe, de Caraccas & de Venezuela, & dans la plupart des autres provinces & villes de la Terre-Ferme.

La flotte qu'on appelle des Galions, eſt compoſée d'environ huit vaiſſeaux de guerre, de cinquante canons chacun, dont la deſtination eſt de porter des munitions de guerre au Pérou; mais qui, dans le fond, portent quantité d'autres marchandiſes pour le compte des particuliers, ce qui les met hors d'état de ſe défendre & de protéger les vaiſſeaux qu'ils eſcortent, qui conſiſtent en douze vaiſſeaux marchands qui ne leur ſont point inférieurs pour le port. Ces Galions font le commerce excluſif de la Terre-Ferme & de la mer du Sud, de même que la flotte fait celui du Mexique.

Cette flotte n'est pas plutôt arrivée à Carthagene, qu'on envoie des exprès à Porto-Bello & dans toutes les villes voisines, mais principalement à Panama, pour avertir qu'on ait à tenir prêt le trésor qui y est en dépôt, & à l'envoyer à Porto-Bello pour l'embarquer sur les Galions. C'est dans cette derniere ville, laquelle est aussi remarquable par la bonté de son port, que par l'insalubrité de son air, que s'assemblent tous les particuliers qui ont part à ce commerce; & l'on peut dire qu'il n'y a point d'endroit au monde où il se fasse tant d'affaires en si peu de temps. La foire ne dure que quinze jours, & pendant ce temps-là on ne peut voir sans étonnement la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de marchandises & de curiosités d'Europe qui sont étalées. Les lingots d'argent sont entassés par piles sur les quais, comme le feroient des marchandises ordinaires. On paye pendant ce temps-là cent piastres d'un mauvais logement, & mille d'une boutique, & les vivres y sont à proportion, par où l'on peut se former une idée des profits immenses que l'on fait dans ce commerce. On y apporte le trésor de Pa-

nama, à dos de mulets, par une route très-dangereuse. Les autres marchandises, telles que le sucre, le tabac & les drogues, y arrivent par la Chagra.

Après que les Galions ont pris leur cargaisons, ils font voile pour la Havanne, qui est le lieu du rendez-vous de tous les vaisseaux intéressés au commerce de l'Amérique.

La Havanne est la capitale de l'Isle de Cuba. Cette ville est située sur un port excellent à l'extrémité occidentale de l'Isle. Elle contient deux mille maisons & un grand nombre d'églises & de couvents. Aussi est-ce la seule place de conséquence qu'il y ait dans l'Isle de Cuba, laquelle est située au 20e. degré de latitude, & à près de sept cens milles de long de l'Est à l'Ouest, sur cent vingt, jusqu'à soixante & dix milles de large. Elle ne céde à aucune contrée des Indes tant par la fertilité de son terrein, que par l'excellence de ses productions. Mais les Espagnols, par une suite de barbarie aussi contraire à l'humanité qu'à la saine politique, ayant exterminé ses habitans originels, & n'y trouvant point la même quantité d'or que dans le Continent, l'ont abandonnée, de même

qu'Hifpanio la dont les François poffe-dent actuellement la plus grande partie, & Porto-Rico, Ifle grande & fertile, qui ne font en comparaifon que des déferts. Le commerce entre ces Ifles & le Continent d'Efpagne, fe fait par la flotte de Barlovento, laquelle eft compofée de fix gros vaiffeaux bien armés qui font tous les ans le tour de ces Ifles & de la côte de Terre-Ferme, tant pour faire ce commerce que pour balayer la mer des corfaires & des interlopes. On envoie de [illegible]np à autre un vaiffeau de regiftre dant l'une ou l'autre de ces Ifles. Il paroît jufqu'ici que les Efpagnols les ont gardées plutôt pour empêcher que les autres nations ne fe rendiffent trop puiffantes dans ces mers, que pour le profit qu'ils efperent d'en tirer; & il eft certain que fi quelque nation s'emparoit de ces Ifles, elle feroit bientôt maîtreffe du commerce de l'Amérique & même du Continent. Il y a quelques années qu'ils travaillent à s'affurer la poffeffion de Porto-Rico; & pour cet effet ils ont permis à quelques villes d'Efpagne de commercer dans l'Amérique. Ils mettent d'autres impôts fur leurs propres manufactures que fur celles de l'étran-

ger. En un mot ils commencent à connoître le vrai intérêt de leur pays, & à y travailler, quoique très-lentement.

Jusqu'aujourd'hui les richesses qui passoient de l'Amérique en Espagne, traversoient le Royaume comme un torrent rapide, lequel, au lieu de fortifier le pays, entraînoit toutes les bonnes terres qu'il rencontroit sur son passage. Il n'y a point de pays dans l'Europe qui reçoive tant d'argent que l'Espagne, ni où on en voie moins. La raison en est que depuis qu'elle est maîtresse des Indes, les affaires de cette monarchie ont toujours été en décadence. En établissant ses Colonies dans l'Amérique, elle a suivi les mêmes maximes sur lesquelles elle regle son gouvernement en Europe. Elle n'a connu d'autre moyen de conserver ses conquêtes, que celui d'exterminer les peuples; elle n'a jamais eu aucun systême réglé de commerce, & ne s'est point mise en peine de réformer les abus. Tyrannique dans son gouvernement, superstitieuse dans sa religion, usant de monopole dans le commerce.

Les Espagnols, dont l'ambition n'a point de bornes, se voyant en possession d'un trésor qu'ils jugeoient inépuisable,

ſe crurent en état de tout entreprendre ; ils formerent un millier de projets à la fois, la plupart grands dans la théorie, mais exécutés avec différens inſtrumens dans diverſes parties du monde, & toujours aux dépens de leur ſang & de leur bourſe. Les guerres qui furent les ſuites de ces projets, & les Indes qui ſervoient à les ſoutenir, étoient une ſaignée continuelle qui emportoit leurs habitans, & énervoit l'induſtrie de ceux qui reſtoient. Les richeſſes qu'ils tiroient tous les ans des Indes, ne pouvoient ſuffire à payer leurs dettes faute d'économie. La mauvaiſe adminiſtration de leurs finances, jointe aux intérêts uſuraires qu'ils étoient obligés de payer aux étrangers, engloutiſſoit leurs tréſors en multipliant leurs emprunts. Dupes de leur politique, battus partout avec les troupes les plus braves & les plus diſciplinées de l'Europe, indigents dans le ſein des richeſſes, leurs armées étoient mal entretenues & mal payées. Leurs amis les épuiſoient, leurs ennemis les voloient. Ils voyoient de nouveaux états ſe former des débris de leurs domaines, & des nouvelles forces maritimes ſe former de celles de leurs flottes.
En

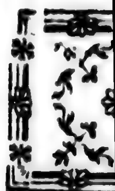
En un mot, ils provoquoient, troubloient & enrichiſſoient l'Europe, & ſe déſiſtoient à la fin de leurs projets, faute de moyens & de forces pour les exécuter. Ils étoient inactifs & turbulents, & autant énervés par leur molleſſe pendant la paix, qu'ils s'étoient auparavant affoiblis par leur activité déplacée.

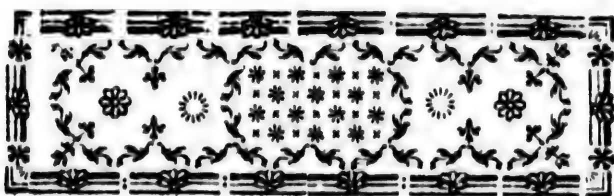
Tel étoit l'état d'un pays auſſi fertile en grands hommes & en habiles Miniſtres, qu'aucun autre qui fût en Europe. Mais leurs talens étoient mal employés. Plus occupés des affaires de dehors que de celles du Royaume, ils travailloient bien plus à affoiblir leurs voiſins qu'à ſe fortifier eux-mêmes. Intelligens dans les affaires des Cours étrangeres, ils négligeoient les leurs pour s'occuper de ſimples formalités. Ils comptoient trop ſur leurs richeſſes ; & comme l'état n'étoit qu'un amas de corruption, les choſes en vinrent à un tel point, que leurs propres maux leur tinrent lieu en quelque ſorte de remedes ; & ils ont ſi bien ſenti les ſuites funeſtes de leur conduite paſſée, que depuis quelques années ils ſuivent un tout autre ſyſtême de politique, & ils pourront avec le temps & la perſévérance ſe relever de nouveau,

tandis que d'autres tomberont pour avoir adopté les abus qui ont cauſé leur ruine.

Le ſyſtême politique actuel de la Cour d'Eſpagne, par rapport à l'Amérique, eſt de conſerver l'Amérique méridionale, & particuliérement la navigation de la mer du Sud, d'empêcher la contrebande & d'encourager l'exportation de ſes manufactures. Il y a long-temps que les Eſpagnols ſont jaloux des Anglois, & encore plus des François qui ſont établis dans le voiſinage du nouveau Mexique, & qui deviennent plus puiſſans dans les Indes Occidentales que nous ne le ſommes, ſans que je puiſſe en deviner la raiſon.

Fin de la troiſieme Partie.





HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES DANS L'AMÉRIQUE.

QUATRIEME PARTIE.

COLONIES PORTUGAISES.

CHAPITRE I.

Histoire de la découverte du Bresil Maniere dont on s'y est pris pour s'y établir. Conquis par les Hollandois. Repris par les Portugais.

LA plupart des découvertes importantes qu'on a faites dans la Philosophie, les Arts & la Navigation, ont été plutôt l'effet du hazard que celui du rai-

ſonnement & de la réflexion. C'eſt lui qui en a donné la premiere idée, & tel qui a découvert une choſe, en cherchoit une autre. Colomb découvrit l'Amérique par une ſuite de réflexions qu'il fit ſur la figure du Globe, mais la premiere terre où il aborda, n'étoit ſurement point celle qu'il cherchoit. Le raiſonnement & le hazard eurent part à ſa découverte, au lieu que celle que les Portugais ont faite du Breſil, eſt entiérement due au dernier. Une Flotte qu'ils envoyoient aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance, ayant tenu la haute mer pour éviter les calmes qui regnent ſur la côte d'Afrique, elle aborda dans le Continent de l'Amérique méridionale. A leur retour, les Portugais firent un rapport ſi avantageux du pays qu'ils venoient de découvrir, que la Cour réſolut d'y envoyer une Colonie. Ils s'y établirent en effet, mais d'une maniere qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on n'eût jamais imitée. Ce fut d'y envoyer un certain nombre de criminels de toute eſpece. Des commencemens auſſi vicieux ne pouvoient être favorables à la Colonie, auſſi eurent-ils toutes les peines du monde à l'établir, tant à cauſe des déſordres dans leſquels ces gens tom-

berent, que des maux qu'ils causerent aux habitans du pays. La Cour d'Espagne s'opposa d'abord à cet établissement; mais on en vint à la fin à un traité par lequel on convint que les Portugais posséderoient tout le pays compris entre le Marañon ou la riviere des Amazones & celle de la Plata.

Leur droit ainsi établi, les Portugais travaillerent à cet établissement avec toute la vigueur possible. On fit de grandes concessions à quiconque voulut aller dans le pays, & presque toute la Noblesse s'intéressa à un établissement qui promettoit de si grands avantages. Les naturels étoient pour la plupart soumis, & la Colonie faisoit tous les jours de nouveaux progrès. La Cour ne tarda pas à connoître le prix de l'acquisition qu'elle venoit de faire; elle regla la forme du gouvernement, annulla une grande partie des concessions, & mit les choses sur un pied si avantageux, qu'elle se vit en possession de toute la côte pendant l'espace de 2000 milles. Les conquêtes que les Portugais firent sur la côte d'Afrique, favoriserent beaucoup cet établissement par la quantité de negres qu'elles les mirent en état d'y transporter, & qui

composent aujourd'hui la plus grande partie des habitans.

Tandis que les Portugais étoient au comble de leurs prospérités, qu'ils étoient en possession d'un Empire aussi vaste & d'un commerce aussi florissant dans l'Afrique, l'Arabie, l'Inde, les Isles de l'Asie, & une des plus riches contrées de l'Amérique, ils éprouverent un de ces accidens, qui dans un temps critique, décident du sort des Royaumes. Leur Roi Don Sébastien fut tué dans une expédition contre les Maures, les Portugais perdirent leur liberté, & leur Royaume devint une province d'Espagne.

Peu de temps après ce malheur, les habitans des Pays Bas secouerent le joug des Espagnols. Non contens de s'être érigés en République, & d'avoir défendu leur liberté par une guerre défensive qui fut toute à leur avantage, ils furent chercher les Espagnols dans les recoins les plus reculés de leurs vastes domaines, & s'enrichirent des dépouilles de leurs premiers maîtres. Ils tomberent sur les possessions des Portugais, s'emparerent de toutes les Places qu'ils avoient dans les Indes Orientales, & que la paresse des Espagnols avoient

laiſſées ſans défenſe, & porterent enfin leurs armes dans le Breſil qu'ils trouverent ſans défenſe & dont ils ſe rendirent les maîtres par la lâcheté du Gouverneur des dix principales villes. Le pays eût été perdu ſans reſſource, ſi Don Michel de Texeira, ſon Archevêque, qui deſcendoit d'une des familles les plus illuſtres du Portugal, & qui avoit un eſprit ſupérieur à ſa naiſſance, n'eût cru devoir ſacrifier les devoirs de ſon état au danger de ſa patrie. Il prit les armes, & s'étant mis à la tête de ſon Clergé & de quelques petits corps de troupes qu'il raſſembla, il oppoſa une digue au torrent des conquêtes des Hollandois. Il tint bon juſqu'à l'arrivée du ſecours, après quoi il remit l'emploi, dont le beſoin public & ſa propre vertu l'avoient obligé de ſe charger, à celui à qui le Souverain l'avoit confié. Il ſauva par ſa généreuſe réſiſtance ſept provinces des quatorze dans leſquelles le Breſil eſt diviſé. Les autres tomberent entre les mains des Hollandois qui les conquirent & les conſerverent avec une bravoure & une conduite qui leur auroient fait un honneur infini, s'ils euſſent montré plus de ſentimens d'humanité.

Ce fut au fameux Prince Maurice de

Naſſau que les Hollandois durent cette conquête, leur établiſſement dans le pays & la paix avantageuſe qui le leur aſſura. Mais comme c'eſt le propre de toutes les nations commerçantes de vouloir s'enrichir en peu de temps, que cette Colonie n'étoit point directement ſoumiſe aux Etats, mais à la Compagnie des Indes Occidentales, guidés par des principes que leur avarice & la baſſeſſe de leurs ſentimens leur dictoient, ils furent fâchés que pour pourvoir à ſa ſureté, on les privât des profits actuels qu'ils s'étoient flattés d'en tirer. Ils trouverent que le Prince entretenoit plus de troupes & bâtiſſoit plus de fortereſſes qu'il n'en falloit, & qu'il vivoit plus ſomptueuſement qu'il ne convenoit à un homme qui étoit à leur ſervice. Ils s'imaginerent qu'une économie meſquine étoit la ſeule qualité néceſſaire pour former un Conquérant & un Politique, & ils en agirent ſi mal avec leur Statouder, qu'ils l'obligerent enfin à ſe démettre de ſon emploi.

Ils ſuivirent alors leurs premiers ſyſtêmes. Ils réformerent une partie des troupes; ils ne firent plus fortifier leurs places; ils retrancherent les dépenſes de la Cour; ils exigerent à la

rigueur ce que leur devoit la Compagnie; leur gain augmenta de cent pour cent, & tout alloit le mieux du monde selon eux. Mais à la fin ce beau systême aboutit à la ruine entiere de leurs fonds & de la Compagnie des Indes Occidentales. Ils aliénerent les cœurs de leurs sujets par leur économie sordide & la sévérité de leur conduite. L'ennemi étoit à leur porte, & leurs frontieres étoient sans défense; enfin tout alla si mal pour eux, que les Portugais reconquirent le Bresil malgré les efforts prodigieux que firent les Etats pour le défendre; ce qui doit servir à jamais de leçon aux peuples qui s'imaginent follement avoir suffisamment pourvu au bonheur de la nation, lorsque pour lui procurer quelques avantages passagers, ils négligent les seules choses qui peuvent l'assurer, je veux dire l'amour des sujets & le soin des armes.



CHAPITRE II.

Le Climat du Bresil. Du bois du Bresil.

Le nom de Bresil a été donné à ce pays, à cause de la quantité de bois de ce nom qui y croît. Il s'étend le long de l'Océan l'espace de 2000 milles entre la riviere des Amazones qui est au Nord, & celle de la Plata qui est au midi. Au nord le climat est très-incertain, chaud, orageux & mal sain. Le pays, tant ici que dans les endroits les plus tempérés, est inondé tous les ans. Mais au midi, au-delà du Tropique du Capricorne, & même plus avant, l'air est serein & extrêmement sain, étant rafraîchi d'un côté par les vents qui s'élevent de l'Ocean, & de l'autre par ceux qui sortent des montagnes. Quantité de vieillards s'y rendent du Portugal pour rétablir leur santé, & y prolongent leurs jours beaucoup plus qu'ils ne l'auroient fait dans leur patrie.

Le pays en général est extrêmement fertile, & produisoit toutes les choses nécessaires pour la subsistance de ses habitans, jusqu'au temps où l'on décou-

vrit les mines d'or & de diamans. Aujourd'hui ces mines, jointes aux plantations de ſucre, occupent une ſi grande quantité de gens, que l'Agriculture eſt entiérement négligée, au point que le Breſil dépend de l'Europe pour ſa ſubſiſtance journaliere.

Les principales denrées qu'il fournit à l'étranger, ſont le ſucre, le tabac, les cuirs, l'indigo, l'ipecacuanha, le baume de Copaü & le bois de Breſil. Comme ce dernier article appartient proprement au pays & lui a donné ſon nom, & qu'il y eſt meilleur que par-tout ailleurs, je trouve à propos d'en donner ici la deſcription en peu de mots. Cet arbre croît parmi les rochers & dans les terreins les plus incultes, & y vient d'une hauteur & d'une groſſeur conſidérable. Mais un homme qui jugeroit de ſon bois par ſon écorce, ſe tromperoit beaucoup; car après l'en avoir dépouillé, il trouve que cet arbre, qui étoit de la groſſeur de ſon corps, n'excéde pas celle de ſa cuiſſe. Cet arbre eſt généralement tortu & rempli de nœuds comme l'aubépine; ſes branches ſont longues, ſes feuilles vertes, liſſes, dures, ſeches & fragiles. Il pouſſe trois fois l'an de petits bouquets de fleurs des

extrémités des branches & d'entre ſes feuilles. Ces fleurs ſont d'un rouge très-vif & d'une odeur aromatique fort agréable. Son bois eſt rouge, dur & ſec, & on l'emploie pour les teintures rouges ordinaires. On s'en ſert auſſi dans la Médecine, à cauſe de ſa qualité ſtomachique & aſtringente.

CHAPITRE III.

Commerce du Breſil. Sa correſpondance avec l'Afrique. Etabliſſement ſur la Riviere des Amazones & Rio-Janeiro. Mines d'or. République des Pauliſtes. Mines de Diamans.

Le commerce du Breſil eſt conſidérable & augmente tous les jours, ce qui n'eſt pas étonnant, vu que les Portugais ont la commodité d'avoir des negres pour leurs ouvrages à beaucoup meilleur marché que les autres nations d'Europe qui ont des établiſſemens dans l'Amérique. Ils ſont les ſeuls qui ſe ſoient donné la peine d'établir des Colonies dans l'Afrique, & elles ſont très-conſidérables tant par leur étendue que

par le nombre de leurs habitans, ce qui leur procure dans ce commerce des avantages que les autres nations n'ont point. Car outre les établiſſemens qu'ils ont ſur la côte Occidentale d'Afrique, ils ont encore des prétentions ſur toute celle du Zanguebar dont ils poſſedent une partie, indépendamment de pluſieurs autres vaſtes territoires tant ſur la côte que dans l'intérieur du pays, où pluſieurs nations ſe reconnoiſſent leurs ſujets, ce qui eſt d'autant plus avantageux pour eux, qu'il augmente leur marine & leurs matelots, affermit leur commerce & leur laiſſe un vaſte champ pour la traite des negres, ſans laquelle ils ne pourroient conſerver leurs établiſſemens dans le Breſil, vu la quantité qu'il en meurt par le travail des mines & la mauvaiſe qualité d'une partie du climat, ni étendre leurs plantations, ni ouvrir tant de nouvelles mines, comme ils le font à un point qui paſſe toute croyance.

Je me ſuis ſouvent étonné que nos Commerçans d'Afrique n'ayent pas porté leurs vues plus loin dans la traite des negres, qu'une partie de la Côte d'or, Sierra-Leona, Gambie & quelques autres ports peu conſidérables, par

où ils ont déprisé leurs marchandises & fait monter le prix des esclaves à plus de trente pour cent. Cela n'est pas étonnant, vu qu'ils ont plusieurs rivaux dans le pays où ils commercent, que les peuples ont acquis plus d'expérience par la communication qu'ils ont eue avec les étrangers, & que les esclaves sont devenus plus rares; au lieu que si quelques-uns de nos vaisseaux avoient doublé le Cap de Bonne-Espérance, & essayé ce qu'on peut faire à Madagascar, ou sur les côtes sur lesquelles les Portugais ont des prétentions, qu'ils ne peuvent faire valoir, ils eussent été amplement dédommagés des dépenses qu'ils auroient faites, du temps qu'ils auroient perdu & de ce qu'il leur en eût coûté pour obtenir la permission de la Compagnie des Indes Orientales. Notre commerce d'Afrique auroit augmenté, nos marchandises auroient trouvé plus de débit, & nous eussions fourni nos Colonies à bien meilleur marché que nous ne le faisons aujourd'hui, & que nous ne le ferons dans la suite, tant que nous nous bornerons à deux ou trois Places que nous épuisons, & où nous trouvons tous les jours la marchandise plus chere. Les Portugais, au moyen

des marchandiſes dont je viens de parler, tranſportent tous les ans quarante à cinquante mille negres dans le Breſil. C'eſt de là que dépendent toutes les autres branches de leur commerce; auſſi ont-ils ſoin de ne point ſe laiſſer manquer d'eſclaves, à quoi la ſituation du Breſil contribue beaucoup, étant plus près de la côte d'Afrique qu'aucune autre contrée de l'Amérique, indépendamment des avantages qu'ils tirent des Colonies qu'ils ont dans ces deux continents.

C'eſt là principalement ce qui fait que le Breſil eſt l'établiſſement le plus riche, le plus nombreux & le plus floriſſant qu'il y ait dans toute l'Amérique. Depuis quarante ans ils en tirent infiniment plus de ſucre qu'ils ne le faiſoient autrefois, lorſque cette denrée étoit la ſeule branche de leur commerce, & qu'ils n'avoient point de rivaux. Il eſt beaucoup plus fin que celui que les Anglois, les François & les Eſpagnols tirent de leurs Colonies. Leur tabac eſt auſſi fort bon, mais ils en tirent moins que nous. Les contrées Septentrionales & méridionales du Breſil abondent en bêtes à cornes; ils les chaſſent pour en avoir les cuirs dont il paſſe tous les ans vingt mille en Europe.

Les Portugais poſſéderent pendant un temps conſidérable leur Empire de l'Amérique, juſqu'à ce qu'ils découvrirent les mines d'or & de diamants qui les ont ſi fort enrichis depuis. Après l'expulſion des Hollandois, la Cour de Portugal fut quelque temps ſans faire attention à cette Colonie ; mais en 1685, un Miniſtre très-intelligent conſeilla à ſon Maître de ne point négliger une partie auſſi conſidérable de ſon Domaine. Il lui repréſenta que le climat de la Baie de tous les Saints, où étoit la Capitale, énervoit l'activité & l'induſtrie des peuples, mais que les extrémités ſeptentrionales & méridionales du Breſil étant plus tempérées, ils ſeroient plus portés à les cultiver. Cet avis fut goûté. Mais comme on s'apperçut que l'inſolence & la tyrannie des Portugais leur attiroient la haine des habitans, & retardoient les progrès de leur Colonie, on réſolut de peupler le pays des Metifs qui ſont une race iſſue d'Européens & d'Indiens, dans l'eſpoir qu'ils ſe conduiroient mieux & qu'ils ſeroient plus agréables aux Breſiliens, qui n'avoient point encore été réduits, comme étant iſſus du même ſang. Pour exécuter ce projet, on confia le gouvernement aux

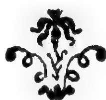
Prêtres qui agirent chacun dans leur diſtrict ou paroiſſe en qualité de Gouverneurs. On eut la prudence de choiſir ceux qui étoient les plus capables pour cet emploi. On ne tarda pas à s'appercevoir de la ſageſſe de ces réglemens; car dans moins de quinze ans, non-ſeulement ils furent les maîtres de la côte, mais attirant encore un grand nombre d'habitans, ils pouſſerent leurs établiſſemens du côté de l'Occident plus de cent milles au-delà de ce que les Portugais poſſédoient. Ils ouvrirent pluſieurs mines, les revenus augmenterent, les habitans vécurent à leur aiſe, & quantité de Prêtres s'enrichirent.

La réputation de ces mines attira bientôt dans le pays quantité de vagabonds & d'aventuriers, leſquels ne pouvant ſe faire aux mœurs ſimples & modérées des habitans, ni s'aſſujettir à la forme du gouvernement établie, ſe retirerent dans les montagnes, leſquelles ſont aſſez fertiles & abondantes en or; où ayant été joints par d'autres de la même trempe, ils ſe rendirent dans peu de temps formidables & indépendans, & défendirent les privileges qu'ils s'étoient arrogés, avec autant de courage que de conduite. Ils furent appellés

Paulistes, de la ville & du district de ce nom, où étoit leur principale résidence. Mais cette République périt aussi promptement qu'elle s'étoit élevée, sans qu'on ait pu sçavoir son sort, & on n'en a plus oui parler. Le Roi de Portugal est en pleine possession de tout le pays, & les mines sont exploitées par ses sujets & leurs esclaves qui lui en payent le quint. Ces mines ont presque versé autant d'or dans l'Europe, que celles de l'Amérique Espagnole y avoient versé d'argent.

Quelques années après qu'on eut découvert les mines d'or, on trouva que le Bresil, que l'on regardoit comme une contrée incapable de produire les métaux pour lesquels l'Amérique étoit si estimée, produisoit aussi des diamans, mais d'une qualité si basse, que la Cour de Portugal défendit d'exploiter les mines, de peur qu'ils ne fissent tomber ceux que l'on tire de Goa. Mais malgré cette défense, on n'a pas laissé d'en tirer de temps en temps du Bresil, qui ne le cédoient à ceux de l'Inde, ni par leur poids, ni par leur brillant, ni par leur transparence. La Cour ayant reconnu l'importance de ce commerce, résolut de le permettre, mais avec des restric-

tions qui fussent avantageuses à la Couronne & à ses sujets, & qui empêchassent les diamans de devenir trop communs. En 1740, les mines de diamans étoient affermées cent trente-huit mille croisades qui font vingt-six mille livres sterlings par an, avec défense d'y employer plus de six cens esclaves à la fois. Il y a tout lieu de croire qu'on n'a point observé ce reglement, vu que leur quantité a augmenté & que leur prix a baissé. Il est vrai que ceux de la premiere qualité conservent à-peu-près leur prix. Les diamans du Bresil ont moins d'éclat que ceux de Golconde. Ils ont pour l'ordinaire une eau jaunâtre, mais il s'en trouve d'une grosseur prodigieuse. Il y a quelques années qu'on en envoya un au Roi de Portugal, dont la grosseur & le poids passent toute croyance. On prétend quil pesoit cent soixante carats, ou six mille sept cens vingt grains, de sorte qu'il valoit plusieurs millions.



CHAPITRE IV.

Commerce des Portugais. Deſcription de San-Salvador Capitale du Breſil. Flotes deſtinées pour cette ville. Rio-Janeiro & Fernambouc.

LE commerce du Portugal ſe fait ſur le même plan excluſif que celui des autres nations de l'Europe avec leurs Colonies de l'Amérique, mais particuliérement à la façon de celui d'Eſpagne, non point avec de ſimples vaiſſeaux marchands fretés pour divers ports particuliers, ſelon les idées des propriétaires, mais avec trois Flotes qui partent tous les ans du Portugal, & qui ſe rendent dans tout autant de ports du Breſil, ſçavoir, à Fernambouc au nord, à Rio-Janeiro au midi, & à la Baie de Tous-les-Saints au milieu. La Capitale de celle-ci eſt San-Salvador, & c'eſt le rendez-vous des Flotes à leur retour en Portugal. Son port eſt grand, beau & commode. La ville eſt bâtie ſur un rocher eſcarpé, qui a d'un côté la mer, & un lac en forme de croiſſant, qui l'entoure preſque toute, & vient

presque aboutir à la mer de l'autre. Quoique cette situation la mette à l'abri de toute insulte, on n'a pas laissé de la fortifier, de maniere qu'elle est aujourd'hui une des meilleures Places de l'Amérique. Elle est divisée en haute & basse ville. La basse n'est composée que d'une ou deux rues, & elle est immédiatement sur le port, pour faciliter l'embarquement & le débarquement des marchandises que l'on transporte dans la haute ville avec des machines. Les rues de celles-ci sont aussi régulieres que le terrein a pu le permettre, & les maisons très-bien bâties. Cette ville contenoit il y a quarante ans deux mille maisons & un nombre proportionné d'habitans, une Cathédrale somptueuse, plusieurs églises magnifiques & quantité de couvents bien bâtis & très-bien fondés.

Je ne connois point assez les villes de Fernambouc ou de Parayba, & la Capitale de Rio de Janeiro pour en parler pertinemment. Je dirai seulement que la flote destinée pour la premiere, part ordinairement dans le mois de Mars, & celle pour la seconde dans le mois de Janvier; mais toutes deux se rendent dans la Baie de Tous-les-Saints au nombre de cent gros vaisseaux, vers

les mois de Mai ou de Juin, & rapportent en Europe une cargaiſon qui égale preſque les tréſors de la Flote & des Galions. L'or ſeul monte à près de quatre millions de livres ſterlings. On ne le tire point tout des mines du Breſil; mais comme les Portugais commercent directement avec l'Afrique, ils en tirent auſſi de leur établiſſement à Mozambique, ſur la côte Orientale de ce Continent, indépendamment des eſclaves, de l'ébene & de l'ivoire qui valent preſque autant que la cargaiſon de la Flotte du Breſil pour l'Europe. Les contrées du Breſil qui donnent de l'or, ſont les parties moyenne & ſeptentrionale ſituées ſur Rio-Janeiro & la Baie de Tous-les-Saints. On bat une très-grande partie de cet or dans l'Amérique; celui qui eſt battu à Rio-Janeiro eſt marqué d'une R, & celui de la Baie de Tous-les-Saints d'un B.

Pour mieux juger des richeſſes de cette Flote du Breſil, on ne doit point oublier les diamans qui ſont partie de ſa cargaiſon. S'il eſt vrai que les mines ayent été affermées en 1740 à vingt-ſix mille livres ſterlings par an, je ne croirai pas trop avancer en diſant qu'elles rapportent au moins cinq fois au-

tant, & qu'il entre en Europe la valeur de cent trente mille livres ſterlings en diamans. Cela joint au ſucre qui fait la principale cargaiſon de la Flote de Fernambouc, au tabac, aux cuirs, aux drogues pour la Médecine & les Manufactures, peut donner quelque idée de l'importance dont eſt ce commerce, non-ſeulement pour le Portugal, mais encore pour toutes les Puiſſances commerçantes de l'Europe. Les retours ne ſont pas la cinquantiéme partie du produit du Portugal. Ils conſiſtent en toutes ſortes de draps d'Angleterre, de France & de Hollande, en toiles & dentelles d'Hollande, de France & d'Allemagne; en ſoieries de France & d'Italie, plomb, étain, fer, cuivre, & toutes ſortes d'uſtenſiles fabriqués en Angleterre, en poiſſon & bœuf ſalé, farine & fromage. Ils tirent leurs huiles d'Eſpagne. Le Portugal ne fournit que du vin & quelques fruits.

Quoique ce commerce ſoit extrêmement lucratif, il y a cependant peu de marchands Portugais qui trafiquent ſur leurs propres fonds; mais pour le compte des étrangers, ſur-tout des Anglois. En un mot, quoique les Portugais & les Eſpagnols excluent les étrangers du

commerce de l'Amérique, cependant les reglemens qu'ils ont fait là-dessus, sont très-mal observés. Un Portugais n'est qu'un facteur & un dépositaire ; mais sa fidélité est égale à celle du marchand Espagnol, & rien ne sçauroit l'ébranler. Chose surprenante dans les Portugais, & exemple frappant chez un peuple peu renommé pour sa bonne foi, de ce que la coutume fondée sur un petit nombre d'exemples, & le point d'honneur sont capables de faire sur des hommes si différens entr'eux par leurs mœurs & leur caractere.

Les Anglois sont aujourd'hui les plus intéressés au commerce du Portugal, tant pour les marchandises qu'ils consomment dans le Royaume, que pour celles dont ils ont besoin pour le Bresil. Ils méritent cette préférence, tant à cause des services qu'ils ont rendu de tout temps à cette Couronne, & des traités qu'ils ont fait avec elle, que parce qu'il n'y a point de nation qui fasse une plus grande consommation des productions du Portugal. Cependant, partie par notre stupidité, partie par la politique & l'activité de la France, & partie par la faute des Portugais eux-mêmes, les François sont devenus des

rivaux très-dangereux pour nous, tant dans cette branche, que dans presque toutes les autres de notre commerce. Il est vrai cependant que malgré les progrès qu'ont fait les François, & malgré l'esprit d'industrie & de commerce qui regne dans la plupart des contrées de l'Europe, l'exportation de nos manufactures & de nos denrées n'a point diminué depuis quarante ans, ce qui vient de ce que notre commerce s'est étendu à proportion que les Espagnols & les Portugais ont augmenté leurs Colonies. Mais, quoiqu'il soit vrai que notre commerce a augmenté loin de diminuer, nous devons cependant prendre garde de ne point nous laisser imposer à cette apparence. Car si nous n'avons point autant avancé que nous l'avons fait avant ce période, & que nos moyens nous l'ont permis depuis que nos voisins l'ont fait proportionnellement aux leurs, je dis que nous avons décliné, & que nous ne serons jamais en état de conserver notre supériorité dans le commerce, ni la réputation que nous avons d'être la premiere Puissance commerçante & maritime de l'Europe.

CHAPITRE V.

Caractere des Portugais établis dans l'Amérique. Condition des négres. Gouvernement.

Les voyageurs les plus judicieux nous font un portrait des mœurs & des coutumes des Portugais de l'Amérique, qui ne leur eſt pas favorable. Ils nous les repréſentent comme un peuple plongé dans la molleſſe & dans les crimes les plus affreux; hipocrites, fourbes & gens de mauvaiſe foi, fainéans, orgueilleux & cruels. Comme des gens pauvres & meſquins dans leur domeſtique, autant par néceſſité que par inclination. Semblables aux habitans de la plupart des pays méridionaux, ils préférent le faſte & la magnificence aux plaiſirs de la ſociété & de la bonne chere; ce qui n'empêche pas que dans leurs bonnes fêtes ils ne pouſſent les choſes juſqu'à l'extravagance.

On attribue avec aſſez de raiſon leur luxe, leur indolence, leur orgueil & leur cruauté au commerce qu'ils ont avec leurs eſclaves qui font toutes leurs

affaires, avec leurs négres dont ils ont une quantité prodigieuſe, & qui ne ſervent à autre choſe qu'à augmenter leur cortege. Ces derniers ſont infiniment plus corrompus que leurs maîtres, parce qu'ils les font ſervir d'inſtrumens à leurs crimes, qu'ils leur accordent une licence ſcandaleuſe, & qu'ils s'en ſervent pour épouvanter leurs ennemis & pour s'en venger, en qualité de bretteurs & d'aſſaſſins. En effet, rien n'eſt plus propre à cauſer les déſordres les plus affreux que l'union illégitime de l'eſclavage avec l'oiſiveté & la licence. Ils vont toujours armés, & il y en a quantité qui ont acheté ou mérité la liberté par leurs infâmes ſervices, & cela dans un pays où il y a dix négres pour un blanc.

Mais ce portrait, qui eſt peut-être trop exagéré, n'eſt point applicable à tous les Portugais du Breſil. Ceux de Rio-Janeiro & des diſtricts du Nord ſont beaucoup moins efféminés & moins corrompus que ceux de la Baie de Tous-les-Saints, leſquels étant dans un climat favorable à la pareſſe & à la débauche, ſont infiniment pires que les autres.

Le Breſil eſt gouverné par un Vice-

Roi qui fait sa résidence à San Salvador. Il a deux Conseils, l'un pour le Criminel, & l'autre pour le Civil, auxquels il préside ; mais au préjudice de la Colonie, la justice y est si corrompue, que la vertu y est opprimée, & que les plus grands crimes restent souvent impunis. Il étoit autrefois défendu aux Juges de condamner aucun Portugais à mort ; & il est aisé de sentir combien un pareil privilege doit avoir contribué à corrompre les mœurs. Les peuples qui habitent le long de la riviere des Amazones, sont encore gouvernés par les Prêtres qui les ont soumis, & l'on donne le nom de Missions aux différentes divisions de cette contrée.

Comme les Portugais ont été autrefois chassés de ce pays par les Hollandois, & qu'ils ont couru risque de l'être par les François, les malheurs & les dangers qu'ils ont éprouvé les ont rendu assez sages pour pourvoir à leur sureté. Ils ont fortifié San Salvador & plusieurs autres Places, & ils entretiennent sur pied un corps de troupes Européennes dont il y a toujours deux Régimens à San Salvador. On compte parmi leur milice quelques corps d'Indiens & de Négres indépendans, si

bien que le Bresil paroît aujourd'hui n'avoir plus rien à craindre, tant à cause de ses forces intérieures, de son éloignement, de la chaleur & de la mauvaise qualité d'une grande partie de son climat, que parce qu'il est de l'intérêt de la plupart des Puissances de l'Europe qui sont intéressées à ce commerce, de le laisser entre les mains des Portugais.

Fin de la quatrieme Partie & du Tome premier.

